This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

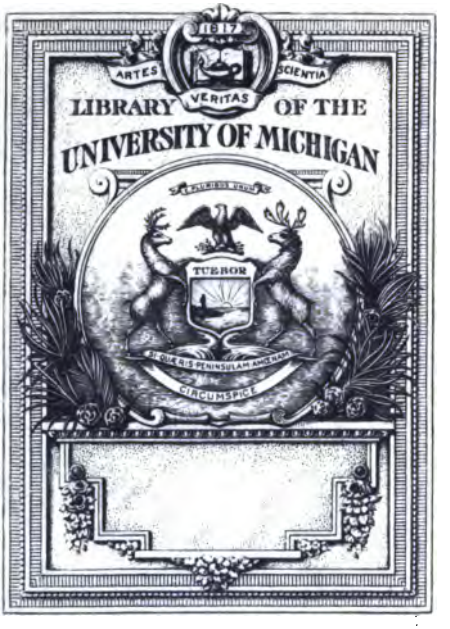
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
1er Ser

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre E.

TOME XIV.

Pièces contenues dans ce Volume.

Ecole du Monde.
Ecole des Peres, ou les Fils ingrats.
Ecoſſoiſe.
Enfant prodigue.
Epouſe ſuivante.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

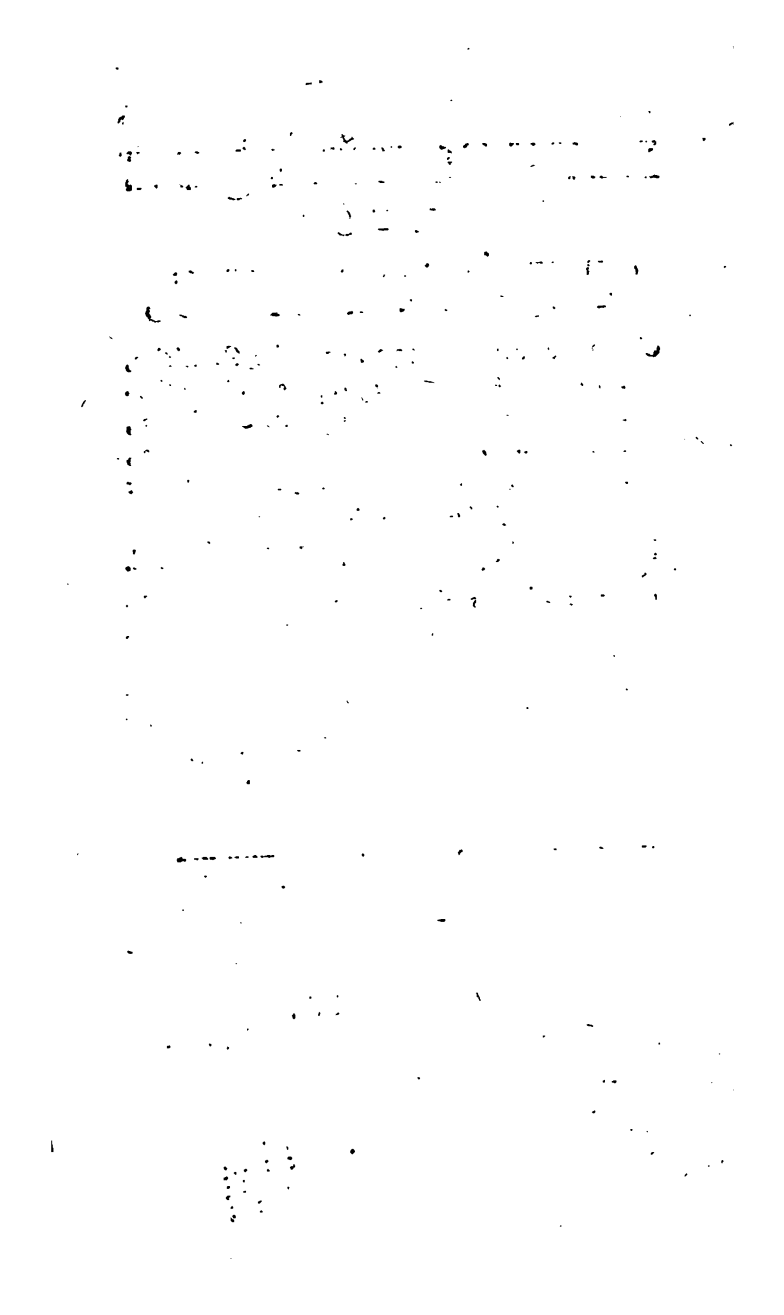
Lettre E.

TOME XIV.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



Voisenon, Claude Henri de Fusée, = abbé de

L'ÉCOLE DU MONDE,

DIALOGUE EN VERS,

PRÉCEDÉ DU PROLOGUE DE L'OMBRE DE MOLIERE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 14. Octobre 1739.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Dram. J. S.
Dept. J. Hom. Langs
3-7-38

PREFACE.

VOICI une Piéce qui a été jugée avec la plus grande équité.

J'aurois dû m'appercevoir que je n'avois fait qu'un Dialogue, tantôt métaphyſique, ſouvent froid, & toujours abſtrait, dépouillé des graces de l'action, incapable d'être ſoutenu par le Jeu des Acteurs, & dont la ſéchereſſe du fond ne pouvoit être rachetée par aucune exactitude de détail.

J'ai donné dans l'allégorie ſur l'exemple d'Ariſtophane, qui a introduit avec

3-15-38

ſuccès des perſonnages bien plus métaphyſiques que les miens. Perſuadé que je ne pouvois m'égarer en prenant un tel modéle, j'ai voulu peindre une jeune perſonne, que l'âge & l'erreur tirent des bras de la vertu, je l'ai, pour ainſi dire, ſuivie par degrés; l'apparence la ſéduit; l'inclination ſe fait jour dans ſon cœur; le monde l'emporte, elle y trouve l'inégalité qui lui peint tous les ridicules attachés à la plûpart de ce qu'on nomme jolies femmes: elle en connoît l'abus. Son frere que l'apparence avoit emmené, revient faire une image du monde plus vraie que vraiſemblable, n'ayant pu en tirer en ſi peu de tems une connoiſſance parfaite. Le malheur leur ouvre les yeux; la vertu que je ſuppoſe avoir pris le nom & le déguiſement de Sophie, pour accompagner Damon, & le préſerver de tous les dangers du monde, reparoît, &

leur débite des maximes qu'on auroit dû écouter avec plus d'attention ; ils retournent dans ſon temple, & renoncent aux hommes.

Voilà l'hiſtoire de ce qui frappe nos yeux tous les jours ; mais le ſpectateur avec raiſon ne s'eſt point prêté à l'allégorie : c'eſt un genre en effet qui jette l'eſprit dans une application trop fatigante. On ne ſçait jamais quel eſt l'Acteur qui parle ; il n'y a que l'ennui ſeul que l'Auteur n'a point voulu perſonnifier, qui ſans ſe nommer, ſe fait ſentir & deviner. Ainſi je me condamne tout le premier, & je ratifie la Sentence du Public. Cependant je fais imprimer ma Piéce ſous le titre de Dialogue, ne méritant point celui de Comédie, parce que j'oſe me flatter que la lecture en pourra ſatisfaire, m'étant donné le ſoin le plus exact

pour la verſification, pour étudier le caractere de tous mes Perſonnages, & le rendre dans toute la vérité.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de voir à la tête de cet Ouvrage *le Prologue de l'Ombre de Moliere*, qui fut reçu avec tant d'indulgence, & qu'on eut même la bonté de demander lorſque l'Acteur vint annoncer.

EPITRE

DEDICATOIRE,

A MA FEMME.

MA Femme, je te dois l'hommage de mes
Vers ;
Je le refuſe aux Grands que le faſte enveloppe :
J'admirai leur éclat, j'adorai leurs travers,
L'Amour m'a rendu Miſantrope.
J'ai démaſqué le monde, & j'ai vû ſous mes
yeux
Les talens de l'Eſprit unis avec le vice ;

Souvent le cœur avec les ennuyeux,
L'envie au vrai mérite ouvrant un précipice;
Le flatteur élevé, l'honnête homme abbatu,
La belle un monſtre de caprice,
La laide, un monſtre de vertu:
Ah! que cette fidelle image
Eſt peu ſemblable à celle de ton cœur!
Avec le monde entier je donnai dans l'erreur;
Je croyois la Raiſon orgueilleuſe & ſauvage;
Je la fuyois lorſque tu me frappas:
Je me flattai que tu n'étois qu'aimable;
Mais, friponne, tu m'attrapas,
Et je te trouvai raiſonnable:
Va, je te pardonne ce tour;
Je quitte les humains, je les fuis ſans retour:

Je veux, en t'adorant, juſqu'à mon dernier jour
Que mon cœur enyvré dans le tien ſe confonde :
Ah ! qu'il eſt doux de critiquer le monde,
Et de s'y dérober dans les bras de l'amour.

ACTEURS.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LA POESIE.

L'ESPRIT.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LEs Dieux me rendent la lumiere
Pour venir réformer Meſſieurs les Beaux-Eſprits.
Pourront-ils bien en moi reconnoître Moliere ?
Le Royaume des Morts eſt plein de leurs Ecrits.
Plaute, Térence, & moi, nous jugeons leurs Ouvrages.
De brillans déplacés c'eſt un amas confus,
Un vrai cahos luiſant de lambeaux découſus,
Qui ſurprend, frappe, enyvre, & vole les ſuffrages.

SCENE II.

L'OMBRE DE MOLIERE, LA POESIE, L'ESPRIT.

L'ESPRIT *d'un air dédaigneux.*

MON bon-homme, retirez-vous ;
Car je ſuis en bonne fortune.

L'OMBRE.

Je reſpecte un deſtin ſi doux.

L'ESPRIT.

Voyez-vous cette aimable Brune ?
Je vous crois un homme prudent ;
Je l'enleve.

L'OMBRE.

Un enlevement ?

L'ESPRIT.

Oui, je l'enleve.

L'OMBRE.

En quel lieu, je vous prie ?

L'ESPRIT.

Oh! par ma foi, nous n'avons nul objet.
Je l'enleve, en un mot ; c'eſt-là tout le projet.
Je ſuis l'Eſprit, elle eſt la Poeſie.

L'OMBRE.

La Poeſie ? O ciel ! que me faites-vous voir ?
Elle eſt pleine de fard, & c'eſt une coquette !
Regardez-vous dans un miroir.

LA POESIE.

Et comment donc dois-je être faite ?

L'OMBRE.

Je voudrois que votre air fût ſimple & naturel.
Par la moindre parure une piéce eſt ternie.
Une molleſſe aiſée, une douce harmonie,
Font éclore vos fleurs, les arroſent de miel.
Il faut attendrir ſon génie.
Que ſon feu, que ſes traits, que ſes vivacités
Prennent des mains de l'art les attraits de l'aiſance,
Et donnent à ſes Vers, avec ſoin enfantés,
Les graces de la négligence.
De ſes propres talens chaque Auteur entêté,
A corrompu cette ſimplicité,

En voulant vous orner, leurs mains vous obſcurciſſent.
Ce ſont des Guêpes qui flétriſſent
Un parterre naiſſant où brillent cent couleurs.
Dès que les traits de l'Aurore vermeille
Etalent les tréſors qu'ont fait naître ſes pleurs,
L'eſſain des mouches ſe réveille:
Mais on voit cent Frelons pour une ſeule Abeille
Qui profanent le ſuc tiré de tant de fleurs.

LA POESIE.

C'eſt ainſi que parloit la Nature, ma Mere.

L'ESPRIT.

A ſes triſtes conſeils j'ai bien ſçu vous ſouſtraire.

L'OMBRE.

Comment avez-vous pu la tirer de ſes bras?

L'ESPRIT.

Mon éloquence a touché ſes appas.
J'avois un bon-homme de pere,
Qui grace au Ciel, eſt mort depuis longtems.
C'étoit un appellé Moliere.
Après ſa mort, il laiſſa deux enfans;
L'Eſprit & le Bon-ſens.

Le Bon-ſens s'étoit vû l'objet de ſa tendreſſe.
Mon pere m'enfermoit, & couvroit mes attraits ;
Avec ménagement il employoit mes traits
Pour dérider la ſéchereſſe
Du frere aîné qui ne rioit jamais.
Pour critiquer les mœurs, il prenoit ma lumiere.
Mes efforts étoient vains pour forcer ma priſon ;
Il commettoit ma garde à la raiſon,
Qui me tenoit toujours par la liſiere.

L'OMBRE.

Ce Moliere ſe doutoit bien
Que l'Eſprit ſeul pouvoit être un Vau-rien.

L'ESPRIT.

Dès qu'il fut mort, je ſortis d'eſclavage.
Tout fut rempli de mes accens.
La Nature cria ; mais ſes cris impuiſſans
Ne firent qu'animer ma rage,
Et j'aſſaſſinai le Bon-ſens.

L'OMBRE.

Vous avez fait un bel ouvrage !
Le beau, le vrai, le ſimple eſt mépriſé ;
Le Bon-ſens eſt détruit, & le goût s'eſt blaſé.

L'ESPRIT.

Le Sentiment vouloit chanter ſes tendres flammes,
Autant de mort : & même à l'Opéra
On a fait de l'Amour un Diſeur d'Epigrammes :
Le Sentiment jamais n'y reviendra.

L'OMBRE.

Je ne me mêle point de ce Théâtre-là ;
Mais celui ſur lequel nous ſommes,
Fut de tous tems le Théâtre des hommes.
Le Bon-ſens, la Nature, ...

L'ESPRIT.

Y voudroient revenir ?
Mais ces deux bonnes Gens, & tous ceux de leur ſorte,
Feroient bailler, feroient périr.
Ils ſont conſignés à la porte.

L'OMBRE.

Quoi ? je ne verrai point leurs graces, leurs appas
Dans aucune de ces trois piéces
Que l'affiche promet ?

L'ESPRIT.

Ne vous en flattez pas.

Que feroit-on de ces vieilles eſpéces ?

L'OMBRE.

Quel en eſt le deſſein ?

L'ESPRIT.

Je vous le dirai bien.
Oh ! ce ſera du bon, ou je n'y connois rien.
Dans toutes trois l'eſprit abonde,
La piéce du premier Auteur
Eſt d'un eſprit farouche, & de mauvaiſe humeur,
Qui peint les vices, qui les fronde.
Le Titre de l'Ouvrage eſt l'Ecole du Monde.

L'OMBRE.

Je le trouve orgueilleux pour parler en Cenſeur ;
Mais, après tout, pourvû que le fonds y réponde,
Il ne doit point bleſſer le Spectateur.
Car, nous autres Auteurs, c'eſt ainſi que nous ſommes,
Nos préceptes ſont pour les hommes,
Et le public eſt notre précepteur.

L'ESPRIT.

Pour la ſeconde eſt admirable :
Elle prendra ſans contredit.
C'eſt le Médecin de l'Eſprit.

L'OMBRE.

J'ai peur qu'il n'entreprenne un malade incurable.
Et la troiſiéme c'eſt ?

L'ESPRIT.

Un Eſope nouveau,
Qui voudroit pour le bien des Auteurs qu'il révere,
Corriger, mais ſans leur déplaire,
Les abus du ſacré Coteau.

L'OMBRE.

Ce n'eſt pas là vraiment une petite affaire.
Ces trois Ouvrages ſont dans le goût d'aujourd'hui.

L'ESPRIT.

Ah ! parbleu, vous devez le croire.

L'OMBRE.

Je les ſifflerai donc ?

L'ESPRIT.

Vous les ſifflerez ?

L'OMBRE.

Oui :
Et qui plus eſt, j'en ferai gloire.
Vous devriez rougir de donner dans le faux.
Connoiſſez l'Ombre de Moliere.

L'ESPRIT.

Qu'entens-je !

LA POESIE.

O Ciel !

L'OMBRE.

Je revois la lumiere
Pour corriger tous vos défauts,
Pour vous ôter une vaine parure,
Et pour vous rendre à la nature,
Si vous voulez marcher d'un pas solide & sûr,
Connoissez-bien Thalie, & parcourez ses fastes;
Vous y découvrirez le brillant des contrastes,
L'art d'amuser par un comique pur.
Allez-vous enrichir au sein de ses mystéres;
Parlez au cœur, sans être obscur;
Soutenez tous vos caracteres;
Que l'exposition se fasse avec clarté;
Exprimez-vous avec noblesse;
Plaisant, sans être bas, & noble avec gayeté,
Que l'aimable enjoûment orne la vérité:
Embrassez l'intrigue avec adresse:
Que le sujet soit un, clair, simple, distingué;
Et suspendez l'esprit, sans qu'il soit fatigué.

L'ESPRIT.

Ce projet eſt des plus mauſſades.
Le public à préſent ne veut que des tirades.

L'OMBRE.

Si j'y trouve du beau, je les applaudirai ;
Mais ſi c'eſt du clinquant, je vous ferai la guerre.
Allez, pour vous juger, en Cenſeur éclairé,
Mon Ombre va paſſer dans le corps du parterre.

Fin du Prologue.

L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS.

ACTEURS.

LA SAGESSE *ou* LA VERTU.

JULIE } *Eléves de la Sageſſe.*
DAMON }

L'APPARENCE.

L'INCLINATION.

LE MONDE.

L'INEGALITE'.

L'ÉCOLE DU MONDE,

DIALOGUE EN VERS,

Débité par les Comédiens François, le 14. Octobre 1739.

SCENE PREMIERE.

LA SAGESSE *en habit de Vieille.*

VOICI le Temple où je préſide :
L'éclat de l'or ne couvre point ces murs ;
Le fondement en eſt ſolide ;
C'eſt la demeure des cœurs purs.
O Sageſſe ! ô Vertu ! dans ce ſiécle perfide
Les Mortels ſous tes loix coulent des jours obſcurs ;

Autour de ce palais mes yeux veillent ſans ceſſe.
J'en chaſſe en vain ces tyrans ſéducteurs,
L'apparence, l'amour, & l'attrait des grandeurs:
Ils ſurprennent mes ſoins, ils trompent mon adreſſe,
Et même dans mes bras ils raviſſent les cœurs.
Infortunés mortels, que le monde empoiſonne,
Faut-il que mes attraits plaiſent moins que des fers?
Revenez dans mon ſein, la vertu vous pardonne;
Vous l'avez outragée, elle plaint vos revers.

SCENE

SCENE II.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE viens vous déclarer, Madame la Sageſſe,
Que depuis très-longtems je m'ennuie avec vous,

JULIE.

Je viens vous dire auſſi que votre air de triſteſſe
Me fait croire qu'on peut trouver des gens plus doux,

LA SAGESSE.

Eh quoi, vous me quittez ! votre ſort m'intéreſſe.
Mes enfans, épanchez vos deux cœurs dans le mien :
Croyez-moi votre amie, & non votre maîtreſſe.
Pour vous garder ici, que puis-je faire ?

DAMON.

Rien.
C'eſt toujours le même entretien ;
Et votre égalité m'aſſomme.
Je vais courir après le bien.

Que ferois-je en ces lieux ? Sont-ils faits pour un homme ?
Ceci n'eſt que pour des Hiboux.
La Fortune jamais n'y porta ſes délices.
J'aime mieux rire avec les vices
Que de bâiller ſagement avec vous.

LA SAGESSE.

Redoutez la Fortune, & craignez ſes caprices ;
Quoi, Damon, votre cœur ſeroit ambitieux !
Vous ignorez les coups dont le deſtin les frappe.
C'eſt un vaiſſeau ſur les flots furieux ;
Une vague le porte aux Cieux ;
Mais la vague fuit & s'échappe,
Et le vaiſſeau s'abîme au fond d'un gouffre affreux.

DAMON.

Si Cléante eût ſuivi vos ſentences morales,
Il ne jouiroit pas d'un état ſi brillant.

LA SAGESSE.

Vous m'arrachez des pleurs par votre aveuglement ;
Vous ne prévoyez pas ſes diſgraces fatales.

DAMON.

Il eſt heureux en attendant.

LA SAGESSE.

Non, non, pour être heureux, il faut être estimable :
Il traîne dans les biens un destin déplorable :
De ces nouveaux venus il est le vrai miroir.
Il est monté par ses souplesses,
Chaque moment accroît l'amas de ses richesses,
A ses côtés le Vice vient s'asseoir,
Son éclat le rend respectable ;
Il ferme de son cœur l'entrée à la pitié,
Voit à ses pieds tomber le misérable,
Et se refuse aux traits de la tendre amitié.

DAMON.

Avec cette amitié, dont le beau nom vous flatte,
Il faut avoir beaucoup de bien.
C'est chez le Riche qu'elle éclatte,
Et chez le Pauvre elle n'est rien.

JULIE.

Oui, c'est le bien qui fait les vertus de la vie.

LA SAGESSE.

Et vous, Julie, aussi,
Vous que j'ai tant chérie,

Quoi ? ſans être attendrie,
Vous me quittez ainſi,
Vous, que je vois encor d'un œil plein de tendreſſe,
Vous, ſur qui mes leçons avoient tant de crédit ?

JULIE.

Je n'étois qu'un enfant ; en attendant l'eſprit,
Il faut vivre avec la Sageſſe.

LA SAGESSE.

C'eſt ce qui m'arrive ſouvent,
On traite mon Temple en Couvent.
Lorſque les paſſions en ont forcé la porte,
Un jeune cœur m'échappe, & vole ſur leur pas,
Ses traits ſont-ils fanés ? l'amour ſort de ſes bras,
Et la néceſſité me ramene & m'apporte
Les débris effacés de ſes premiers appas,
Monumens de ſa honte, & rebuts des ingrats.

DAMON.

Allez, ma bonne Dame, allez, Déeſſe antique,
Vos avis nous paroîtront doux ;
Nous recevrons votre critique.
Quand le tems des plaiſirs s'éloignera de nous.

LA SAGESSE.

Si mon aſpect n'a rien qui vous éclaire,
Je ne peux vous quitter ſans vous dire en ce jour
Une Fable qui peut gagner votre retour,
Et vous rendre à l'éclat de ma vive lumiere.

FABLE.

Un jour, on vit un homme au bord d'une Riviere;
La nature en ornoit différemment les bords:
L'un étaloit des fleurs la ſplendeur printaniere;
L'autre, de meilleurs Fruits renfermoit les tréſors:
Sur le Côteau fleuri, plus ſéduiſant qu'utile,
On trouvoit quantité d'Aſpics & de Serpens.
Parmi tant de dangers l'homme reſtoit tranquile;
A ramaſſer des fleurs il employoit ſon tems,
Se mirant quelquefois dans le criſtal liquide,
En mépriſant les maux qui s'armoient contre lui,
Un Sage lui crioit: » Tremblez, dès aujourd'hui
» Tirez-vous d'un lieu ſi perfide;
» Ces Roſes & ces Lys dans peu ſe faneront;
» Les Monſtres ſeuls vous environneront;
» Paſſez le fleuve. « Oh, j'ai trop de prudence,
Répondit cet homme aveuglé.
» Pour le paſſer à ſec avec plus d'aſſûrance,
» J'attends qu'il ſe ſoit écoulé.

Mes Enfans, je vous vois dans un état semblable.
Faites, si vous pouvez, vos applications;
Mais le torrent des passions
A tout âge est intarissable.

SCENE III.

JULIE, DAMON.

JULIE.

ELle est désespérante avec sa gravité;
Elle a toujours en main quelques froids apologues.

DAMON.

Elle & ses Favoris sont de francs pédagogues,
Vrais monstre de société.

JULIE.

Nous voilà délivrés de son pénible empire.
Pour réussir, ce n'est pas peu.
Le Monde est notre fait. Qui peut nous y produire?

DAMON.

Nous ſeuls. Vous êtes jeune ; & j'aime le gros jeu.

JULIE.

Hier encor ma vûe en fut frappée.
Je voyois ſous ces murs le plus aimable objet !...
Cette perſonne, hélas ! fut bien-tôt échappée,
Et mon cœur fut atteint d'un ſenſible regret.
Ah, ſi nous la trouvions..... Mais voici ſon Portrait :
Oui, c'eſt elle.

SCENE IV.

L'APPARENCE ; JULIE, DAMON.

JULIE.

VEnez, Divinité brillante ;
Recevez nos cœurs & nos vœux.

DAMON.

Quelle Déeſſe eſt aſſez éclatante
Pour éclairer ce ſéjour ténébreux ?

L'APPARENCE.

Je ſuis ſouveraine du monde,
L'ornement des eſprits, l'enveloppe des cœurs,
De l'art de déguiſer protectrice féconde,
Sçavante ſans travail, cruelle ſans rigueurs,
Mere de la Foibleſſe & de la Bienſéance,
Belle par artifice, & vilaine ſans fard,
Rebut de la nature, & chef-d'œuvre de l'art;
En un mot, je ſuis l'Apparence.

JULIE.

Quel eſt votre talent?

L'APPARENCE.

C'eſt l'art de réuſſir;
En variant mes yeux, mes diſcours, mes manieres,
Je trompe les mortels, & m'en fais applaudir.
Le monde eſt compoſé de divers caracteres:
C'eſt un tableau changeant de portraits oppoſés;
Un luſtre décoré par diverſes lumieres,
D'où cent jours différens, l'un par l'autre croiſés,
Sur un nouvel objet tombent, & réfléchiſſent;
Eclairés par les uns, les autres l'obſcurciſſent.

Pour vous parler avec plus de clarté,
Ce qu'on nomme société,
Eſt un amas d'eſprits que le hazard raſſemble,
Qui vivent réunis, & ſe choquent enſemble:
La politique anime ce grand corps.
Un crépi d'amitié couvre le fond de haine:
Mes mains avec adreſſe entrelaſſent la chaîne:
Mais l'intérêt en briſe les reſſorts.
Il faut, pour s'attirer un ſuffrage unanime,
Fréquenter les humains, les bien étudier,
En connoître le foible, apprendre à s'y plier:
En flattant leur orgueil, on en obtient l'eſtime;
Et c'eſt en quoi conſiſte mon métier.

JULIE.

Cela me paroît impoſſible.
Pour flatter de chacun les penchants & les goûts,
Il faudroit ſeule avoir la ſcience de tous.

L'APPARENCE.

C'eſt l'ouvrage d'un jour, & la choſe eſt ſenſible.
Je vais vous montrer l'art de jouer l'univers.
Je m'abandonne à vous, je vous donne ce livre:
Connoiſſez-y le monde, & le talent d'y vivre.

Tous mes tréſors vous ſont ouverts.
Mais pour vous épargner la peine de le lire,
Je vais vous en donner l'extrait :
De tout ce que l'on voit, de tout ce qu'on admire,
Je veux en racourci vous faire le portrait.
Vous entrez dans le monde où tout n'eſt qu'apparence ;
Le faſte, le ſçavoir, la vertu, la naiſſance.
Les feuillets de mon livre ont diverſes couleurs,
Qui donnent la teinture aux différentes mœurs.
Un homme a la manie
De paroître ſçavant,
Il détache du livre une page noircie
De vingt ou trente mots en ſtyle obſcur & grand ;
Il en farcit ſon aride génie,
Et va, maigre de fond, & bourſoufflé de vent,
Les débiter, les répéter ſans ceſſe :
L'ignorance l'écoute ; on l'entoure, on le preſſe :
Le voilà ſçavant conflaté.
Un autre a la fatuité
De viſer au nom d'agréable,
De mon livre il parcourt la table ;
Il cherche, il trouve ſon feuillet :
C'eſt le mot à deux ſens, c'eſt la chaſte équivoque.
Voilà de ſon eſprit l'heureuſe & digne époque :

Il les retient ; c'eſt un jeune homme fait.
Vient une prude à pas lents & ſolides.
D'orgueil enflée, & friande d'amour :
Avec diſcernement elle choiſit deux guides,
Le plaiſir pour la nuit ; la vertu pour le jour.
Elle ſaiſit mon livre, examine l'ouvrage.
A force de le parcourir,
Le véritable endroit à ſes yeux vient s'offrir.
A deux envers elle trouve une page.
Une démarche fiere, un regard dédaigneux,
Des termes hériſſés d'une morale auſtere,
C'eſt le côté fait pour frapper les yeux :
L'autre côté renferme le myſtere :
C'eſt là, que de ſon cœur & que de ſon eſprit
On voit toute la flamme peinte :
Mais ce côté-là ne ſe lit
Que quand la lumiere eſt éteinte.
Voilà tous mes ſecrets, mettez-les à profit.

JULIE.

Je ne ſuis pas aſſez diſpoſée à la feinte
Pour en eſpérer quelque fruit.

L'APPARENCE.

Damon, en votre honneur, que faut-il que je faſſe ?

DAMON.

Me rendre heureux, ſans que rien m'embaraſſe.

L'APPARENCE.

Décidez, je me livre à vous.

DAMON.

Je voudrois un état qui flattât tous mes goûts.
La clef de mon projet eſt la ſeule abondance.
On reſpecte un faquin dans un char élevé ;
Et l'on ſifle l'honneur traînant ſur le pavé.
Je ne recherche point une illuſtre naiſſance.
Il n'eſt qu'un cerveau vain & creux
Qui puiſſe deſirer la folle connoiſſance
Des titres anciens dont brilloient ſes ayeux.
Je ne veux point non plus perpétuer ma race ;
Je veux avec le ſexe être toujours en grace,
Par conſéquent, n'être pas marié.
Je prends le bon. Je laiſſe les chimeres ;
Et je ne veux jamais être contrarié,
A moins que ce ne ſoit par deux plaiſirs contraires.

L'APPARENCE.

Voulez-vous imiter ces gens d'intégrité,
Qui, pour faire fortune ont pris d'indignes routes,
Et dont l'éclat, né dans les banqueroutes :

S'affermit dans l'impunité ?
Du public opprimé dévorantes sangsues,
Qui composent leur lustre, & forment leur clarté,
De larcins & de vols faits dans l'obscurité,
Dont le peuple écrasé respecte les massues ?
Ils sont les Dieux des Grands. On vous verra, comme eux,
Regorger de plaisirs, trancher du vertueux,
Moraliser dans le sein de l'yvresse ;
Préconiser l'honneur en pillant un trésor ;
Et fierement assis sur un coffre plein d'or,
Peindre les maux affreux qu'entraîne la richesse.
Je veux vous en combler avant la fin du jour :
Qui peut devenir riche est bien plus estimable.
Pour vous, belle Julie, on vous laisse à l'amour ;
Attendez en ce lieu le destin favorable :
Ainsi que vous, lorsqu'on a des appas,
La Fortune s'avance, & fait les premiers pas.

Que tôt ou tard il faut me rencontrer.
Quels maux m'impute-t-on ?

JULIE.

Tous ceux de la nature.

L'INCLINATION.

La vrai-ſemblance écarte cette injure.
Suis-je un monſtre à vos yeux ?

JULIE.

Non : vous m'amuſez fort.
Votre entretien me plaît. Je vous comprends. Je penſe.
Mon eſprit animé s'éleve, prend l'eſſor ;
Et je paſſe avec vous les bornes de l'enfance.

L'INCLINATION.

C'eſt mon premier grief. J'éclaire l'ignorance.
Eſt-ce un crime ſi grand ?

JULIE.

Non. Vos avis ſont doux ;
Et vos airs prévenans répandent la lumiere ;
Je profiterois plus en un jour avec vous,
Que pendant vingt ans ſous ma mere.

L'INCLINATION.

Cet eſprit de ſageſſe eſt un maître cruel.
Par ſa morale ſéche & vive,
Il accable de fers une beauté captive.
Ennemi du penchant, tyran du naturel,
Il égare en des champs ſtériles & ſauvages;
Et ſes préceptes durs ne forment que des ſages,
Dépouillés d'agrémens, & dégoûtans de fiel.

JULIE.

Ah, vous peignez ma vieille tante.

L'INCLINATION.

Je la connois. Jalouſe, & médiſante,
Elle cache vos yeux ſous un voile inhumain,
Et n'exerce des ſiens la lumiere tremblante
Que pour lancer des regards de venin:
Rebut honteux des plaiſirs de la vie.
Elle aſſemble un ramas de vieillards hériſſés
Sous les étendarts de l'envie.
Le ſoupçon s'établit dans leurs yeux enfoncés,
Pour ſe venger de la nature,
Qui va bien-tôt leur ravir ſon flambeau:
Leur haine en forme une affreuſe peinture;
Le déſeſpoir en fournit le pinceau.

JULIE.

Vous la connoiſſez mieux qu'un autre.

L'INCLINATION.

Je remplis en tout tems & ſon cœur & le vôtre ;
Vous, pour votre bonheur, & pour vous éclairer ;
Elle, pour ſon ſupplice, & la déſeſpérer,
En lui faiſant ſentir ſans ceſſe
Qu'il eſt bien malheureux d'avoir de la tendreſſe,
Lorſqu'on ne peut plus l'inſpirer.

JULIE.

Oui, rendez-la bien amoureuſe,
Pour la faire toujours haïr.
Mais ſi je ſuis vos loix, je prétends être heureuſe.
Ne cherchez pas à me trahir.

L'INCLINATION.

Je veux que d'être aimée elle attende la gloire.
Eſpérant tout de ſes traits préparés,
Elle ſera vaincue en cherchant la victoire :
Et vous, d'un coup d'œil vous plairez,
Sans y travailler, ni le croire.

JULIE.

Ne me trompez-vous pas ?

L'INCLINATION.

Qui, moi, dont un regard
Perce la fraude, & triomphe de l'art,
Sans apprêts, sans soin, sans parure,
Je puise ma naissance au sein de la nature.
En régnant dans ses bras je forme la beauté.
Tous mes préceptes sont dictés par l'art de plaire,
Persuadez par le mystere,
Et remplis par la volupté :
Non, cette volupté que le caprice allume,
Que l'amour désavoue, & que le tems consume :
C'est sur des cœurs obscurs qu'elle établit ses droits.
Le véritable amour n'en souille pas ses loix.
Du bonheur de nos jours c'est le ministre aimable ;
C'est cette passion, ce goût insurmontable,
Que combat la raison, que suit l'humanité,
Qui nous traîne à son char aux yeux de la liberté,
Et la tient elle-même esclave assujettie
Sous la loi du penchant, & de la sympathie.

JULIE.

Je me laiſſe entraîner à votre douce voix ;
Et je penſe qu'aimer & plaire
N'eſt point contraire aux bonnes loix.

L'INCLINATION.

Oui, vous pouvez aimer : mais tout dépend du choix,
Si l'amour vous permet d'en faire.
Il faut que votre amant ſe livre par penchant,
Réſervé ſans froideur, ardent avec tendreſſe,
Qu'il cherche dans l'eſprit le don d'être galant,
Et ne parle qu'au cœur pour la délicateſſe ;
Qu'il triomphe de vous ſans être avantageux,
Amoureux du myſtere autant que de vos charmes.
Aſſez jaloux pour vous prouver ſes feux,
Trop peu pour donner des allarmes.
On peut ſuivre l'amour, quand il a tant d'attraits.
Cette raiſon, dont vous craignez les traits,
Ne demande que la décence.
Reſpectez l'équité de ſes ſages arrêts :
Accordez la nature avec la bienſéance ;
Goûtez tous les plaiſirs ; mais tenez le ſecret :
C'eſt la véritable prudence.

JULIE.

Un tel amant n'eſt pas commun.

L'INCLINATION.

Sur le hazard ſa rencontre ſe fonde :
Pour vous en faire trouver un,
Je vais, en me cachant, vous livrer au grand monde.

SCENE VI.

LE MONDE, JULIE.

LE MONDE.

VEnez vous mettre dans mes mains.

JULIE.

C'eſt le Monde avec qui je voudrois toujours être.

LE MONDE.

Vous ſerez ſon ſoutien ; il ſera votre maître.
Vos écoliers vont être les humains.
Sur les ailes du tems l'âge fuit & s'envole :
Saiſiſſez les inſtans de ſa rapidité ;
Et le plaiſir qui conduit mon école,
Fera de tous vos jours des jours de volupté.

JULIE.

Quel tour aiſé ! quel eſprit enchanté !

LE MONDE.

Ce n'eſt point de l'eſprit. C'eſt un ſimple langage

Plus vif que l'eſprit même, & plus éblouiſſant.
Il faut le poſſéder. C'eſt un ſecours puiſſant
Pour paroître avec avantage.
Entrons en converſation.
Quels guides ont formé votre éducation ?

JULIE.

La Sageſſe.

LE MONDE.

Ecole abuſive !

JULIE.

L'Apparence.

LE MONDE.

Gothique.

JULIE.

Et l'Inclination.

LE MONDE.

Elle eſt un peu plus inſtructive,
Lorſqu'on l'écoute avec précaution.

JULIE.

Quel danger court-on à la ſuivre ?

LE MONDE.

D'être dupe lorſqu'on s'y livre.

JULIE.

Oh ! j'aime mieux duper.

LE MONDE.

C'eſt la perfection :
Car il faut que l'adreſſe entre dans la partie,
Et que la dureté de votre repartie
Couvre un cœur acceſſible aux traits de la pitié.
Par pur rafinement plus que par modeſtie,
Cachez vos appas à moitié.
Prêtez l'oreille, & détournez la vûe,
Lorſque d'un fait trop libre on vous peint le détail,
On rit avec pudeur quand c'eſt ſous l'évantail.
Livrez-vous avec retenue ;
Lorſque l'amour colore votre teint,
Paroiſſez de colere émue.
Ne donnez un ſoufflet que dans le ſeul deſſein
De vous faire baiſer la main.
Un Amant aveuglé trompé par l'apparence,
Prend l'amorce pour réſiſtance :
Et timide vainqueur de tant de faux combats,
Il triomphe à la fin des vertus qu'on n'a pas.

JULIE.

JULIE.

Oh ! la maxime eſt merveilleuſe :
Mais pour bien tendre ces appas,
Je ne ſuis point aſſez ingénieuſe.

LE MONDE.

La beauté ſe paſſe d'eſprit ;
Sans le connoître, elle en abonde.
Pourvû que ſon minois flatte & pique le monde,
Sur le reſte on lui fait crédit.
Un mot dit à l'oreille, un tour de tête, un geſte,
Un jargon ſuperficiel,
Beaucoup d'apprêts, & peu de naturel,
Le goût de l'équivoque avec un air modeſte,
De petits mots ſubtiliſés,
Une phraſe coupée, obſcure, embaraſſée,
Les ſentimens analiſés,
Un coup d'œil, au lieu de penſée,
Voilà ce que le monde appelle de l'eſprit.

JULIE.

Quoi ? cela ſimplement ſuffit,
Pour s'attacher quelqu'un pendant toute ſa vie ?

LE MONDE.

Gardez-vous d'une paſſion :

C'eſt un travers, une folie.
On paſſe une inclination ;
C'eſt-à-dire, une fantaiſie.
On ne pardonne point d'aimer par ſimpathie ;
Mais bien pour établir ſa réputation ;
On ſe conduit avec décence.
Il n'en faut recevoir qu'un en particulier ;
Lorſqu'on veut d'un ſecond faire la connoiſſance ;
Il faut renvoyer le premier.
C'eſt un devoir de conſéquence.
C'eſt-à-dire, on permet un Amant par quartier :
Car le monde, en un mot, veut de la bienſéance.

JULIE.

Ce que vous dites eſt charmant.
Comment, on peut changer, ſans offenſer la gloire ?

LE MONDE.

N'en doutez pas, c'eſt un abus de croire
Que c'eſt un mal de quitter un Amant :
Le penchant ſeul lui donna la victoire ;
Et dès que l'habitude uſe le ſentiment,
Il faut qu'un autre objet le ranime & le pique.
Quiconque de l'amour connoît bien la pratique,
N'en peut aimer que le commencement.
C'eſt alors que de plaire & d'être ſéduiſant,

L'Amant fait ſon étude unique :
Vous le voyez qui prend adroitement
De la timidité le tendre caractere.
Pour ſe mettre inſenſiblement,
Dans le point d'être téméraire ;
Ce qu'il dit, ce qu'il ſent, ce qu'il penſe eſt charmant ;
En lui tout parle, amour, geſtes, regards, langage ;
Que dis-je, langage ? ſouvent
Son ſilence fait ſon hommage :
Mais auſſi-tôt qu'il eſt content,
Son cœur heureux eſt nonchalant.
Il ne prend plus la peine de vous plaire ;
Plus de joli, plus de ſaillant ;
Il devient un homme ordinaire :
Ce n'eſt plus que l'eſprit qui parle ſentiment ;
Mais au lieu de tendreſſe il ſe ſert d'éloquence ;
Sans aller juſqu'au cœur on paſſe tout un jour ;
On s'ennuye, on ſe tait, & pour lors le ſilence
Eſt un blaſphême envers l'amour.

JULIE.

A voir comme le monde penſe,
On prendroit l'amour pour un jeu ;
Mais l'honneur d'une femme en doit ſouffrir un peu.

LE MONDE.

Point du tout ; elle prend une nouvelle attache
Par la force du ſentiment ;
Il ne faut point qu'elle s'en cache,
Le public applaudit à ſon diſcernement ;
Son héros la conduit, il porte ſa deviſe,
Il l'annonce au ſpectacle, il prend ſes liaiſons,
A les mêmes amis, voit les mêmes maiſons ;
L'amour le veut ; l'uſage l'autoriſe ;
Un mari qui s'en formaliſe
Tout d'une voix paſſe pour ſot.
Se faire aimer n'eſt pas ſon lot :
Et pourvû que ſa femme en ſecret le mépriſe,
Il n'a pas droit de dire un mot.
Qu'une beauté s'en tienne à cette regle ſage,
Elle reçoit les vœux de chaque cœur ;
Elle quitte un époux ſans paſſer pour volage,
Et je la garantis une femme d'honneur.

JULIE.

J'aime les réglemens de votre aimable vie ;
A mon humeur je la trouve aſſortie,
Qui ſont vos amis ?

LE MONDE.

Le plaiſir,

JULIE.

Quoi ? l'on ne peut trouver une ſolide amie,
Avec laquelle un cœur puiſſe s'ouvrir ?

LE MONDE.

Oh non, méfiez-vous des femmes,
Leur cœur fait pour l'amour ſe ferme à l'amitié ;
Vos crimes ſont gravés dans vos yeux pleins de flammes,
Pour un viſage aimable elles ſont ſans pitié.
Dans le ſein des plaiſirs, au centre du beau monde,
Un Seigneur éclatant, débute & prend l'eſſor ;
C'eſt alors que la troupe, en manœuvre féconde,
En fait mouvoir le plus ſecret reſſort.
L'une devient guindée en recherchant la grace,
L'autre en lorgnant fait la grimace ;
La plus jeune a recours à l'ingénuité,
La plus laide attend tout de ſa vivacité,
On l'entoure, on le flatte, on l'encenſe, on l'agace,
De ſa conquête elles font tant d'état,
Et le gâtent ſi bien, qu'elles n'en font qu'un fat.
D'un plein accord l'eſſein conſpire,
L'intimité ſe détruit, ſe déchire,
Chacune croit augmenter ſon éclat,
En terniſſant celui de ſon amie,

Quelles femmes je pourrai voir.

LE MONDE.

Celles, aux pieds de qui la brillante jeuneſſe,
Par caprice & par mode, apporte un ſol encens;
Dont les regards obéiſſans
En s'armant de rigueur, annoncent la foibleſſe;
Qui bravent de l'amour les efforts impuiſſans,
Et reçoivent des Grands l'hommage & la tendreſſe.
Celles enfin, qui par ſageſſe
Ne livrant pas leurs cœurs à des ſoins trop preſſans,
Accordent des faveurs par feule politeſſe.

JULIE.

Deſquelles dois-je m'écarter?

LE MONDE.

Vous devez très-peu fréquenter
Celle, de qui le nom peu connu dans la ville,
Ne peut pas à la Cour vous mettre en liaiſon;
Qui renfermée en ſa maiſon,
Sourde aux amans, à ſes amis utile,
Attentive à ſa gloire, à ſon époux docile,
Coule des jours obſcurs vis-à-vis la raiſon.

Gravez dans votre cœur ma morale facile.
Adieu. Je vais ailleurs débiter mes leçons.
Avec eſprit employez mes façons :
Et je vous traiterai comme une fleur naiſſante,
Qu'un doux zéphir vient careſſer,
Et dont l'Abeille diligente
Tire le ſuc, ſans la bleſſer.

SCENE VII.

L'INEGALITE', JULIE.

L'INEGALITE'.

Embraſſez-moi, belle Julie ;
Sur le bruit de votre beauté,
Je viens me déclarer votre meilleure amie.

JULIE *à part.*

Oh ! voici de la nouveauté !
Elle eſt femme, elle m'aime, & me trouve jolie ?

L'INEGALITE'.

Que je vous regarde un moment !
Oui, voilà de grands yeux, un coloris charmant,
Des petits trous à chaque joue,
Une bouche vermeille, & pleine d'agrément ;
Vous êtes belle exactement ;
Et c'eſt par force qu'on vous loue.

JULIE.

Ce portrait, quoique ſéducteur,

Ne bleſſe point ma modeſtie.
Pour plaire, la figure eſt la moindre partie.
Il faut joindre aux attraits l'égalité d'humeur :
C'eſt le premier agrément de la vie.

L'INEGALITE'.

Egalité d'humeur ! modeſtie ! Oh, vraiment
Voilà des mots qui ſentent le couvent.
En ouvrant la bouche, elle ennuie.
Je m'en dédis, elle n'eſt pas jolie.

JULIE.

Vous prenez tout à coup un air ſombre & réveur !
Qui peut vous inſpirer cette mélancolie ?

L'INEGALITE'.

Cette mélancolie eſt mon premier bonheur ;
Pour me faire adorer, c'eſt mon unique guide.
Sçachez de moi que ſans humeur
On eſt sûrement inſipide :
Sans humeur, le plaiſir eſt un être idéal.
Les traits, les graces, les ſaillies
Naiſſent de l'eſprit inégal :
Il ne convient qu'aux vrais génies ;
Sans lui rien n'eſt original.

La complaiſance eſt doucereuſe & fade :
Elle marque un eſprit ſans vie & ſans reſſorts,
Mourant avec lenteur dans la priſon du corps.
Dont le goût débile & malade,
Pour ſe venger, nomme mauſſade
Et le caprice & ſes tréſors :
C'eſt ce caprice qui nous pique ;
C'eſt à ce défaut prétendu
Que le titre d'aimable eſt dû :
Partout on le met en pratique.
Le beau de la muſique
Eſt dans ſes tons changéans.
Le doux ſon des muzettes
Vient endormir vos ſens,
Quand ils s'éveillent aux accens
Des tymbales & des trompettes.
Ouvrez un Opéra, vous y liſez : gaiment,
Doux, promptement,
Fort, gravement,
Lentement,
Gracieux, vivement ;
La danſe ſuit ſes caractéres ;
Elle eſt tendre ; & bientôt un air de mouvement
Fait bondir les nymphes légeres
Et nous remplit d'étonnement :
C'eſt ainſi que l'eſprit doit être,

Lorſqu'il varie à chaque inſtant,
C'eſt un feu pur, c'eſt un ſalpêtre,
Qui s'embraſe, qui part, qui frappe, qui ſurprend,
Et qui répand un jour riant
Sur chaque objet qu'il fait paroître.

JULIE.

Ah! s'il vous plaît, de la variété,
Diſtinguons l'inégalité.
L'une vole de grace en grace;
L'autre vous rebute, vous laſſe
Et va de défauts en défauts.

L'INEGALITE'.

Eh, non, non, mon enfant, vous donnez dans le faux,
Et pour vous en tirer, il faut qu'on vous éclaire.

JULIE.

Je ne veux répondre qu'un mot;
C'eſt que pour parvenir à plaire,
On m'a recommandé de ſuivre le contraire.

L'INEGALITE'.

Votre précepteur eſt un ſot.
Le caprice eſt la ſimple & la belle nature.
Sentez, ſi vous pouvez, le prix de ſa parure,
Et ſuivez mon raiſonnement.
Tout eſt inégal dans le monde.
Sous la voûte des cieux, ſur la face de l'onde
On éprouve le changement,
Et le calme & les vents, l'air pur & les orages,
Les ardeurs du Soleil, & les mortels friſſons;
Tantôt de fleurs, & tantôt de glaçons,
Couvrent la terre & les rivages.
Sans l'Inégalité tout paroît languiſſant.
L'humanité porte dans ſon eſſence
La rêverie, & l'enjouëment,
La vivacité, l'indolence,
Le feu d'eſprit, le ſentiment,
Le charme du ſçavoir, l'amour de l'ignorance.
Ces ſentimens divers, ce contraſte étonnant,
Nous choquent dans la perſpective;
Mais un eſprit qui ſçait en mêler les couleurs,
Doit en tirer la grace la plus vive,
Et trouve l'art de ſubjuguer les cœurs.
A chaque inſtant je l'éprouve moi-même,
Moi, qui ſuis l'Inégalité.

Je boude, je ris, je hais, j'aime ;
Je tire mes attraits de la diverſité.
Tour-à-tour je bruſque ; & j'attire ;
Je parle, je me tais ; je critique, j'admire.
Je ſuis ſombre ; & ſoudain, de même qu'un éclair,
Mon eſprit ſe réveille, & j'élance dans l'air ;
Le Monde eſt animé par l'éclat de ma flamme.
Cet état oppoſé d'agrément & d'humeur,
De prévenance & de froideur,
Allume l'action de l'ame,
L'agite, la contente, & forme ſon bonheur.

JULIE *à part.*

De peur de me laiſſer ſéduire,
Il faut bien m'en débaraſſer,

A l'Inégalité.

Eh bien, par vos conſeils, je prétends me conduire :
Sans ceſſe en mon eſprit je vais les repaſſer.

L'INEGALITE'.

Enfin vous êtes raiſonnable.
C'eſt un vrai Don que l'Inégalité :
Par elle ſeule on eſt aimable :

Lorſqu'on a ſeulement un faux air de beauté,
Elle fournit les graces, la ſaillie,
A ce qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Elle vous donne les vertus
Que doit avoir une femme jolie,
L'art fin de la minauderie,
L'art d'attirer par des refus,
L'air décidé, la modeſtie,
La vivacité folle, & la mélancolie,
Les préférences, les hauteurs,
La bruyante gayeté, l'air froid de rêverie,
Les ſuperſtitions, & les fauſſes frayeurs,
La prévention, les vapeurs,
Le mal de tête, & l'inſomnie.

SCENE VIII.

JULIE *seule.*

QUe le Monde a d'attraits trompeurs !
Plus je les examine, & plus je suis changée.
Dans un vuide étonnant je me trouve plongée.
Ce Monde que j'aimois me paroît plein de faux.
Tout son brillant n'est que dans ses défauts :
C'est la sagesse qu'on y fronde.
Voici, je crois, le vrai portrait du Monde.
C'est un Génie étroit, que le vent élargit ;
Impénétrable au bon, ouvert aux ridicules,
Où la fatuité se creuse des cellules,
Et remporte un respect dont le bon sens rougit.
Il enfante au hazard une frêle pensée,
Soumise à son jargon, & toujours déplacée,
Qu'il habille sans goût de mots mal concertés,
Qu'il change, qu'il rebat, qu'il tâte, & remanie,
Qui plaît, & qui surprend dans sa superficie,

Et qui dans vingt tours répétés
Dégoûte, s'uſe, & tombe anéantie.
L'eſprit du Monde eſt comme un peloton
Avec lequel un chat badine.
Il roule, il tombe, eſt relevé d'un bond;
La patte du joueur le déchire, le mine,
Et bientôt n'en fait qu'un chiffon.

SCENE IX.

DAMON, JULIE.

DAMON.

MA ſœur, fuyons le Monde, & craignons ſon poiſon.
C'eſt une mer où regnent les orages,
Je n'y ſuis arrivé que pour voir des naufrages,
Le point de vûe en paroît beau,
Mais percez plus avant, déchirez le bandeau,
On voit l'amour perfide, & l'amitié parjure,
Le viol du dépôt, la trahiſon, l'uſure,
Les piéges ſoûterrains, & les biens envahis,
Et la baſſeſſe avec des yeux hardis,
De ſon néant poudreux leve ſa tête impure :
Elle regne ſur des débris,
Inſulte ſes égaux, & rampe avec ſoupleſſe
Devant des Grands, dont les ſens avilis
N'offrent pour titre de nobleſſe
Qu'un tas de crimes impunis.

SCENE X.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

DAMON *continuant.*

Venez me soûtenir, respectable Sophie,
Venez, digne & solide amie,
Vous, qui dans ce monde infecté
Eclairez les Mortels sans blesser leur fierté.

LA SAGESSE.

Comment donc ? vous voilà dans la philosophie ?
Sur un ton bien moral je vous trouve monté ?
Qui peut vous inspirer ce changement extrême ?

DAMON.

La Raison.

LA SAGESSE.

La Raison ? vous lâchez un grand mot.
Comment ? dans ce jour même,
L'homme sensé vous paroissoit un sot ?

JULIE.

Hélas ! nous nous trompions, peut-être.

Nos esprits aveuglés ont pû la méconnoître.
Je lui dois justice en ce point.
La vertu m'a prédit le trait qui nous accable;
Elle nous ennuyoit, mais ne nous trompoit point.

LA SAGESSE.

Oui, vous vous abusiez. La Sagesse est aimable.
Les plus belles couleurs composent son portrait:
Et quand la moindre tache en obscurcit un trait,
C'est la fausse sagesse, & non la véritable.
De la fausse vertu les signes sont certains:
Elle sonde les cœurs pour perdre les humains,
Condamne la foiblesse, & tolere le vice;
Farouche par orgueil, sage par artifice,
Elle ne fuit que les plaisirs mondains,
Elle s'en fait un de la haine,
De sombres médisans elle forme une chaîne,
Dans ses discours elle verse le miel,
Vous accable en public de caresses frivoles,
Compose ses regards, & dore ses paroles;
Mais l'animosité, l'amertume & le fiel,
Distillent en secret de sa bouche enflammée
Et dévorent la renommée
Des esprits, qu'a trompés son manege cruel.
C'est elle, mes enfans, dont le monde est victime:
Elle porte un air abattu,

Et même dans le sein du crime
Elle veut dérober l'encens de la vertu.
La Sageſſe eſt douce & facile,
Son cœur libre & ſans fard lui donne un air riant ;
Incapable d'aigreur, toujours ſtable & tranquille,
Son accueil eſt humain, ſon eſprit eſt liant ;
Exacte en ſes devoirs, ſans paroître ſauvage,
Elle cache le mal, elle applaudit le bien,
Franche ſans être dure, humble ſans étalage,
Elle remarque tout, & ne critique rien ;
Raille ſans déchirer, amuſe ſans médire,
Aimable ſans étude, elle plaît ſans deſſein ;
Court après les ingrats qui veulent la détruire,
Les cherche, les découvre, & leur ouvre ſon ſein.

JULIE.

Vous me percez le cœur. Ah ! ma chere Sophie,
Où peut-on la trouver ? faites-là moi revoir,
Cette vertu, que j'ai ſi mal ſervie.
Daignera-t-elle encor me recevoir ?
Plus je ſuis avec vous, plus je ſuis attendrie.
Vous me tendez la main ! . . . Vous ſentez ma douleur !
Vous êtes la Vertu ! j'en crois mon ame émue.
Serrez-moi dans vos bras, dans ces bras de douceur.

LA SAGESSE.

En ce moment, vous quittez votre erreur ;
Puiſque vous m'avez reconnue,
Je ſuis déja dans votre cœur.

DAMON.

Ceci paroît une mépriſe,
Mais vous n'êtes donc pas la vertu de tantôt ?

LA SAGESSE.

La même.

DAMON.

Mais, parbleu, vous n'avez nul défaut ;
Je ne peux ſortir de ſurpriſe.
Au lieu d'avoir ces traits charmans,
Sous le poids de vos jours vous paroiſſiez courbée ;
Je vous aurois donné cent ans.

LA SAGESSE.

De vos yeux obſcurcis la toile eſt déchirée.
Ma difformité, ma laideur,
N'étoit qu'une épaiſſe vapeur
Qui s'élevoit de votre ame égarée
Deſormais elle eſt épurée,
Et vous connoiſſez ma ſplendeur.

Vous avez vû, des biens, la fragile durée :
Venez jouir d'un plus rare tréſor,
Revenez dans mon Temple, & prenez votre eſſor.
Je veux vous rendre heureux. C'eſt tout ce que j'exige :
Vous baiſerez mes aimables liens.
Venez prouver à ceux que votre abſence afflige,
Que le malheur, quand il corrige,
Eſt le plus grand de tous les biens.

FIN.

L'ÉCOLE DES PERES,

OU

LES FILS INGRATS;

COMÉDIE,

En Vers & en cinq Actes;

Par M. PIRON:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 10 Octobre 1728.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au Temple du Goût, près la Fontaine S. Benoît.

M. D. CC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

MADAME,

IL y a quelque témérité ſans doute à placer ici l'auguſte Nom de V. A. S. Mais puis-je entendre la voix publique, & mettre au jour un Poëme, où triomphe la tendre Généroſité; ſans le dédier à une Princeſſe qui, dans toutes ſes actions, en eſt le plus conſ-

tant & le plus parfait Modèle ? Cette même voix m'avertit que je ferois très-mal ma cour, ſi me laiſſant aller au plaiſir d'être ſon Echo, j'oſois traveſtir cette Epître, en un long Panégirique. Je me tais donc ; & je me tais à regret ; mais je me dédommage, en ſongeant que l'Eloge de V. A. S. eſt gravé dans tous les Cœurs ; & qu'ils ſont les Temples, où fume l'encens le plus pur, & le plus digne de Vous. Il s'y pèze au poids rigoureux du mérite perſonnel ; on l'y refuſe à la grandeur qui ne brille que de ſon ſeul éclat ; Elle y eſt même traitée de chimère, ſi les Perſonnes qu'elle diſtingue, ne l'honorent à leur tour, par des ſentimens qui, pareils à ceux de V. A. S. les font devenir, pour ainſi dire, ce qu'Elles étoient nées. Mais auſſi quels droits ne s'acquiert pas ſur Nous une haute Naiſſance, quand elle eſt relevée des qualités de l'ame les plus douces & les plus éminentes ? C'eſt de ce rare & bel aſſemblage que ſe forme, ici-bas, la plus noble Image de la Divinité ; Image, à laquelle eſt duë

une eſpèce d'adoration qui eſt auſſi le tribut que vous recueillez dans tous les cœurs ; & que, du fond du ſien, aporte aux pieds de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur
PIRON.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, *Ami d'Argante mort.*
CHRISALDE, *Frere de Géronte.*
ANGELIQUE, *Fille d'Argante.*
DAMIS, *Financier.* } *Fils de Géronte.*
VALERE, *Capitaine.* } *Fils de Géronte.*
ÉRASTE, *Auditeur.* } *Fils de Géronte.*
GRÉGOIRE, *Métayer de Géronte.*
PASQUIN, *Fils de Grégoire & Valet de Géronte.*
NÉRINE, *Suivante d'Angélique.*
LAQUAIS, *des trois Fils.*

La Scene eſt dans l'Antichambre de Géronte.

L'ÉCOLE DES PERES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

AH! que me dites-vous? Quoi! la belle Angelique.....

GÉRONTE.

Oui, mon Frere; d'Argante elle eſt la fille unique.

CHRISALDE.

De ce Négociant ſi riche, diſoit-on?

GÉRONTE.

Oui, de ce cher ami que j'avois à Toulon.

CHRISALDE.

Il meurt pauvre ?

GÉRONTE.

Obéré.

CHRISALDE.

Sa chûte, je l'avoue. . . . .

GÉRONTE.

De la Fortune ainſi tourne, ici bas, la roue.
Depuis un an entier, la perte d'un Vaiſſeau
A cauſé ſa ruine, & l'a mis au tombeau.
Voilà, de ſes malheurs, la prémiere nouvelle.
Il auroit dû compter ſur un Ami fidèle ;
Et ſans s'abandonner à ſon mortel ennui,
M'écrire, & s'aſſurer que j'étois tout à lui.
Sa diſgrace, après tout, n'étoit pas ſans remède.
Ce que j'ai lui reſtoit. Sa fille lui ſuccède ;
Sa Fille héritera de ce que je lui dois ;
Et vous n'ignorez pas ce qu'il a fait pour moi.

CHRISALDE.

Vous m'avez dit cent fois qu'Argante, en Italie,
Au péril de ſes jours, défendit votre vie ;
Puis, vous aſſociant à ſa proſpérité,
Vous mit dans l'opulence où vous avez été.
Angelique eſt au point où vous trouva ſon Pere.
Mais pour elle, entre nous, que voulez-vous qu'opére
Ce tendre empreſſement que vous lui faites voir ?

GÉRONTE.

Je ſonge à ſon bonheur ; & je la veux pourvoir.

CHRISALDE.

De ſemblables projets ne ſont pas des vétilles.
La pourvoir ! Et comment ?

GÉRONTE.

Comme on pourvoit les Filles ;
En la mariant.

CHRISALDE.

Oui, je vous entends fort bien ;
Mais à qui, s'il vous plaît ? Angélique n'a rien.
Vos Fils vous ont rendu preſque auſſi pauvre qu'elle.
Aurois-je pénétré le but d'un ſi beau zèle ?
Vous la voulez pourvoir, peut-être, en l'épouſant ?
Mon Frere, une main vuide eſt un mauvais préſent.

GÉRONTE.

Touché de ſa beauté, d'abord, malgré mon âge,
Je formois, je l'avoue, un projet ſi peu ſage ;
Et laiſſois naître en moi, ſous ombre de pitié,
Des ſentimens plus vifs que ceux de l'amitié.
De-là vient qu'à mes Fils, qui lui rendent viſite,
J'ai caché, quelque tems, mes pas & ma conduite ;
Et que, de ce qu'elle eſt, loin d'avoir nuls ſoupçons,
Ils ignorent encor que nous nous connoiſſons.
Mais je me ſuis bien-tôt reproché ma foibleſſe.
La Jeuneſſe eſt pour être unie à la Jeuneſſe ;
Et l'offre de ma main tiendroit plus, en effet,

De l'abus du malheur, que du prix d'un bienfait.

CHRISALDE.

Votre âge ici nuiroit moins que cette indigence,
Où vous a, pour vos Fils, réduit votre indulgence.
Avec un bon eſprit, tout homme bien renté,
L'emporte en agrémens ſur un jeune éventé.
Mais ne la pouvant rendre heureuſe par vous-même,
A qui donc la donner dans ſa miſère extrême?

GÉRONTE.

A celui de mes fils qu'elle aimera le plus.

CHRISALDE.

Fort bien. Avez-vous pris leurs avis là-deſſus?

GÉRONTE.

L'honneur intéreſſé n'a point d'avis à prendre;
Et ſuppoſé qu'aux leurs il me fallût deſcendre,
Je les ſçais trop bien nés & trop reconnoiſſans,
Pour ne pas reſſentir tout ce que je reſſens.

CHRISALDE.

Quelle prévention!

GÉRONTE

Eh! oui oui; je radote.

CHRISALDE.

Vous jugez trop bien d'eux; voilà votre marote.

GÉRONTE.

Votre marote, à vous, eſt d'en juger très-mal.
Leur reſpect, leur amour eſt pour moi ſans égal-

Pourquoi vouloir contr'eux que mon courroux s'émeuve ?

CHRISALDE.

Eh ! vous n'avez pas mis cet amour à l'épreuve.

GÉRONTE.

Chaque jour, je l'éprouve, & juſqu'à cet inſtant,
Je n'ai point à m'en plaindre, & j'en ſuis très-content.

CHRISALDE.

Parce que, chaque jour, de vos folles largeſſes,
Juſqu'ici vous avez acheté leurs careſſes ;
Mais le mal eſt....

GÉRONTE.

Mon Dieu ! Voici de vos diſcours !
Épargnez-vous le ſoin de parler à des ſourds !
Le mal, ſi c'eſt un mal, eſt un mal néceſſaire.
Aura-t-on donc toujours ce reproche à me faire ?
De tout ce que j'avois, j'ai fait part à mes fils ?
Oui, mon frere ; & je fis fort bien, quand je le fis.
Le poids de la richeſſe, à notre âge, importune.
A peu de paſſions, ſuffit peu de fortune.
De l'or & de l'argent, ſources de tous plaiſirs,
La jouiſſance eſt due à l'âge des deſirs.
Devois-je, à votre avis, théſauriſant ſans ceſſe,
Imiter ces vieillards, tyrans de la Jeuneſſe,
Qui, la faiſant languir, ſans être plus heureux,
La privent des plaiſirs qui ſont perdus pour eux ?

Et que devient ſouvent le bien d'un Pere avare ?
L'Héritier eſt fruſtré, l'Uſurier s'en empare :
Cette peſte publique ayant, à notre inſçu,
Dévoré l'héritage, avant qu'il fût échu ;
Ou, ſi le fils échappe à ce déſordre extrême,
Le Pere eſt déteſté. Je veux, moi, qu'un fils m'aime ;
Et ne ſoit pas réduit, pour voir changer ſon ſort,
Au déplorable point de deſirer ma mort.

CHRISALDE.

Je m'en remets ſur eux du ſoin de vous confondre.

GÉRONTE.

Si j'en ſuis obéi, qu'aurez-vous à répondre ?

CHRISALDE.

Rien. Mais j'en doute fort.

GÉRONTE.

Moi, j'en doute ſi peu,
Et ſuis, avec raiſon, ſi sûr de leur aveu,
Que, ſans leur en parler, je ſuis prêt à conclure.
Je viens d'envoyer même exprès chez la Future,
Lui demander une heure où je puiſſe la voir ;
Mon offre & ſon choix faits, ils feront leur devoir.

CHRISALDE.

Avant que de rien dire à la belle Angélique,
Je déploirois d'abord, près d'eux, ma réthorique ;
Et ne hazardant rien.....

GÉRONTE.

Peſte ſoit de Paſquin !
Depuis une heure auſſi que j'attends ce coquin...

SCENE II.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

GÉRONTE.

EH! Viens donc. Qu'il te faut de tems pour peu de choſe !

PASQUIN.

De l'un de vos trois fils la cuiſine en eſt cauſe.
En paſſant, comme un baſque, auprès de ſa maiſon,
De cent ragoûts exquis la douce exhalaiſon
M'eſt, par un ſoupirail, venu rompre en viſiere;
Mon ame en a paſſé dans mon nez, toute entiere;
Et piquant l'appétit dont le Ciel m'a doué,
Sur la place, un inſtant, l'odorat m'a cloué.
Excuſez, s'il vous plaît, ma friandiſe émue
Des charmes d'une odeur, chez vous, ſi peu connue.
Si vous vous offenſez d'un plaiſir ſi léger,
Notre pain ſec ici va bien vous en venger.

GÉRONTE.

Pour un méchant Valet, ma cuiſine eſt trop bonne.

Dis seulement quelle heure Angélique me donne.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à l'attendre, & qu'à rester ici :
Elle me suit, Monsieur ; & déja la voici.

SCENE III.

GÉRONTE, CHRISALDE, ANGELIQUE, PASQUIN.

GÉRONTE.

MADAME, à vos malheurs, qu'enfin je remédie ;
Et que j'assure ainsi le repos de ma vie.
Votre Pere qui fit pour moi, plus que pour vous,
Pour sa Fille aujourd'hui, me demande un Epoux.
Tout ici, grace à lui, prospère à ma Famille.
Partagez ma fortune, en devenant ma Fille.
Mes Fils sont à leur aise ; en offrant l'un des trois,
D'un assez riche Epoux, je vous offre le choix.

CHRISALDE, *bas.*

Je vous offre un sanglant affront.

GÉRONTE.

Ils vous ont vue ;
Vous leur avez parlé, sans en être connue.
Vous pouvez dire ici votre goût librement.
Lequel vous plaît le mieux ? parlez-moi franchement.

De celui pour lequel votre cœur s'intéresse,
Je vous promets la foi, l'estime & la tendresse.

PASQUIN, *à l'oreille de Géronte.*

Et moi, je vous promets, Monsieur, un pied de nez.

GÉRONTE, *bas.*

Maraud! (*haut.*) Sçachons pour qui vous vous déterminez.
Je vous ai vu rougir.

ANGELIQUE.

Ma honte vous abuse.
De vos bontés, Monsieur, vous me voyez confuse:
C'est la seule raison qui m'auroit fait rougir;
Mais du reste, à son gré, votre choix peut agir.
Nommez qui vous plaira: cet Epoux respectable,
A mon cœur pénétré, ne peut qu'être agréable:
Dès qu'en lui je verrai, joignant mon sort au sien,
Le choix d'un Pere en qui je retrouve le mien.

GÉRONTE.

Mais peut-être un des trois l'emporte sur ses Freres;
Est-ce le Capitaine? Est-ce l'Homme d'affaires?
Seroit-ce l'Auditeur?

ANGELIQUE.

Ils sont tous trois vos Fils;
Cela fait tout pour eux. Prononcez; j'obéis.

GÉRONTE.

Ainsi ni vous ni moi ne régleront la chose:

Et je vois bien qu'il faut que le Ciel en diſpoſe.
J'étudierai leurs cœurs, & vous promets ſur-tout,
Celui qui, pour l'hymen, aura le plus de goût.
Je vais leur en parler.

CHRISALDE, *l'arrêtant.*

Mon Frere!

GÉRONTE, *bruſquement.*

Quoi! mon Frere?

CHRISALDE.

De grace, donnez-vous le plaiſir du miſtère.
De la Fille d'Argante en expoſant le droit,
Laiſſez-leur ignorer que c'eſt Madame.

GÉRONTE.

Soit.

CHRISALDE.

Qu'ils ne ſçachent qu'après l'affaire bien conclue,
Que la Fille d'Argante eſt celle qu'ils ont vue.

GÉRONTE.

Très-volontiers.

CHRISALDE.

L'Epoux d'un objet ſi charmant
N'en ſera que ſurpris plus agréablement.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit. (*Il ſort.*)

PASQUIN, *bas à Chriſalde qui ſort auſſi.*

Les vilains ne voudront jamais d'elle.

CHRISALDE, *bas à Paſquin.*

Comme tu vois, l'injure en ſera moins cruelle;
Et du moins ce qu'ici je conſeille à deſſein,
Diminuera l'affront d'un refus trop certain.

SCENE IV.

ANGELIQUE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

JE vois une pitié dans ſes yeux, qui m'allarme.
D'un vain eſpoir, Ami, tu peux rompre le charme.
Je n'ai vu ces Meſſieurs que très-légerement ;
Et l'on ne connoît pas ſon monde en un moment.
Je ſerois, dans le fond, quoi que je diſe au Pere,
Bien aiſe de ſçavoir un peu leur caractère.
Diſſipe les ſoupçons qui me viennent ſaiſir ;
L'un vaut-il mieux que l'autre, & falloit-il choiſir ?

PASQUIN.

Non, Madame ; le choix entr'eux eſt inutile.
Tous les trois ſont égaux : le Financier habile
Eſt un vrai Financier, un Arabe en un mot :
Le Capitaine, un fat ; & l'Auditeur, un ſot.
Tous trois enfin, ſoit dit ſans offenſer mon Maître,
Les trois plus francs vauriens que vous puiſſiez connoître.

ANGELIQUE.

Ah ! Ciel ! Et j'ai promis....

PASQUIN.

Ne vous allarmez pas,

Madame ; le pauvre homme en ſera pour ſes pas ;
J'en réponds. Si pas un ſe rend à ſes prieres,
Je veux mourir ici, ſous les coups d'étrivières.
Les Bourreaux, pour un ſou, ſe les feroient donner.
Il aura beau jurer, peſter, crier, prôner,
Dire que tout leur bien lui vient de votre Pere;
Qu'il entend, comme à lui, que vous leur ſoyez chere;
Supplier celui-ci, menacer celui-là ;
Elle eſt pauvre? Qui, mes Fils! *Eh bien! épouſez-la!*
Vous n'avez pas, Madame, autre réponſe à craindre.

ANGELIQUE.

Je le plains.

PASQUIN.

Et moi, non. C'eſt bien fait. Faut-il plaindre
Ces Peres, vrais fléaux de la Société,
Tout pétris des fadeurs de la Paternité ;
Qui, de leurs yeux benins, couvrent leur ſotte Race ;
Prétendent qu'ainſi qu'eux, chacun s'en embarraſſe ;
Regardent de travers, & traitent de fâcheux,
Quiconque oſe ne pas s'y complaire autant qu'eux?
Tels ſont de celui-ci les malheureux vertiges.
Il s'imagine avoir engendré trois Prodiges.
Mon Financier! La peſte! Un habile garçon!
Pour mon pauvre Auditeur, hélas! Il eſt ſi bon!

Et Valere ! Tubieu ! Mon Fils le Capitaine !
Je vous le garantis, à trente ans, un Turenne !
Il les révère enfin, tant il en eſt charmé.
Et Dieu ſçait, cependant, comme ils vous l'ont plumé !
Mes drôles, doucement, de careſſe en careſſe,
L'ont, de ce qu'il avoit, dépouillé pièce à pièce;
Si bien que, tout en gros, ce qui reſte eſt formé
D'un petit bien champêtre, à mon Pere affermé;
Et je vois le moment où quelqu'un d'eux le prie
De ſe défaire encor de cette Métairie.

ANGELIQUE.

Dont il ſe déferoit ?

PASQUIN.

Sur le champ. Des ingrats
L'indigne avidité ne le rebute pas.
Et malheur à qui veut lui déſiller la vue !
Le moindre mot contre eux l'aſſaſſine, le tue.
Doux, traitable d'ailleurs, & d'un eſprit fort bon,
Sur cet article ſeul, il n'entend point raiſon.

ANGELIQUE.

C'eſt un Pere.

PASQUIN.

Ma foi c'eſt... c'eſt un imbécille :
L'un eſt plus sûr que l'autre. En un mot comme en mille,
Nous ſouffrons : ſans cela, je m'en ſoucierois peu;
Que m'importe à moi ? Mais à peine un pot au feu.

Boire de belle eau claire, & manger du pain d'orge,
Tandis que, chez les fils, le superflu regorge,
Jeûne éternel ici, vingt repas là pour un;
Quand on est saoul chez eux, chez nous tout est à jeun.
N'est-ce pas une chose indigne, horrible, infâme,
Qui mérite.... Eh! morbleu! raisonnez donc, Madame.

ANGELIQUE.

Je conviens qu'en ceci tes cris sont de saison;
Que rien ne fut jamais plus contre la raison:
Mais je tiens, quelque tort que l'on donne à Géronte,
Que ce n'est pas sur lui qu'en doit tomber la honte;
Et que tous gens de bien doivent être saisis
De pitié pour le Pere, & d'horreur pour les Fils.
Faut-il, si des bienfaits l'ingratitude abuse,
Qu'à de tels Bienfaicteurs l'estime se refuse?
Un amour si sacré l'est même en ses excès;
Et n'est que plus touchant, pour être sans succès.
Plus ce Pere est trahi, plus son sort m'intéresse.
Je sens même, oui, je sens qu'envers lui ma tendresse
Me charge des devoirs que l'on ne lui rend pas.

PASQUIN.

Voilà, voilà les cœurs qu'il lui falloit! hélas!
Bon comme il est, & vous, si douce & si gentille,

Vous avez bien mal fait de n'être pas sa fille ;
Comme eux, de n'aller pas chercher un Pere ailleurs.

ANGELIQUE.

Ton cœur, je le vois bien, est aussi des meilleurs.
Le Ciel dut à Géronte un sujet si fidèle.

PASQUIN.

Oh ! je veux des Valets être le vrai modèle.
Non, ces fripons qu'on voit, sur la Scène, à Paris,
Toujours prêts à tromper les Peres pour les Fils...
Laissez-moi fréquenter un peu votre Nérine ;
Que je vous la façonne, & que je l'endoctrine.
Qu'a-t-elle à démêler avec notre Auditeur ?
Tout-à-l'heure, ils parloient ensemble avec chaleur.
Je crois.... Mais la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, NÉRINE, PASQUIN.

ANGELIQUE, *à qui Nérine baise & rebaise les mains.*

D'Où vient cette caresse ?
Es-tu folle, Nérine ?

NÉRINE.

Ah ! ma chere Maîtresse !
Mille remercimens ! Que ne vous dois-je pas ?

ANGELIQUE.

Mille remercimens ? De quoi ?

NÉRINE.

De vos appas.

ANGELIQUE.

De mes appas ?

NÉRINE.

Eh ! oui.

ANGELIQUE.

Si j'en ai, je l'ignore;
Mais que t'en revient-il ?

NÉRINE.

Qu'on m'aime, qu'on m'adore ;
Et que trois Cavaliers, l'un de l'autre jaloux,
Me viennent, tour à tour, d'embraſſer les genoux.
Le tout pour vos beaux yeux.

PASQUIN.

Fort bien, bonne nouvelle !
Nos trois Originaux en ont pour vous dans l'aîle.
De les bien balotter, vous tenez un moyen ;
J'en ferois mon profit.

NÉRINE.

J'en ai bien fait le mien ;
Et c'eſt de ce profit que je vous remercie.

ANGELIQUE.

Mais quel eſt-il enfin ? Voici quelque folie ?

NÉRINE.

Nenni, nenni. Tenez, Madame ; examinez
Ces trois beaux diamans dont j'ai les doigts ornez.

Ma foi, vive Paris ! En Province, une fille
Long-tems se flatte en vain, quoiqu'elle soit gentille ;
Pour s'enrichir ici, belle ou non, comme on voit,
Il suffit d'en servir quelqu'une qui le soit.

ANGELIQUE.

Ceci me déplaît fort ; & vous deviez, Nérine...

NÉRINE.

Oh ! j'ai bien reculé, repoussé, fait la mine,
Rougi, baissé les yeux, fait.... ce que nous faisons,
Lorsque nous voulons bien ce que nous refusons.

ANGELIQUE.

Oh ! mais, des diamans !

NÉRINE.

Ces Messieurs me les tendent ;
Je me fâche : on m'appaise ; & je crois qu'ils se rendent ;
Point du tout : cent propos encor plus engageans.
Il se faut bien, enfin, débarrasser des gens.

PASQUIN.

Je tombe de mon haut, tant le cas est bizarre !
Je sçais bien qu'en amour, on cesse d'être avare ;
D'accord : mais je les eusse exceptés toutefois :
Et mon œil, à ces dons, les méconnoît tous trois.

NÉRINE.

Ne vous étonnez pas d'un si grand sacrifice ;
Leur générosité vient de leur avarice.

Peut-être, ſans cela, j'aurois tout rebuté.
Mais comment croyez-vous qu'ils avoient débuté
Par exalter Madame, ou leurs feux ? Bagatelle.
Au ſolide. Son nom ? Qu'aura-t-elle ? Qu'a-t-elle ?

Que répondre, Madame, à ce début galant ?
Saiſie auſſi pour vous d'un dépit violent,
J'ai payé d'impudence ; & vous faiſant Comteſſe,
J'ai, d'un front Provençal, vanté votre Nobleſſe ;
Nommé tous vos Ayeux, Barons ou Chevaliers ;
Et fait monter la Souche, à quinze ou vingt quartiers.

Item, je vous ai faite une grande héritière.
A cette qualité, qui paſſe la premiere,
J'ai vû, pleins d'une ardeur qu'ils ne pouvoient couvrir,

De l'avide Trio, les ſix grands yeux s'ouvrir,
Comme on verroit des Loups, quand la faim les fourvoie,

Les goſiers affamés s'ouvrir ſur une proie.
Ils ſe ſont ſéparés. De-là, ſans s'être vus,
Tous trois, l'un après l'autre, à moi ſont revenus ;
Ont très-éloquemment brigué mon aſſiſtance ;
M'ont offert (à regret) ces bijoux d'importance :
D'un procédé ſi noble, enfin, le cœur épris,
J'ai, d'un air ingénu, promis tout, & tout pris.

PASQUIN.

Et tout pris ! Que ce mot finit bien la Tirade !

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Oui ; mais il faut tout rendre.

NÉRINE.

Est-il vrai, Camarade ?

PASQUIN.

Non : Partageons plutôt.

NÉRINE.

Ecoutez, tous les deux,
De quel stile, & comment je vais parler pour eux.
C'est en vous exhortant, comme sage & prudente,
A les traiter, Madame, en Comtesse opulente,
A qui de plats Bourgeois oseroient en compter :
Si vous en aimez un, à vous bien surmonter.
Point de quartier pour gens d'un pareil caractère !
Oui, dussiez-vous tomber cent fois dans la misere,
Plus affreuse cent fois, se montrât-elle à vous,
Embrassez-là plutôt cent fois qu'un tel Epoux.
Vengez, à la faveur du faux nom qui les tente,
Le mépris qu'ils feroient de la Fille d'Argante ;
Et payez en un mot leurs tendres sentimens,
Comme vous me voyez payer leurs diamans.

PASQUIN.

C'est parler comme un Livre : ou le Diable m'emporte !

ANGELIQUE.

Je n'avois pas besoin d'un avis de la sorte.

Leur Pere, vainement, s'en feroit écouter ;
Mon amitié pour lui, me les fait déteſter.

SCENE VI.

PASQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

POUR nous venger, un jour, toutes tant que nous ſommes,
Puiſſe la ſoif de l'Or étrangler tous les Hommes !
On ſe moque par-tout des filles ſans vertus ;
N'avons-nous que cela, l'on s'en moque encor plus.
Adieu.

PASQUIN, *la rappellant.*

Nérine ?

NÉRINE.

Eh ! bien ?

PASQUIN.

J'ai deux mots à te dire.

NÉRINE.

Parle.

PASQUIN.

Qu'elle a de grace !

NÉRINE.

Après ?

PASQUIN.

Oui, je l'admire.

Si tu concevois.....

NÉRINE.

Quoi ?

PASQUIN.

Ce qu'en si peu d'instans....
Tout le progrès....

NÉRINE.

Poursuis.

PASQUIN.

Je te jure....

NÉRINE.

J'attends.

PASQUIN.

Eh! bien? Quoi? Parle. Après? Poursuis. J'attends. Devine.

NÉRINE.

Tu m'aimes ?

PASQUIN.

T'y voilà.

NÉRINE.

Je n'en fais point la fine :
Je t'aime aussi.

PASQUIN.

Quoi ! Tu....

NÉRINE, *se rengorgeant.*

Point d'incrédulité.
Cet aveu coûte trop, pour être répeté.

PASQUIN.

Ma foi, j'ai bien aimé des filles en ma vie ;

Mais pas une, à mes yeux, n'a paru ſi jolie.

NÉRINE, *reprenant l'air aiſé.*

J'ai bien eu des Amans, mille d'entr'eux m'ont plû;
Mais je ne m'en remets pas un qui t'ait valu.

PASQUIN, *ſe redreſſant à ſon tour.*

Je le crois. Entre ceux qui cherchoient à te plaire,
Tu ne pouvois choiſir qu'un Valet ordinaire,
Un Valet né pour l'être: & ſans faire le fat,
Je ſuis bien au-deſſus de ceux de mon état.
J'ai, par libertinage, endoſſé la mandille:
Mais je n'en ſuis pas moins un enfant de famille,
D'un riche Procureur l'héritier & l'aîné;
Et l'on ſe ſent toujours, tiens, de ce qu'on eſt né.

NÉRINE.

Fils d'un Pere opulent, honnête-homme peut-être,
S'abbaiſſer à ſervir! Vivre aux gages d'un Maître!
Quelle honte!

PASQUIN.

Oh que non! J'ai conſulté le cas:
Pour être un peu Laquais, on ne déroge pas.
Bien-loin même qu'en rien, notre ordre qui te bleſſe,
Tout Roturier qu'il eſt, déroge à la Nobleſſe,
Il a ſervi de grade, à mille honnêtes gens,
Pour y pouvoir atteindre à beaux deniers comptans.

D'ailleurs, mes chaînes ſont honnêtes & légeres;
Mon Maître a des égards, & nous vivons en freres.
S'il eſt même entre nous un peu d'autorité,
Je puis dire, à bon droit, qu'elle eſt de mon côté.
Ah! Que ne ſuis-je entré plutôt à ſon ſervice!
Il n'eût pas de ſes Fils entretenu le vice;
Ni, s'abîmant pour eux, dupe de ſa douceur,
De leur ingratitude eſſuyé la noirceur.
Contre leur flatterie il auroit tenu roide;
Et la Cuiſine ici ne ſeroit pas ſi froide.
Mais baſte! Le paſſé, comme on dit, eſt paſſé.
L'avenir nous menace, & c'eſt le plus preſſé.
Auſſi mon Pere & moi nous allons... Patience!
Je ne dis mot; Suffit! J'y mettrai ma ſcience.
Mes gaillards ſont en pied, mais qu'ils ſe tiennent bien;
Car on va les ſangler, qu'il n'y manquera rien.

NÉRINE.

Signalons donc contr'eux chacun notre malice.
je jouërai leur amour.

PASQUIN.

Et moi, leur avarice.

NÉRINE.

Je les rends amoureux tous trois, comme trois fous.

PASQUIN.

Et je racroche, moi, tout ce qu'ils ont à nous.

NÉRINE.

Vivent les gens d'eſprit!

PASQUIN.

Bien armés d'impudence.

NÉRINE.

Eh! comment vas-tu faire?

PASQUIN, *gravement.*

Oh! point de confidence.
Le Sage, en ſes projets, ſçait mieux ſe comporter:
Un deſſein qu'on évente eſt tout près d'avorter.

NÉRINE.

Pour opoſer Sentence ici contre Sentence:
Quand nous queſtionnons, qui ſe tait, nous offenſe.
Je me moque du Sage; & je veux tout ſçavoir.

PASQUIN.

Tout ſçavoir? Et la choſe eſt-elle en ton pouvoir?

NÉRINE.

Pourquoi non?

PASQUIN.

Par exemple, il faut ſçavoir ſe taire;
Le ſçauras-tu?

NÉRINE.

Très-bien.

PASQUIN.

Ton ſexe, d'ordinaire,
Sur une Lettre clôſe, eſt un mauvais cachet.

NÉRINE.

Eh! mon ami! Le tien eſt cent fois moins diſcret.

Car je ſçais tel ſecret que, pas pour un Empire,
De force ni de gré, l'on ne nous feroit dire;
Et que, par des ſermens, vainement retenu,
Un homme court ſouvent dire au premier venu.

PASQUIN.

Voici donc mon deſſein. Je veux ſans qu'on ſoupçonne...
Tu ne le diras donc sûrement à perſonne?

NÉRINE.

A perſonne.

PASQUIN.

Pas même à ta Maîtreſſe?

NÉRINE.

Non.

PASQUIN.

Je vais.... Mais jures-moi....

NÉRINE.

Voilà trop de façon.
On parle, ou plus d'Amie. Opte. Le tems me preſſe.
Tu ne veux pas? Adieu. Je rejoins ma Maîtreſſe.

PASQUIN.

Suivons-là; Je me rends. Viens. Tu vas ſçavoir tout.
Qu'un bec un peu mignon, met de ſageſſe à bout!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

JE n'ai rien avancé, que bien-tôt je ne faſſe.
Où j'oſe, à la ſoubrette, un peu mentir en face,
C'eſt quand, de pauvre enfant d'un ſimple Laboureur,
La vanité m'érige en fils de Procureur.
Mais cela n'eſt pourtant pas trop bien, quand j'y penſe,
De méconnoître ainſi l'auteur de ſa naiſſance.
Le méconnoître! Non : pourquoi donc, s'il vous plaît?
Je le fais ſeulement plus gros Seigneur qu'il n'eſt.
La peccadille eſt mince; & je me la pardonne.
Fureur d'en impoſer, ridicule où l'on donne,
Dans l'état de Marquis, ainſi que dans le mien.
Et puis j'aime à mentir; cela me fait du bien.
Mon Pere, par malheur, va paroître; & je tremble

Que lui, Nérine & moi, ne nous trouvions ensemble.
Mais j'apperçois mon Maître. A la mine qu'il fait,
De ses pas, à coup sûr, il est peu satisfait.

SCENE II.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

QUEST-CE donc? Vous avez l'air tout mélancolique.
Pas un, je le vois bien, n'a voulu d'Angelique.
Vous avez répondu trop tôt de leurs aveux.

PASQUIN.

Qui répond paye; il n'a qu'à l'épouser pour eux.

GÉRONTE, *un peu fâché.*

Pasquin, cherche mes fils. Vas; Damis & Valere,
Sont, je crois, près d'ici, chez Eraste leur Frere.
Cours, frappe, entre, & leur dis que, sans perdre de tems,
Ils viennent tout-à-l'heure; & que je les attends.

PASQUIN.

J'attends, moi, que bien-tôt ce feu se rallentisse.
De vos fils, en tout cas, je vous ferai justice;
Oui, moi-même! Voyons si vous vous soutiendrez;

Mais je ſerai le Maître ; ou vous le deviendrez.

GÉRONTE.

Fais ce que l'on te dit ; Sors.

SCENE III.

GÉRONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

Vous avez beau faire ;
On devine aiſément ce que vous voulez taire.
Mais je ne vous plains point. Vous étiez averti.

GÉRONTE.

Je n'ai trouvé perſonne, & tout étoit ſorti.
Comme on voit toute-fois, je dis ce qu'il m'en ſemble.
Chez Eraſte, à dîner, je crois qu'ils ſont enſemble ;
Du moins, de leurs Valets, ſon logis étoit plein ;
Et j'ai vu repaſſer les débris d'un feſtin.

CHRISALDE.

Entrer contre leur ordre, eût été malhonnête ;
Et votre compagnie auroit troublé la Fête ?

GÉRONTE.

Oui, mon Frere ; à notre âge, on ne fait chez autrui,
Que traîner après ſoi la triſteſſe & l'ennui ;
Et puiſque vous voulez qu'on parle avec courage,

Votre préſence ici m'en eſt un témoignage.

CHRISALDE.

Je vous amuſerois, ſi j'approuvois vos Fils :
Ah ! qu'à cela ne tienne, & ſoyons bons amis.
Je crois tout ce que d'eux vous voulez que je croie.
Ordonner, ou ſouffrir du moins qu'on vous renvoie,
Cela s'appelle (oui-dà) des fils très-obligeans.

GÉRONTE.

Ce pourroit être auſſi la faute de leurs gens.

CHRISALDE.

L'étrange entêtement en faveur de ces traîtres !
L'impudence des gens vient de celle des Maîtres ;
Du Maître, quel qu'il ſoit, peu, beaucoup, ou zéro,
Le Valet fut toujours & le Singe & l'Eco ;
Vos Fils, par vous comblés des biens de la fortune,
En trouvent aujourd'hui, l'origine importune ;
Et n'eſpérant plus rien de vous, quand vous venez,
Vous font éfrontément fermer la porte aux nez.
C'eſt bien fait. Je m'attends que demain, l'un ou l'autre,
Vous dira de ſortir, & de paſſer la vôtre.
J'enrage, quand je vois que l'on s'aveugle ainſi ;
Et je perds patience !

GÉRONTE.

Oh ! Je la perds auſſi....

CHRISALDE.

Briſons-là. Finiſſons un débat inutile,
Qui ne feroit qu'envain nous échauffer la bile.
Et ſongez ſeulement à quoi votre bon cœur
Vient de vous engager de parole & d'honneur.
Avec vos Fils enfin ſoyez ferme & ſévere :
Joignez la voix du Maître à la bonté du Pere ;
Non que, de quelque ton que vous vous y preniez,
On vous ſoit plus ſoumis, ni que vous y gagniez :
Mais qu'au moins une fois, on apprenne à vous craindre ;
S'ils manquent au reſpect, ſçachez les y contraindre ;
Et faites voir qu'un droit par la nature écrit,
Pour être négligé, jamais ne ſe preſcrit.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi ? Tout ceci finira ſans diſpute.
Je connois bien mes Fils, vous dis-je. On leur impute
De plus bas ſentimens, plus de tort qu'ils n'en ont ;
Et l'on ſe les eſt faits plus mauvais qu'ils ne ſont.

SCENE IV.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

GÉRONTE.

VIENDRONT-ils ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; & la nappe levée,
Ces Messieurs voudront bien faire cette corvée.
Chez Monsieur l'Auditeur, entrant tout essoufflé,
J'ai paru devant eux, & je leur ai parlé :
Votre Pere, Messieurs, vous mande en diligence.
Un d'eux m'a répondu, d'un air de nonchalance,
Aussi froid que le mien paroissoit échauffé :
Il suffit ; nous irons. Eh ! Quelqu'un. Le caffé.
Le *caffé* s'alloit faire ; & c'est à vous d'attendre :
Car, avant le *caffé*, l'on ne peut vous entendre.

CHRISALDE, *à Géronte.*

Et l'on se les est faits plus mauvais qu'ils ne sont !

GÉRONTE, *à part.*

Patience ! Bien-tôt tous ces bruits finiront.
(*haut.*) Pasquin cherche à vous plaire, & change un peu les rôles.

PASQUIN.

Point. Je vous chante au juste & l'air & les paroles.

PASQUIN.

Pour les vôtres auſſi, c'eſt folie, à votre âge,
D'aller vous confiner au fond d'un Hermitage.
Quel parti prenez-vous pour un homme d'eſprit?
Le Diable étoit plus vieux que vous, quand il le prit.
Pour trois enfans gâtés, votre tendre manie,
Tout jeune, vous ſévra des douceurs de la vie;
Et veuf à vingt-cinq ans, rare & fidèle Epoux,
Votre Femme, en mourant, vous enterra chez vous.
Reſſuſcitez! Vivez! Je veux, tel que vous êtes,
Vous voir, à nos Muguets, enlever des conquêtes.
Qu'eſt-ce, de notre tems, qu'un jeune homme en effet?
Une frêle poupée, un fat, un Freluquet,
Un débile Adonis, un Valétudinaire,
Avant trente ans, déjà, preſque Séxagénaire.
Vous en débuſquerez!

GÉRONTE.

Ah! Tu ne conçois pas,
Ce que pour moi, Paſquin, la campagne a d'appas.
Ce fut de mes travaux, long-tems, l'objet unique:
Elle eſt, de la Vertu, le ſéjour pacifique;
Les beautés que la terre y découvre à nos yeux,
En éloignent l'eſprit, & l'approchent des Cieux.
J'y penſe avec tranſport.

PASQUIN.

Et moi, non ; ma penſée
Ne vole pas plus haut que le rez de chauſſée.
Nous cheminons toujours terre-à-terre, elle & moi.
Oh ! le ſot vis-à-vis, que le vis-à-vis ſoi,
Monſieur ! S'il faut pourtant... Mais que nous veut mon Pere ?

SCENE VI.

GÉRONTE, GRÉGOIRE, PASQUIN.

GÉRONTE.

QUI t'amene, Grégoire ? Et qu'eſt ce qui t'altere ?

GRÉGOIRE.

Hai la ! vous m'en voyez encore tout à huri !
Ce n'eſt pas note faute ; Et j'en ſon bian marri.

GÉRONTE.

Tu m'allarmes ! Quoi donc ?

GRÉGOIRE.

J'onz-eû tretous biau faire :
Tems pardu ! Je n'ons fait tretous que de l'iau claire.

GÉRONTE.

Qu'eſt-il arrivé ?

GRÉGOIRE.

Ça va vous mettre en chaleur ;

Eſcuſé, ſi je ſis meſſagé de malheur.

GÉRONTE.

Il me fait craindre pis, qu'il n'a peut-être à dire.

GRÉGOIRE.

Ah! Craigné hardiman; & bouté tout au pire.

GÉRONTE.

Parle donc, ſi tu veux; je me fâche? Entends-tu?

GRÉGOIRE.

Ce qu'ous allé ſçavoir, vous fâchera bian pu.

GÉRONTE.

Finiras-tu? Bourreau! Ma patience eſt laſſe.

GRÉGOIRE.

J'avions eune Maiſon: gnien'a pu que la place.
Le feu viant d'y paſſé.

PASQUIN.

Le feu!

GÉRONTE.

Quoi! ma Maiſon?...

GRÉGOIRE.

N'eſt pu qu'eun gros monciau de cendre & de charbon!
Meubles, Chevaux, Beſtiaux, l'Ecurie & l'Etable,
Et la Grange, & la paille & le blé: tout au Dïable!

PASQUIN.

Ah! Monſieur!

GÉRONTE.

Le revers eſt des plus violens.

PASQUIN.

Nous voilà, pour le coup, dans de jolis draps blancs.

GRÉGOIRE.

Ne nous accuſé pas, vous dis-je, de l'eſclandre.
Ce n'eſt qu'au feu du Ciel, Monſieu, qu'i faut s'en prendre.
Ste nuit, que je dormion, par le mitan du toit,
Patatrâs! Su la Grange, al eſt chu tout fin droit.
Je m'évaille en ſurſaut; & vois, de ma couchette.
Tatigué! Ça flamboit tout comme une allumette!
Tantia que moi, ma femme, (*à Paſq.*) & ta ſœur Iſabiau,
(*S'attendriſſant.*)
Y'onz-eu bian de la peine à ſauvé note piau;
Que je n'ons, pour abri, pu qu'eun pan de muraille,
Et que nous vla tretous, dieu marci, ſu la paille!

GÉRONTE.

Vous pleurez, mes enfans?

GRÉGOIRE.

On pleureroit à moins.

GÉRONTE.

Allez, le Ciel ſçaura pourvoir à nos beſoins.

GRÉGOIRE.

Maſi, pour à préſent, à ce qu'il viant de faire,
J'en demande pardon, mais il n'y pouvoit guére.

GÉRONTE.

C'eſt ſe trop allarmer.

GRÉGOIRE.

N'avons-je pas grand tort ?

PASQUIN.

Nous n'avons pas, Monſieur, comme vous, l'eſprit fort.

GÉRONTE.

Le dirai-je ? Loin d'être à la douleur en proie,
En faveur de mes Fils, j'en reſſens quelque joie.
Leur honneur attaqué m'eſt plus cher que mon bien ;
Et le Ciel a permis que je n'euſſe plus rien,
Pour qu'ils puiſſent confondre enfin la médiſance.
On n'eût été témoin que de leur complaiſance ;
Et l'on va l'être encor de leur amour pour moi.
Ceci rendra le monde & bien ſot & bien coi.

SCENE VII.

GÉRONTE, ANGELIQUE, PASQUIN, GRÉGOIRE.

GÉRONTE.

VOUS arrivez, Madame, à tems, pour être inſtruite
D'un malheur qui m'annonce un bonheur à ſa ſuite.
Entrons. Rien ne pouvoit déja m'être plus doux,
Qu'un moment d'entretien, en ſecret, avec vous.

SCENE VIII.

PASQUIN, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

HEIM! Jeannot, qu'en dis-tu? Sçais-je baillé dé colle?
Comme je m'y fis pris tout d'abord par bricole,
Afin qu'i gobît mieux par après le marlan,

PASQUIN.

Fort bien! Contre les Fils, ſuivons donc notre plan.
Ceci ne fait encor que préparer la trame
Qui va développer leur caractère infâme;
Songeons bien déſormais tous deux à nous unir,
Pour apprêter le coup qui doit les en punir.

GRÉGOIRE.

Morgué! j'aime à te voir dans le parti dé Pere!
Bon ſigne! Ecrâſon donc cé race de vipère!
Note Maître a déja baillé dans mon panniau.

PASQUIN.

Moi, je les dois leurrer du retour d'un Vaiſſeau,
Dire qu'il vous a mis ſeul dans la confidence;
Et pourquoi là-deſſus il garde le ſilence.
Vous, ſouvenez-vous-en; dès-que j'aurai jetté
Une ſi belle amorce à leur avidité;
Ils vous amadoûront de leur patelinage:
Tirez-vous bien alors de votre Perſonnage!

Sçachez me ſeconder.....

GRÉGOIRE.

T'as pu d'eſprit que moi ;
Mais je fis eun compère auſſi mâdré que toi :
Vas ! vas ! tu ne ſçais pas encore à qui tu parle.
J'onzété comme d'aûte, eun dénicheux de Marle.
Et pis, dé Fils ingrats ! Tians ; ça ſeul me rendroit
Pu malin qu'eun vieux Singe ; & me dégourdiroit.
Croirois-tu bian juſqu'où va leuz impartinance ?
C'eſt peu, dépis qu'i ſont des Monſieux d'importance,
D'avoir changé de train, de moeurs, de noms, de tout ;
Je vois qu'i voudrions changé de Pere itout.
Leux Pere, leux faiz-honte. Oui, Jeannot, quand j'y rêve.

PASQUIN, *à part.*

Avis au ſieur Paſquin.

GRÉGOIRE.

Jarnicoton ! J'endêve.

PASQUIN, *à part.*

Et juſtement, voici Nérine !

GRÉGOIRE.

I le paîront !
Et je varrons biau jeu, ſi la corde ne rompt.

SCENE IX.

GRÉGOIRE, PASQUIN, NÉRINE.

NÉRINE, *derriere Paſquin qui ne fait pas ſemblant de la voir.*

C'EST-moi, mon cher Paſquin.

PASQUIN, *bas & la faiſant reculer avec lui.*

Je te vois bien, ma Fille.
Bon jour. (*à part.*) Ceci va mal pour l'enfant de famille.

NÉRINE, *bas.*

Chaſſe-moi ce Manant, que je te parle.

PASQUIN, *bas.*

Attends.

NÉRINE.

Tout à l'heure.

PASQUIN, *à part.*

J'enrage!

GRÉGOIRE, *ſans ſe retourner,*

Heim! Quoi?

PASQUIN, *à part.*

Quel contretems!

GRÉGOIRE.

Tu crains lé contretan? Gnien aura pas, te dis-je.

PASQUIN.

Si vous....

GRÉGOIRE.

Tant de redite, à la parfin, m'afflige.
Tais-toi ! tu n'ês qu'eun ſot.

NÉRINE, *bas.*

Il eſt bien familier.

PASQUIN, *bas.*

Avec Gens de ma Robe, oñ eſt peu régulier.

GRÉGOIRE.

Tout ira bian, mon Fils.

NÉRINE, *bas.*

Mon Fils ! C'eſt-là ton Pere ?

PASQUIN, *bas.*

Je te dis bien, ma Fille : ai-je épouſé ta Mere ? (*à Grég.*) Si vous vouliez un peu vous éloigner d'ici ?

GRÉGOIRE.

Moi ! Nenni. Pourquoi, donc ? Je reſte où me voici.

PASQUIN.

De grace !

GRÉGOIRE.

La raiſon ?

PASQUIN.

Je vous en prie.

GRÉGOIRE.

A cauſe ?

(*Se retournant enfin & apercevant Nérine.*) Ah, ah, Monſieu-l'gaillard ! Vla donc le poreau-roſe ?

Eſt-ce

Eſt-ce pour être ſeul avec ſte Dondon la ?

NÉRINE, *haut & s'avançant.*

Sa préſence, après tout, ne fait rien à cela.
Madame eſt céans ?

PASQUIN, *bruſquement.*

Oui.

NÉRINE.

J'apporte pour nouvelle,
De nos trois amoureux, trois billets doux pour elle.

PASQUIN, *la pouſſant par les épaules.*

Vas ! Tiens ! Entre ! A revoir !

NÉRINE, *revenant.*

Ton projet va-t-il bien ?

PASQUIN, *la renvoyant toutes les fois qu'elle revient.*

Ne t'embarraſſe pas !

NÉRINE.

Je te réponds du mien.

PASQUIN.

Je n'en ſuis pas en peine.

NÉRINE.

Et je vais, pour bien faire....

PASQUIN, *la chaſſant tout-à-fait.*

Tu me diras cela tantôt ! fais ton affaire.

GRÉGOIRE, *ſe mettant au-devant.*

Atans ! Que je reluque encor eun tantinet
Sa meine apétiſſante, & ſon ar dadoüillet !

NÉRINE.

Allons donc ! Finiſſez ! Livrez-moi le paſſage !

GRÉGOIRE.

Eun petit coup de groüin, pour le droit de Péage.

NÉRINE.

Tenez, ce gros lourdaut! Ça, vous m'importunez!
Paſſerai-je! ..... Paſquin donne-lui ſur le nez.

GRÉGOIRE.

Me baillé ſu le nez! Pargué, je li conſeille!

NÉRINE.

Le voilà, comme un ſot, ſans yeux & ſans oreille.
Tu me vois cajoler; & n'es pas plus jaloux?
Eh! bien, laiſſez paſſer, bonhomme; & payez-vous.

(*Elle s'échappe, & Grégoire court après.*)

PASQUIN, *ſeul.*

Je n'en ſortirai pas toujours à ſi bon compte;
Et ne m'en puis tirer tôt ou tard, qu'à ma honte.
Le plus court, ce ſeroit de la déſabuſer.
Mais auſſi de quoi diable ai-je été m'aviſer! .....

GRÉGOIRE, *revient.*

Les voici!

PASQUIN.

Bon! Songez qu'il eſt de conſéquence
Que nous leur paroiſſions en méſintelligence,
Pour établir d'abord leur confiance en moi.

GRÉGOIRE.

Je ferai le fâché; fais donc le honteux, toi:
Je n'aurai pas de peine à paroître en colère.

PASQUIN.

Traitez-moi, devant eux, de membre de galère !
Figurez-vous, pour être ainſi que je le veux,
Que je ſuis un maraud, qui ne vaut pas mieux qu'eux.

SCENE X.

GRÉGOIRE, DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

GRÉGOIRE, *levant la main ſur Paſquin.*

GARE, avec tes propos, qu'un jour je ne t'étrille
Et je ne te repaſſe, en enfant de famille !
Blître !

VALERE, *gaiment.*

Bonjour, Grégoire.

GRÉGOIRE, *grondant.*

Hom !

ERASTE, *niaiſement.*

Comment t'en va ?

GRÉGOIRE.

Bian.

DAMIS, *obligeamment.*

Tu grondes ? Qu'as-tu donc ?

GRÉGOIRE.

Un Fils qui ne vaut rian.
Lé Pere de ce tems ſont diantrement à plaindre;
Et je ne ſis pas ſeul ici qui devroit geindre.

SCENE XI.

DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

DAMIS.

S'ILS ne ſont pas à plaindre, ils ſe plaignent toujours,
Du moins; jour & nuit, voilà de leurs diſcours.

PASQUIN.

Qui dit Pere en effet, dit un homme qui gronde.
On eſt bien malheureux d'être fils en ce monde!
Il faut, vous ſoutînt-on que trois & trois ſont ſept,
N'en pas diſconvenir, & garder le tacet.

VALERE.

Oui. Qu'un démêlé naiſſe entre un Fils & ſon Pere,
Le Pere ſuit ſa fougue, & le Fils ſe modère:
Leur droit n'eſt toute-fois que le droit du plus fort.

ERASTE.

Je gage avec Paſquin, que le ſien avoit tort.

PASQUIN.

Le plus grand tort du monde! Et je vous en fais Juge.
Car, enfin, croiriez-vous d'où vient tout ce grabuge?
Du refus que je fais de lâcher quelque argent
Qu'il vient me demander, à titre d'indigent.

Au bon Pere quêteur, j'ai fort bien fait la nique.
Parbleu ! Comme j'ai dit : ſuis-je donc Fils unique ?
Mais ton Frere & ta Sœur parlent tout comme toi.
Tant pis pour vous ! Chacun n'en a pas trop pour ſoi.

ERASTE.

Vraiment les tems ſont durs.

PASQUIN.

Lui, de prendre la mouche,
Et d'avoir auſſi-tôt le reproche à la bouche !

ERASTE.

Les voilà ! Mais qu'y faire ?

VALERE.

Hélas ! Ronger ſon frein !

DAMIS.

Et baiſer la férule, en préſentant la main.

PASQUIN.

Et tout cela, notez, ſouvent pure grimace
D'un avare qui craint de toucher à la maſſe ;
Et qui fait l'importun, pour qu'on ne le ſoit pas.
De vous à moi, mon Pere eſt, je crois, dans le cas ;
Du moins je le ſupoſe ; & je penſe qu'il raille.
Sans quoi... Car après tout, on n'eſt pas ſans entraille.
Il eſt certains devoirs.....

VALERE.

Oh ! oui ; qui ſont ſacrés.

PASQUIN.

Les Peres après tout....

DAMIS.

Doivent être honorés.
Dis-moi ; ne ſçais-tu pas ce que nous veut le nôtre ?

PASQUIN.

Non ; le mien, dès long-tems me brouille avec le vôtre.
Je leur ſuis devenu très-ſuſpect : & je voi
Que, depuis quelques jours, on ſe cache de moi ;
De moi, Portier, Valet, Cocher & Secrétaire !
Et puis on veut encor que je ſçache me taire !
Ma foi ! non. Je l'avoue, à vos yeux, franc & net :
A Maître défiant, Serviteur indiſcret.
Un ſecret dépoſé ; ſecret inviolable.
Un ſecret dérobé, j'irois le dire au diable !
Que j'en ſurprenne ici, bons à vous confier,
Je me fais un régal de les ſacrifier.

DAMIS.

Par exemple, crois-tu qu'ainſi qu'il le proteſte,
Sa Maiſon de Campagne eſt tout ce qui lui reſte ?
Et que, pour tout vaillant, notre Pere en effet,
N'eût que le peu de biens, dont nous l'avons défait ?

PASQUIN.

C'eſt dequoi, bien à fond, je ne puis vous inſtruire ;
Mais, depuis peu, j'en doute ; & puiſqu'il faut tout dire,
Je ne ſçais quel micmac, entre mon Pere & lui ;

Se braſſe à la ſourdine, & ſe trame aujourd'hui.

DAMIS.

Que ſeroit-ce ?

PASQUIN.

Tantôt, de derriere une treille,
Comme ils parloient tout bas, je leur prêtois l'oreille ;
Je crois.... qu'il s'agiſſoit.... Vaiſſeaux revenus.

DAMIS.

De Vaiſſeaux revenus !

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Ne m'en dis pas plus !
Mon Pere a mis ſur Mer, jadis, de groſſes ſommes.

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Quand je te le dis.

PASQUIN.

C'eſt aſſez ; nous y ſommes.
Je ne m'étonne plus s'il cherche à vous parler :
De nouveaux dons, ſans doute, il veut vous régaler.
Car (ſi faut-il lui rendre encor cette juſtice)
Il n'eſt rien dont, pour vous, il ne ſe dénantiſſe.
Le gain qu'il aura fait, vous l'aurez. Sur ce point,
S'il arrivoit pourtant qu'il ne vous parlât point ;
Je rejoins, de ce pas, mon bonhomme de Pere,

Dont j'aurai peu de peine à calmer la colere ;
Il n'eſt ni bien diſcret, ni des plus rafinés ;
Et je lui ſçaurai bien tirer les vers du nez.

VALERE.

En gens reconnoiſſans, nous acceptons tes offres.

SCENE XII.

DAMIS, ERASTE, VALERE.

ERASTE.

MEs Freres, c'eſt de l'or qui tombe dans nos coffres !
Mon Pere, pour cela, nous mande aſſurément.
Il eſt pourtant bon Pere, à parler franchement.

DAMIS.

Lui ! Le plus digne Pere & le meilleur du monde !
Ma vénération pour ce Pere eſt profonde !
(*à Eraſte.*) Je ſçavois que j'avois à me plaindre de vous.
Pourquoi ne pas l'avoir à dîner avec nous ?

VALERE.

Bon ! Cela penſe-t-il ? Voilà de plaiſans contes.
Il eſt bon Auditeur de la Chambre des Comptes :
Il ne ſçait qu'une choſe ; il ne ſçait que dîner.

ERASTE.

Je n'ai pas plus que vous le don de deviner.

VALERE, *à Damis.*

A combien le profit peut-il monter encore ?

DAMIS.

Cela peut aller loin.

ERASTE.

Déja je le dévore.

La peſte ! Quel plaiſir, s'il doubloit mes ducats !

DAMIS.

Je ſerois un beau coup !

VALERE.

Et moi, bien du fracas !

ERASTE.

Eh ! mon Dieu ! L'embarras n'eſt pas d'en faire uſage.

En fuſſions-nous déja ſeulement au partage !

DAMIS.

Il ſera bien-tôt fait.

VALERE.

Prenons que le magot

Soit decent mille écus.

ERASTE.

Oui-dà ! chacun ſon lot.

Voyons. Cent mille à trois ?

DAMIS.

Le calcul eſt facile.

D'abord, comme l'Aîné, j'en prends cinquante mille.

VALERE.

Et moi, je prends le reſte.

ERASTE.

Et moi donc ? & ma part !

NÉRINE.

Elle a plu.

ERASTE.

Guette bien le moment où plantant là mes freres,
Je m'eſquive, & reviens pour te parler d'affaires.

SCENE XIV.

NÉRINE, *ſeule.*

CHACUN d'eux, comme lui, brûle de s'aboucher,
Et ne s'éloigne exprès, que pour me rapprocher.
Qu'ils y viennent! Tenez, les plaiſantes Eſpèces!
Il vous en faut, Meſſieurs, des aimables Comteſſes.
Il me falloit, à moi, des dupes comme vous;
Et vous la danſerez, avec vos Billets doux!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, NÉRINE.

PASQUIN, *à Nérine qui boude.*

DIS-moi donc tes raiſons.

NÉRINE.

Tu n'en vaux pas la peine.

PASQUIN.

Quoi! Le matin ſenſible; & le ſoir inhumaine!

NÉRINE.

Oui; quand ce que je vois de clair & de certain,
Me détrompe le ſoir des erreurs du matin.

PASQUIN.

Quelle eſt donc cette erreur dont tu t'es détrompée?

NÉRINE.

L'amour, dont je t'ai cru, pour moi, l'ame occupée.

PASQUIN.

Mais je t'aime, te dis-je.

NÉRINE.

Eh! oui ; fiez-vous-y !

PASQUIN.

Je ne t'aime pas ?

NÉRINE.

Non !

PASQUIN.

Vous en avez... Eh ! fi !
Tu fais l'enfant. J'ai dit tout ſur cette matière ;
Je t'ai, de mes ſecrets, fait confidence entière :
Pour prouver que je t'aime, & me faire chérir,
Que devois-je donc faire encore ?

NÉRINE.

Me haïr.

PASQUIN.

Pour prouver que je t'aime ?

NÉRINE.

Oui. Voit-on ſans colere,
La perſonne qu'on aime, inconſtante & légere ?
J'affecte, devant toi, de trouver à mon goût,
Ce Ruſtre qui m'en conte, & qui me ſuit par-tout ;
Sans que, par aucun trait, ta jalouſie éclate !
Et tu m'aimes ?

PASQUIN.

Eh ! bien, veux-tu que je te batte ?

NÉRINE.

Je veux qu'on ſe mutine, & qu'avec ſon Rival,
Un Amant ſe querelle, ou vive un peu plus mal.

PASQUIN.

Mais j'ai l'eſprit bien-fait ; & cet eſprit....

NÉRINE.

Radotte.

PASQUIN.

Ma pleine confiance en toi. . . .

NÉRINE.

N'eſt qu'une ſotte.

PASQUIN.

Mais je ne te crois pas coquette.

NÉRINE.

Et pourquoi non ?

PASQUIN.

Tu médirois de toi vainement ſur ce ton ;
Et ce bon Payſan d'ailleurs, outre ſon âge,
N'eſt pas d'une tournure à donner de l'ombrage.
Compte enfin ſur mon cœur, comme moi ſur le tien ;
Et, ſur nos trois Rivaux, ramenons l'entretien.
Se louent-ils de tes ſoins & de leurs tentatives ?

NÉRINE.

Ah ! très-fort.

PASQUIN.

Qu'as-tu fait de leurs tendres miſſives ?

NÉRINE.

Un uſage qui va les rendre bien camus.

PASQUIN.

Ne pourrions-nous parler en ſtile plus diffus ?

NÉRINE.

Madame, avec mépris, les ayant rejettées,
A ſes Adorateurs, je les ai rapportées ;
Non, la ſienne à chacun ; chaque Amant engeolé

Tient celle du Rival qu'il ſe croit immolé.
Chaque Frere, en ſecret, triomphe de ſon Frere.
Damis a dans ſes mains le billet de Valere ;
Valere tient celui d'Eraſte ; & j'ai remis
A cet Eraſte enfin, le billet de Damis.
Le meilleur de ceci, c'eſt que chacun me prie
De laiſſer croire au Fat que je lui ſacrifie,
Qu'Angélique a ſa Lettre, & qu'il en eſt aimé.
De mon manège ainſi, chacun d'eux eſt charmé.
Le Financier, ſous cape, inſulte au Capitaine ;
Le Capitaine auſſi, ſe contenant à peine,
Du crédule Auditeur, ſe moque en tapinois :
Le dernier, du premier ; & moi, de tous les trois.

PASQUIN.

Et bien remerciée encore de tes proueſſes ;

NÉRINE.

Comblée avec raiſon, de dons & de careſſes.

PASQUIN.

Je ne croyois perſonne auſſi fourbe que moi ;
Mais je baiſſe humblement pavillon devant toi.

NÉRINE.

Je leur envie encor l'état où je les laiſſe :
C'eſt une douce erreur que je prétends qui ceſſe :
Et dont je ne dois pas long-tems les amuſer.
Je vais donc me hâter de les déſabuſer ;
Amorcer mes Galands d'un billet circulaire ;
Donner à tous les trois, d'une main de fauſſaire,
Rendez-vous, à même heure, & dans un même lieu ;

Et là, leur faire voir leurs béjaunes. Adieu.

SCENE II.

PASQUIN, *seul.*

ILs ont là, par ma foi, deux Agens très-fidèles.
Du Vaisseau revenu, les flateuses nouvelles,
Ne leur préparent pas un moindre pied de nez.
Au partage, d'avance, à coup sûr, acharnés,
De Châteaux en Espagne, ensemble ils s'entretiennent.....

SCENE III.

GÉRONTE, ANGELIQUE, PASQUIN,

GÉRONTE.

MEs Fils sont au Jardin : Pasquin, dis leur qu'ils viennent.
Et vous, dont l'intérêt m'occupe de ce soin,
De ma félicité, d'aignez être témoin,
Angelique. A mon sort, plus qu'au vôtre, attentive,
Vous venez de montrer la pitié la plus vive ;
Je vais, d'un Pere aimé, sentir tout le bonheur ;
Partagez-en, de grace, avec moi, la douceur.

ANGELIQUE.

Ainſi je vous oppoſe en vain la répugnance
Que j'ai d'embarraſſer ici de ma préſence.

GÉRONTE.

Oui ; j'exige ce prix de mes ſoins empreſſés.
Mes Fils & votre cœur y ſont intéreſſés.
Et pour vous & pour eux, ſoyez-y donc préſente.
Vous craignez, je le vois, qu'on ne les violente ;
Qu'en ſe donnant à vous, leur propre volonté
N'agiſſe moins ſur eux, que mon autorité.
Vous voulez un Epoux qui ſoit charmé de l'être.
Leurs cœurs, à découvert, devant vous, vont paroître.
Vous allez, avec moi, les voir & les oüir,
Se diſputer, entre eux, le plaiſir d'obéir.
Votre préſence au reſte, en ce que je projette,
N'aura rien d'étonnant, ni rien qui vous commette.
Pour la Fille d'Argante, ils ne vous prennent pas.
Grace à Nérine enfin, vous êtes dans le cas
D'une Dame ſenſible aux malheurs de ſa vie,
Qui ſollicite ici, pour elle, en bonne amie ;
En un mot....

ANGELIQUE.

En un mot, vous le voulez ainſi ?
J'y conſens ; mais je crains....

GÉRONTE.

Taiſons-nous. Les voici.

SCENE IV.

GÉRONTE, ANGELIQUE, DAMIS, VALERE, ERASTE.

VALERE, *courant les bras ouverts à Géronte.*

QUE je ſois le premier qui ſaute au cou d'un Pere!
Comment vous portez-vous?

GÉRONTE.

Fort bien. Bonjour, Valere.
Bonjour, Damis. (*à Eraſte.*) Bonjour. Des ſiéges. Plaçons-nous.
Je veux m'entretenir, un moment, avec vous.

DAMIS.

Madame, nous fait donc auſſi l'honneur d'en être?

GÉRONTE.

Je viens de l'en preſſer.

ANGELIQUE.

J'incommode peut-être?

DAMIS.

Au contraire, un aſpect ſi fort ſelon mes vœux,
De ce qu'on veut nous dire, eſt un préſage heureux.

ANGELIQUE,

La réponſe eſt polie.

DAMIS.

Encore plus ſincère.

ERASTE.

Je penſe, mot à mot, tout ce que dit mon Frére.
De ſi beaux yeux, par-tout, ſont les bien venus.

VALERE.

Silence !

GÉRONTE.

D'où vient donc, chez-vous, qu'on n'entre plus ?
Chez-lui, ce jour encore, où vous étiez enſemble,
J'allois pour vous parler de ce qui nous raſſemble.

VALERE, *ſe levant d'un air furieux.*

Grizon ! Picard !

SCENE V.

GÉRONTE, ANGELIQUE, DAMIS, VALERE, ERASTE, LAQUAIS.

VALERE, *aux Laquais.*

MOn Pere eſt venu pour nous voir?

DAMIS.

Sans qu'on l'ait fait entrer ?

ERASTE.

J'en ſuis au déſeſpoir !

VALERE.

Coquins ! à peu ne tient....

PREMIER LAQUAIS.

Mais, c'eſt vous qui...

VALERE, *lui donnant un ſouflet.*

Tu ſoufles !

Je veux moriginer quelqu'un de ces Marouſles !

DAMIS, *gravement.*

Devant un Pere. Ah ! ah !

VALERE, *à Geronte.*

Quand vous voyez cela,
De coups de canne auſſi, rouez-moi ces gueux là!
C'eſt que ce ne ſont pas ici des bagatelles !

DAMIS.

L'injure qu'on nous fait ſeroit des plus cruelles :
Nous ! mon Pere ! nous rendre inviſibles pour vous !

ERASTE.

Nous! donner à la porte un pareil ordre !

TOUS TROIS.

Nous !

GÉRONTE.

Non ; je ne vous fais point d'injuſtice ſi haute ;
Et ſur vos gens, toujours, j'en ai jetté la faute.

VALERE, *courant l'embraſſer de nouveau.*

Ah! vous me ſoulagez ! Et vous m'ôtez un poids.
Que je vous baiſe encore & mille & mille fois !

ANGELIQUE.

Monſieur eſt careſſant.

GÉRONTE.

Autant que l'on peut l'être.
Mais comme vous voyez, tout poudre & tout ſalpêtre.
Voilà comme, à ſon âge, autre fois j'étois fait ;
Gai, vif, impétueux, & c'eſt tout mon portrait.

Damis eſt plus poſé : c'eſt la Mere en perſonne ;
Pour lui....

ERASTE, *bas à ſon Pere.*

Dites que j'ai l'ame tendre & moutonne.

DAMIS.

C'eſt trop, de vos diſcours, interrompre le fil ;
Que voulez-vous de nous ?

VALERE.

Oui ; dequoi s'agit-il ?

GÉRONTE.

De vous faire un préſent que vous n'attendez guère.....

ERASTE, *ſe levant avec vivacité.*

Vous ferez donc les parts ; car autrement, mon Pere,
Je vous en avertis ; mes Freres, ſans pitié,
De ce préſent, chacun, prendront une moitié ;
Et moi, zeſte ! Entre nous, que l'équité prononce.

GÉRONTE.

L'un de vous aura ſeul le préſent que j'annonce :
Au plus ſenſé des trois, il appartiendra tout.

VALERE.

Il m'appartiendra donc ?

GÉRONTE.

Ecoutez juſqu'au bout.
Mes enfans, l'honnête-homme, à la reconnoiſſance,
Sur toute autre vertu, donne la préférence :
Un bienfait le captive ; & des vices du cœur,

Il voit l'ingratitude avec le plus d'horreur.

VALERE.

L'honnête-homme a raiſon ; & c'eſt comme il faut être.

DAMIS.

Je n'aime un bienfait, moi, que pour le reconnoître.

ERASTE.

Des ingrats! Ah! ſi donc! Perſonne ne les hait...

VALERE.

Plus que moi.

ERASTE.

Doucement. Après moi, s'il vous plaît.

DAMIS.

Se peut-il ſeulement qu'il en ſoit dans le monde?

ANGELIQUE.

Hélas! Meſſieurs, que trop!

DAMIS.

Que le Ciel les confonde!

GÉRONTE.

Et vous protege tous! Je vous crois ſi peu tels,
Et ſuis ſi fort en paix ſur vos bons naturels,
Que ce qu'en ce moment, on eſt venu m'apprendre
De ma maiſon des champs qui d'hier eſt en cendre,
N'a pas, du moindre trouble, agité mes eſprits.

DAMIS.

Vous n'avez donc plus rien, mon Pere?

GÉRONTE.

J'ai mes Fils.

ERASTE.

Vous n'en avez que trop, n'en déplaiſe à mes Freres.

VALERE.

Un de moins en effet, vous n'y perdriez guères.

ERASTE.

Non vraiment; mais pourvu que ce ne fût pas moi.

GÉRONTE, *à Eraſte.*

Quel étrange propos! Mon pauvre enfant, tais-toi!

Tu n'es & ne ſeras jamais (dont bien me fâche..)

SCENE VI.

GÉRONTE, ANGELIQUE, DAMIS, VALERE, ERASTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME! Un homme en botte, & qui fait ſans relâche,

Claquer & reclaquer ſon fouet de Poſtillon,

Pour vous, exprès, dit-il, arrive de Toulon.

ANGELIQUE.

Je prends congé, Meſſieurs.

TOUSTROIS, *ſe levant & lui préſentant la main.*

Il faut vous reconduire.

ANGELIQUE.

Ah! Je le défends bien.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

J'ai deux mots à vous dire,
Qui l'intéreſſent plus qu'un ſi leger devoir.
Reſtez.

SCENE VII.

GÉRONTE, DAMIS, VALERE, ERASTE.

GÉRONTE.

ET commençons, mes Fils, par nous raſſeoir.
Ce que je vous diſois de la reconnoiſſance,
Ne concernoit que moi, qui ſuis dans l'impuiſſance
De payer des bienfaits que jadis j'ai reçus;
A des Fils vertueux, j'ai recours là-deſſus.
Je ne vous ferai point de leçon fatigante,
Sur ce que nous devons au généreux Argante;
Je tiens de lui la vie, & les heureux moyens
Qui m'ont fait acquérir, pour vous, d'aſſez grands biens.
Nous en avons reçu mille autres bons offices,
Sans les avoir jamais payés d'aucuns ſervices:
La fortune, long-tems conſtante en ſa faveur,
A refuſé toujours ce plaiſir à mon cœur.
Elle ne s'eſt que trop, tout-à-coup, démentie,
Lui raviſſant enſemble & les biens & la vie,
Et le plaiſir touchant, la rare volupté

De trouver un ami dans ſon adverſité.
Volupté que je goûte au ſein de ma Famille.
Je lui ſurvis : je ſçais qu'il en reſte une Fille,
Digne des ſentimens que j'eus toujours pour lui ;
Charmante, vertueuſe, & pourtant ſans appui.
Dans mon cœur attendri, ſon Pere vit encore.
Pour elle, par ma voix, ce cher ami vous implore :
Je lui devois mes biens, & vous me les devez ;
Vous lui devez le Pere enfin que vous avez.
Que l'un de vous m'acquite, en s'acquitant lui-même ;
Rendons ſa Fille heureuſe, elle eſt digne qu'on l'aime ;
Je vous l'offre : voilà de quoi vous ſignaler ;
Et c'eſt-là le préſent dont je voulois parler.

ERASTE, *ſaluant ſes Freres.*

Honneur à mes ainés. Répondez.

DAMIS.

Mon ſilence
Témoigne que j'approuve ; & non que je balance.
Oui, la Fille d'Argante a droit ſur l'un de nous ;
Et, pour une inconnue, opoſer des dégoûts,
Ce ſeroit s'excuſer ſur un frivol obſtacle ;
(*à ſes Freres.*)
Il la faut épouſer.

VALERE.

C'eſt parler à miracle ;
Si l'Auditeur dit non, l'Auditeur eſt un ſot.
Cadet, crois-moi, prends-la ; c'eſt-là ton vrai ballot.

Un Garçon, comme toi, ne ſent rien, n'a point
d'ame;
Et ne ſçait ſeulement ce que c'eſt qu'une femme.
Laide, ou belle, connue ou non; tout n'y fait
rien;
Et ſi peu qu'elle vaille, elle te vaudra bien.
Epouſe. Oüais! Le voilà muet comme une ſouche!
Ah! par plaiſir un peu, fais la petite bouche!
Allons, allons, épouſe!

ERASTE.

Autre ſot démêlé!
(*Montrant Damis.*)
Qu'il épouſe lui-même; il a ſi bien parlé.
Mais voyez avec moi, leurs procédés infâmes!
Ils prenoient les écus & me laiſſent les femmes.
Oh bien! Tel que je ſuis, tant ſot qu'il vous
plaira;
J'aime.

VALERE, *éclatant de rire.*

Le fat! Il aime! il a rêvé cela.
Allons, épouſe, épouſe!

ERASTE.

Oui, deux yeux adorables
Sont devenus mes Dieux, & mes Dieux favorables;
Raillez, déſaprouvez ce penchant amoureux:
Je veux languir, brûler, vivre, mourir pour
eux,
Et n'être plus nommé que le Berger fidèle.

VALERE.

Joli Paſtor fido! La bonté paternelle

Voudra bien excuſer ce gentil Céladon :
Son imbécillité lui mérite un pardon.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit: laiſſons-là ſa flamme extravagante:
Suffit qu'un de vous reſte à la Fille d'Argante ;
Auſſi-bien, entre nous, cette main n'étoit pas
Une main dont peut-être elle auroit fait grand cas.
Vous, ſi vous m'en croyez, vous offrirez la vôtre,
Damis : j'avois ſur vous, l'œil plus que ſur tout autre.
La Fille étant ſans biens, pour un hymen heureux,
Votre état eſt l'état le plus avantageux.

VALERE, *à Damis.*

Ne vous aviſez pas de faire ici la Buſe ;
Ni d'oſer emprunter ſa ridicule excuſe.
On le croit, lui qui lit jour & nuit les Romans ;
Mais *Barême* n'eſt pas un livre à ſentimens.

DAMIS.

La raiſon ſeule ici doit être la maîtreſſe.
Je m'excuſerois mal, avec cette foibleſſe.
Sur ce prétexte, Eraſte a grand tort d'héſiter ;
Et je le blâme trop, pour vouloir l'imiter ;
Auſſi.....

GÉRONTE.

Voici votre Oncle ; & je fuis ſa préſence.
Je ne veux pas qu'il ſoit de notre conférence ;
Dites lui que, s'il veut, il vienne une autre fois ;
Puis, dans mon Cabinet, ſuivez-moi tous les trois.

SCENE VIII.

CHRISALDE, DAMIS, VALERE, ERASTE.

CHRISALDE.

IL m'évite ! Avouez que vous n'attendiez guère
La propoſition qu'il avoit à vous faire.

TOUS TROIS.

Ma foi, non, mon Oncle.

CHRISALDE.

Or, dites-moi librement ;
Tout vain reſpect à part, & ſans déguiſement :
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS.

Folle.

VALERE.

Abſurde.

ERASTE.

Eronnée.

CHRISALDE.

Et la ſéance, en paix, s'eſt-elle terminée ?

DAMIS.

Oui, grace à vous.

CHRISALDE.

Comment ?

DAMIS.

Selon ſon bon plaiſir ;
Entre Valere & moi, mon Pere alloit choiſir ;
Lorſque, fort à propos, vous l'avez mis en fuite.

VALERE.

Vous devriez déja, mon Frere, être à ſa ſuite.

DAMIS.

Ah! Vous m'en envieriez l'honneur.

VALERE.

Nenni, parbleu!

ERASTE.

Moi, j'ai tiré gaiment mon épingle du jeu,
Et laiſſé démêler aux autres la fuſée.

DAMIS.

Notre ame, devant vous, à nu, s'eſt expoſée,
Mon Oncle; à notre tour, ſçachons votre ſecret;
Et ce que vous penſez du préſent qu'on nous fait.

CHRISALDE.

Je l'ai dit à mon Frere; & c'eſt ce qui l'irrite,
Et, comme un importun, ce qui fait qu'il m'évite.

DAMIS.

Avez-vous vu jamais rien d'égal à cela?
Et ſon pouvoir ſur nous s'étend-il juſques-là?

VALERE.

Eh! quoi? Parce qu'un homme aima jadis mon Pere,
Il faudra ſe charger de ſa Lignée entière?
Lui, ſes Hoirs, Ayans cauſe, avoir tout ſur les bras!
En épouſer la race! ou paſſer pour ingrats!

ERASTE.

Et s'il étoit reſté trente Filles d'Argante,
Il les eût fallu donc épouſer toutes trente?

Il en reſte une : à peine on vient la propoſer,
Qu'on veut que tous les trois, nous courions l'épouſer !

VALERE.

Diſpoſe-t-on de cœurs qui peuvent être à d'autres ?

CHRISALDE.

Non, certes ! Et ſur tout, de cœurs tels que les vôtres ;
De cœurs à ſentimens nobles & délicats ;
Qui, du parfait amour, ſont uniquement cas.

ERASTE.

C'étoit là ma raiſon ; j'aime. Et quand j'aime, oh ! j'aime...
Dame ! Au poſſible ! Au mieux ! Au parfait ! Au ſuprême !

VALERE.

Qui ne ſe rendroit pas à ces tendres raiſons,
Si dignes d'une Loge aux petites-Maiſons ?
Il prétend rafiner ſur l'art d'aimer d'Ovide.

CHRISALDE.

Damis opoſera quelque raiſon ſolide ?

DAMIS.

Vous me rendez juſtice : & je gagerois bien
Que votre avis aura d'abord été le mien.

CHRISALDE.

Voyons.

DAMIS.

Qui ne ſçait pas qu'un Homme de Finance

Doit s'appuyer toujours d'une noble alliance,
Dont le crédit puiſſant, dans les tems de revers,
Offre, à l'Impunité, des aſyles ouverts ?
De loin, contre l'orage, un Nautonnier s'apprête :
Avec le vent en poupe, il ſonge à la tempête :
Ainſi doit faire, & fait l'habile Financier.
Ainſi fais-je.

CHRISALDE.

Fort-bien. Et vous, mon Officier ;

VALERE.

Oui-dà ! J'ai, tout au plus, dix mille écus de rente,
Et j'irois épouſer une Fille indigente !
Avec un bien qu'au jeu, je puis perdre en un coup,
Et l'unique talent d'en dépenſer beaucoup :
Et cela, juſtement, quand j'ai fait la conquête
D'un excellent parti qui ſe jette à ma tête ;
Que dis-je ? au moment même où, par un coup ſoudain,
Mon Pere eſt à l'aumône, & va manquer de pain ?
Ne lui ſuffit-il pas de ſa propre miſere,
Sans qu'il y joigne encor celle d'une Étrangere ?
Qu'il amaſſe de quoi rebâtir ſa maiſon.

CHRISALDE.

C'eſt ſon moindre ſouci.

DAMIS.

Peut-être a-t-il raiſon.

Pourquoi la rebâtir ? En effet, quel uſage,
Veut-on, lâs comme il eſt des tracas d'un ménage,
Qu'il faſſe de ce fond qui n'eſt plus qu'onéreux ?
Qu'il nous en accommode ; & Philoſophe heureux,
Moyennant peu de choſe, il aura pour aſyle,
Une Communauté reſpectable & tranquile,
Où, des ſoins d'ici bas, ſon eſprit exempté,
S'occupera du Ciel, en toute liberté.

CHRISALDE.

Mais, oui.

VALERE.

Très-bien.

ERASTE.

Sans doute.

CHRISALDE.

Et pour ſon Angelique,
Qui fait ſon embarras & ſon affaire unique,
Je m'en charge. Après tout, riche, vieux & Garçon....

VALERE, *bas.*

Que diable va-t-il dire ?

ERASTE.

Ouf ! J'en ai le friſſon.

DAMIS.

L'épouſeriez-vous ?

CHRISALDE.

Moi, l'épouſer ! Quelle idée !
Je n'ai pas, du malin, l'ame aſſez poſſédée,
Pour faire un ſi grand tort à mes chers héritiers.

Je ne la veux qu'aider.

DAMIS.

Paſſe!

VALERE.

Ah! très-volontiers.

ERASTE.

A vous permis.

CHRISALDE.

Allez, Meſſieurs, laiſſez-moi faire:
De nos arrangemens, j'inſtruirai votre Pere.

DAMIS.

Et tournerez la choſe, au moins, du bon côté?

CHRISALDE.

Je prétends bien, vraiment, qu'il en ſoit enchanté.

ERASTE.

Ma foi, je prêcherois d'exemple à votre place;
Et, chargeant mes Neveux d'un bien qui m'embaraſſe,
En Sage qui, du monde, auroit ſçu triompher,
Avec mon Frere, en paix, j'irois philoſopher.

VALERE.

C'eſt la premiere fois, ſecouant ſon génie,
Qu'il a paſſablement raiſonné dans ſa vie.

ERASTE.

Le tout, pour votre bien, mon Oncle.

CHRISALDE.

Grammerci.

SCENE IX.

CHRISALDE, *seul.*

PERES infatués d'enfans tels que ceux-ci !
Voilà donc ces objets de votre complaisance,
Dont, avec tant de soins, vous élevez l'enfance,
Et que, de vos vieux ans, vous croyez les soutiens ?
Leur façon de penser se mesure à vos biens.
Respectueux, rampans, tant qu'un espoir les flatte ;
Mais, du Pere épuisé, la plainte à peine éclatte,
A peine implore-t-il, que tout le méconnoît ;
Et le Monstre succède au Fils qui disparoît.
Je prépare à mon Frere une horrible surprise ;
Mais aussi, de ses gens, secondant l'entreprise,
Je prétends tout-à-l'heure....

SCENE X.

CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

AH ! Pasquin, te voilà ?
Viens-t'en prendre chez-moi, dès-que j'aurai fait là,
Le sac de Louis-d'or, dont tu sçais le mistère ;

Et que, pour aujourd'hui, je confie à ton Pere
Entends-tu ?

PASQUIN.

Tout va donc comme on l'avoit prévu ?

CHRISALDE.

Ils ont fait mille fois pis que je n'aurois cru.
(*Il sort.*)

PASQUIN, *seul.*

C'eſt pour mon pauvre Maître, un furieux déboire.
Mais c'eſt un entêté qui ne vouloit rien croire.
Au point que nous voulions, nous l'avons fait venir :
Il voit quels ſont ſes Fils : ſongeont à les punir.

SCENE XI.

DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

DAMIS, *de loin.*

PASQUIN, ſt, ſt!

PASQUIN.

Entrez, entrez, ſans vous contraindre.

VALERE.

Mon Pere....

PASQUIN.

Eſt occupé. Vous n'avez rien à craindre.

VALERE.

Sçais-tu les beaux propos que l'on nous a tenus ?

PASQUIN.

Oui. Ce ne ſont pas là nos Vaiſſeaux revenus.

VALERE.

Dès l'inſtant où mon Pere a parlé d'incendie,
La contenance étoit déja bien étourdie :
Et chacun, d'être ici, ſe mordoit bien les doigts.

ERASTE.

Nous avons, ſans mentir, été bien ſots tous trois.

PASQUIN.

Oui, ſans mentir.

DAMIS.

Sous cape, à rire tu t'occupes ;
D'où vient donc ?

PASQUIN.

Par ma foi, vous êtes pris pour dupes !
Votre Pere enfermé, depuis cet entretien,
A gorge déployée, en rit avec le mien.

DAMIS.

Il rit ?

VALERE.

Bon ! ſon oreille encor s'eſt abuſée.

PASQUIN.

Il rit.

DAMIS.

Quoi ? Ruiné ! Perdu !

PASQUIN.

Billevezée !
L'Incendie eſt un conte : envoyez ſur les lieux ;
Ou plutôt, allez-y ; vous en croirez vos yeux.

VALERE.

Avant une heure ou deux, nous en aurons nouvelle.

ERASTE.

Notre Pere, en ce cas, nous l'auroit baillé belle!

PASQUIN.

Ah! je vous en répons.

DAMIS.

Grégoire aura jasé?

PASQUIN.

Quoi donc? Qu'avois-je dit? Il est si peu rusé!
Et la simplicité livrée à la colere,
Sçait si mal, d'un secret, renfermer le mistère!
Du malheur dont encor il ne m'avoit rien dit,
En menteur mal-adroit, il m'a fait le récit;
Du besoin qui le presse, accusant cette perte;
Dédaignant toute-fois quelque pistole offerte;
Entamant cent discours qu'il ne finissoit pas;
Se désolant tout haut, se consolant tout bas;
Son cœur qui ne sent point ce qu'il veut que l'on croie,
Pétilloit, dans ses yeux, d'une visible joie;
De mon Maître & de lui, la belle humeur enfin,
Tout prouve notre erreur, & leur esprit malin.
Bien plus, d'un tas d'écus qu'à huis-clos, on manie,
Mon oreille a surpris l'indiscrette harmonie.
Mon jugement est sûr, le vôtre l'est aussi;
L'Incendie est un conte, & l'argent roule ici.

VALERE.

Que prétend donc mon Pere, & qu'a-t-il voulu dire?

DAMIS.

Ah ! Je vois où tendoit le jeu qui le fait rire.

PASQUIN.

Quant à moi, j'en pénétre aiſément le motif.
C'eſt que, ſur votre compte, on l'a rendu craintif.
Dans ſon crédule eſprit, ſans ceſſe on vous d'écrie.
On traite votre amour pour lui, de momerie.
Hélas ! Le monde eſt plein de ſi méchantes gens !
Votre Pere a conçu des ſoupçons outrageans ;
La fortune lui fait de nouveaux avantages ;
Il vous les deſtinoit ; mais, avant les partages,
Il a, ſur vos bons cœurs, voulu vous éprouver ;
Et c'étoit un panneau qu'il falloit eſquiver.

VALERE.

Morbleu ! Qu'avons-nous fait ?

PASQUIN.

Un pas de clerc terrible.

VALERE.

Moi, j'y vais ſimplement.

PASQUIN.

L'impoſture eſt horrible.

ERASTE.

C'eſt vous, Meſſieurs, avec vos eſprits d'intérêt ;
Que n'épouſer auſſi d'abord ?

VALERE.

Tais-toi, benêt !

DAMIS.

Mon Pere a, dans le fond, quelque lieu de ſe plaindre.

ERASTE.

Et notre Oncle, à préſent, nous acheve de peindre.

DAMIS.

Avec un peu d'eſprit, on fait ce que l'on veut.
Je ſçaurai m'en tirer, Meſſieurs. Sauve qui peut!

VALERE.

Il n'eſt rien, pour ma part, que je n'y ſacrifie.
(*à Paſquin.*) Toi, redouble tes ſoins : rôde, examine, épie.
Aſſure-nous du fait; & tu t'en ſentiras.

ERASTE.

Paſquin ſçait qu'il n'a point affaire à des ingrats.

PASQUIN.

Ni vous, à quelque ſot. J'ai là de la cervelle;
Et devant qu'il ſoit peu, vous en aurez nouvelle.

ERASTE, *en s'en allant.*

Le joli petit piége où nous tombions ſans lui!

PASQUIN, *ſeul.*

Ils en auront nouvelle: & quand? Dès aujourd'hui.

SCENE XII.

GÉRONTE, CHRISALDE, GRÉGOIRE, PASQUIN.

LES monſtres! Se peut-il....

CHRISALDE.

Tous trois vous abandonnent;

Et vous êtes le ſeul, en cela, qu'ils étonnent.

GÉRONTE.

Eh ! Je ne m'en doutois que trop, dès le moment
Où j'ai paru vous fuir ſi précipitamment.
Sur mon état préſent, leur ſilence funeſte
Ne m'avoit que trop fait preſſentir tout le reſte.
Triomphez de la honte, inſultez au malheur
D'un inſenſé que rien n'avoit tiré d'erreur.

CHRISALDE.

Il faudroit, de vos Fils, avoir la barbarie.
Je viens, dans ce malheur qui nous réconcilie,
En reproches, contre eux, avec vous, m'exhaler ;
Vous plaindre ; & s'il ſe peut encor, vous conſoler.

GÉRONTE.

Reſte d'un cher ami, déplorable Angelique,
Si, des ingrats du moins, j'étois victime unique !
Mais le comble des maux, où je me vois plonger,
C'eſt que votre jeuneſſe ait à les partager !

CHRISALDE.

Repoſez-vous ſur moi : je me dois, en bon Frere,
Reſſentir des bontés qu'avoit pour vous ſon Pere.

GÉRONTE.

Pour l'amour de moi donc, daignez la ſecourir ;
Ne prenez ſoin que d'elle, & me laiſſez périr.

GRÉGOIRE.

Vivat ! Ardé, Monſieu, point de mirancolie !
Al eſt tems de vous dire....

(*à Paſquin qui lui fait ſigne de ſe taire.*)

Oh! non ; tians, C'eſt folie !
Ça me fend trop le cœur ! Et je veux me hâter...

PASQUIN.

De quoi faire ? En parlant trop tôt, de tout gâter?
Je connois, mieux que vous, Monſieur & ſes foibleſſes ;
Et ne connois pas moins, ſes Fils & leurs ſoupleſſes ;
Il ne pourra, près d'eux, nous garder le ſecret ;
Ils ſe rapatriront ; & nous n'auront rien fait.

GÉRONTE.

Que méditez-vous donc ?

GRÉGOIRE.

Tout ira comme eun charme ;
Mais ne lanterné pa ; haïſſé-lé don farme !
Ne fezon pa le gniais ! Dame itou, comme on di,
Je nous ſerion baillé bian du mal à crédi.
Ne ririais vous pas bian, ſi cé varmine ingrate,
Euz, & tout leux fruſquin, retombion ſous va patte.

PASQUIN.

Bon ! Ce ſont ſes chers Fils !

GÉRONTE.

Il ne leur eſt plus du,
Ce nom que, pour jamais, les ingrats ont perdu
Sans pitié ! ſans pudeur.....

GRÉGOIRE.

Hon ! la maudite graine !

GÉRONTE.

Si je les haïrai ! C'eſt peu que de ma haine ;

Mon indignation les condamne à l'oubli !
Hélas ! Je n'en puis plus ! Et mon cœur affoibli.

CHRISALDE.

Allons prendre un peu l'air, mon Frere, & bon courage !
C'eſt déſormais, ſur eux, que ſe tourne l'orage :
Par leur endroit ſenſible, ils ſeront châtiés ;
Et les lâches, bien-tôt, tomberont à vos pieds.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRÉGOIRE, NÉRINE.

GRÉGOIRE.

Sr'bian, qu'anfin, tantia, tous trois, par ta menée,
Ici vont arrivé, la gueule enfarinée;
Faire, en s'y rencontran, bian du broüillamini;
Et prande un rat, penſan tr ouvé la pie au ni.
Fezan frime de rian, & comme à la paſſade,
Je prétan bian itou leux baillé la caſſade.
Tout mon étonneman; c'eſt quemant il ozon,
Après ce qu'iz ont fait, rantré dans la maiſon.

NÉRINE.

N'ai-je pas, tout exprès, écrit avec adreſſe,
Dans les billets remis au nom de ma Maîtreſſe:
„ Pour être en paix, & loin du bruit;
„ Sur-tout, pour ne pas être abordé par un Frere;
„ Retrouvez-vous chez votre Pere,
„ Qui ne doit rentrer qu'à minuit.

J'amenerai Madame, en toute bienſéance :
Et je les garantis chapitrés d'importance.

GRÉGOIRE.

Que de rûſe, deſſou cé petiz-éſcofion !
La malice du Diable ! Et pis je nous y fion !
Et même je voudrais, du milieu de mon ame,
Un peu de s-t-eſprit là, dans le corps de ma Femme.
Ça ne laiſſerait pas de m'amuſé.... Mais, non !
De ſi fine femelle en ſçave un peu trop lon :
Ça vous goâille en derriere ; en devant, ça flagorne ;
La Femme a la culote ; & le Mari, dé corne.
Je n'en veux point !

NÉRINE.

Grégoire eſt homme de bon ſens :
Extravagant par fois, mais non pas pour longtems.

SCENE II.

GRÉGOIRE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN *courant, à l'étourdie, vers Nérine.*

NÉRINE, écoute, écoute.

NÉRINE.

Et quoi ?

PASQUIN.

Que je te conte

Un trait.... Mais un beau trait du Frere de Géronte.

NÉRINE.

Eh! bien?

PASQUIN, *voyant tout à coup Grégoire & l'entraînant.*

Ah! Vous voilà? Quatre mots, en ſecret. Suivez-moi.

GRÉGOIRE.

Mais avant, dis li don ce biau trait!

PASQUIN.

Ceci preſſe un peu plus.

GRÉGOIRE.

Mais! C'eſt comme un Vartige!

PASQUIN.

C'eſt ce qu'il vous plaira: ſortons vîte, vous dis-je.

GRÉGOIRE, *ſe laiſſant emmener.*

Allons donc!

SCENE III.

NÉRINE, *ſeul.*

CE Manant eſt, ſelon mon avis,
Le riche Procureur dont Paſquin ſe dit Fils.
Sa préſence, à mes yeux, l'embarraſſe & l'étonne:
A plus d'un autre ſigne encor, je le ſoupçonne.
Qu'il ſe ſoit aviſé d'être fat à ce point;
Tout mon ami qu'il eſt, je ne l'épargne point;
Et.... Mais voici qu'on vient au rendez-vous....

SCENE IV.

ERASTE, NÉRINE.

ERASTE.

J'ARRIVE ;
Et tu me vois brûlant de l'ardeur la plus vive.
Avertis la Comteſſe ; & preſſons l'entretien.

NÉRINE.

Je vais vous l'amener, Monſieur ; tenez-vous bien.

SCENE V.

ERASTE.

ATTENDANT le moment le plus doux de ma vie,
Tendre Amour ! En ces lieux, ſoupire une Elégie.

(*Se paſſionnant.*)

„ Charmante Amaryllis ; dont l'éclat ſans pareil
„ Me paroît comparable à l'éclat du Soleil !
„ L'heureux Myrthil t'attend ſur l'herbette & la mouſſe
„ Doux moment ! Moment doux ! Que ta douceur eſt douce !
„ Moment délicieux, s'il en fut jamais un !
„ Hâte toi....

Maugrebleu ! du maudit importun !

SCENE VI.

DAMIS, ERASTE.

DAMIS.

JE vous rencontre ici ! Je le vois bien, mon Frere,
Le récit de Paſquin ſe confirme & s'avère ;
Vous venez ménager un raccommodement ?

ERASTE.

Non ; je cherchois Grégoire.

DAMIS.

Et moi, pareillement.

ERASTE.

Mais le coquin nous fuit, & n'eſt pas abordable.

DAMIS.

Oh ! je le ſçaurai bien avoir, moi !

SCENE VII.

ERASTE, DAMIS, VALERE.

VALERE.

COMMENT diable ! Tous Trois ?

ERASTE & DAMIS, *à part.*

Autre fâcheux !

VALERE.

Et que faites-vous là ?

DAMIS.

DAMIS.

Nous voulons voir Grégoire.

VALERE.

Eh ! tenez, le voilà.

SCENE VIII.

DAMIS, VALERE, ERASTE, GRÉGOIRE.

DAMIS, *à Grégoire qui feint de les éviter.*

GRÉGOIRE ! Un mot ! Viens ça ! Viens donc ! Viens ! Qu'on te voie !

(*Lui mettant la main ſous le menton.*)

Admirez-moi ſa face ! Elle inſpire la joie.

Tu ne nous aimes point ?

GRÉGOIRE.

Ni je ne m'en ſens prêt.

VALERE.

C'eſt cet air de franchiſe en lui, ſur-tout, qui plaît.

ERASTE.

Touche là !

GRÉGOIRE.

Palſangué ! Vla dé Jan bian honnête !

Qui diantre ! On ne me fit, de mé jour, tant de fête !

Pourquoi donc ? Su quelle harbe ont-i tretou marché ?

DAMIS.

Tantôt, en nous quittant, tu paroiſſois fâché,

Et nous voulons bien vivre avec l'ami Grégoire.
Pour cimenter la paix, il aura dequoi boire.
Tiens !

VALERE.

J'ai ſur moi, je crois, une piſtole ou deux.
C'eſt toujours autant ; prens, prens ; ne ſois pas honteux.

ERASTE, *ouvrant ſa Tabatiere.*

Veux-tu du Tabac ?

GRÉGOIRE.

Ouais ! Tout ça n'eſt pas ſans cauſe !
Morgué ! Dite-moi vrai : vous ſavé queuque choſe ?

DAMIS.

Que ſçaurions-nous ? C'eſt toi qui nous fais concevoir
Qu'il eſt donc quelque choſe à nous faire ſçavoir.

GRÉGOIRE, *faiſant l'embarraſſé.*

Nannin ! Ce que j'en dis, c'eſt à la boullevue.

VALERE.

Ta franchiſe t'a fait commettre une bévue.
Avoue. On nous trompoit ?

GRÉGOIRE.

Qui ?

VALERE.

Dis-nous, dis-nous ?

GRÉGOIRE.

Quoi ?

DAMIS.

Ce que tu ſçais.

GRÉGOIRE.

Que ſçai-je ?

VALERE, *impatienté.*

Oh! rien.

GRÉGOIRE.

Non, par ma foi!

DAMIS.

Tu ſçais....

GRÉGOIRE.

Je ſçai... Je ſçai...

VALERE.

Parle, & ſois véritable.

GRÉGOIRE.

Je ſçai que les enfan ne valon pas le diable.

DAMIS.

Nous blâmons la façon dont le tien t'a traité.

GRÉGOIRE.

Oui da! Vou trouvé ça....

TOUS TROIS.

Très-mal!

GRÉGOIRE.

En vérité?

DAMIS.

Ton doute nous fait tort: d'un refus malhonnête,
C'étoit à qui de nous, lui laveroit la tête.

ERASTE.

Oui, certes; il a reçu de nous, ſur ſon devoir,
Des leçons de morale... Ah! peſte! il falloit voir!

VALERE.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien de pierre!
Un Pere! Et qu'avons-nous de plus cher ſur la terre?

ERASTE.

Je regarde Paſquin comme un enfant maudit.

VALERE.

Il périra !

GRÉGOIRE.

Sans faute : & vous avez bian dit.
Mais ſtanpandant, Meſſieurs, (je vous propoſe eſcuſe)
De ne pa mieu valoir, tout chacun vous accuſe.

DAMIS.

Oh ! franchement mon Pere eſt auſſi trop cruel ;
Et pouſſe un peu trop loin le pouvoir paternel.
Il veut que l'on épouſe une Fille inconnue,
De Province, ſans biens, ſans nom. J'ai quelque veue,
Et quelque ambition.

ERASTE.

Moi, je ſuis amoureux !

VALERE.

Toute ma peur, à moi, c'eſt de devenir gueux.

DAMIS.

Je veux de la Nobleſſe appuyer ma Roture.

ERASTE.

Je veux m'Amie.

VALERE,

Et moi, de quoi faire figure.

DAMIS.

Comme tu vois, chacun de nous a ſa raiſon :
Mon Pere a quelque tort. N'en conviens-tu pas ?

GRÉGOIRE.

Non !

VALERE,

Quoi ! Tu nous soutiendras, tant Fils puissions-nous être,
Qu'un Pere, de nos mains, peut disposer en Maître ;
Et pour quelque bienfaits, dont lui seul a joui,
Il faut qu'aveuglément, l'un de nous s'immole ?

GRÉGOIRE.

Oui.
Exempe. J'étais sec, & n'avais pa la maille.
Je trouve par hazard eun Ami qui m'an baille.
Aveuc ça, je m'engraisse, & j'ai cheu moi du grain,
Eun gro Beu, eun Cheval, eun Ane, & tout le train.
Au bout d'eun tams, st'Ami meurt ; & pour tout potage,
Ne laisse à son enfan qu'eun petit héritage ;
Et st'enfan-là n'a pa, où séz affaire en sont,
De quoi faire valoir ni labouré son fond ;
Et je n'auré pas droit, moi, sans qu'on me chicanne,
De li baillé mon Bœu, mon Cheval, ou mon Ane ?
Si fait, mordienne !

ERASTE.

Où tend ce que vous nous contez ?
Vos animaux, Grégoire, ont-ils des volontés ?

GRÉGOIRE.

Dé volonté ! Pardi, pardi, belle défaite !
Pour nous, & non pour vous, lé volonté ſon faite.
J'ons la nôte : i ſuffi ; conformé-vou deſſu ;
Si mé Bœux raiſonnion, i n'en aurion pa pu.
Et vo paûve ſœurs donc, puiſqu'i faut qu'on vous bourre,
Quand, pou l'amour de vou, au Couven on lé fourre,
Et qu'alle vouron bian tiré d'autre côté ;
Leuz allé-vou prêchan d'avoir dé volonté ?
Mais, baſte ! Laiſſon-ça : venon à vote Pere ;
Pandan que vou piaſé, le vla dans la misère,
Sans que pas eun de vou li tande eun varre d'au.
Mon Fils vou ſcandaliſe ; & vou trouvé ça biau !
Et vou & li, tené, c'eſt la même turlure.

DAMIS.

Nous ne méritons pas encor que l'on murmure.
Aujourd'hui, l'on a tort ; demain, l'on auroit droit ;
Mais les choſes peut-être iront mieux qu'on ne croit.

GRÉGOIRE.

Faite bian lé vilain ! Mais baillé vou de garde
Que lé Pere n'y gagne, au fond, pu qu'i n'y parde.
Lé pu futé, dé fois, ſon ceux-là qui ſon pris.

ERASTE.

Nous ne concevons rien à ce que tu nous dis.

GRÉGOIRE.

Moi, je m'entan! Suffi. Qu'eun de vou lantipone,
Je nous en paſſeron ; la Providance eſt bonne.

DAMIS.

Tous mes biens ſont à lui.

ERASTE.

Qu'il prenne tout mon fait.

VAVERE.

Dis-lui....

GRÉGOIRE.

C'eſt vote affaire. Adieu. Vote valet.

SCENE IX.

DAMIS, VALERE, ERASTE.

DAMIS.

C'EST dévoiler aſſez les ſecrets de monPere,
Et nous en faire, à fonds, pénétrer le miſtère.
Allez chacun chez vous, maintenant, aviſer
Et courir aux moyens qui pourront l'appaiſer.

TOUS LES TROIS, *feignant de s'en aller.*

Allons.

DAMIS, *cédant le pas à Valère.*

Sortez.

VALERE, *de même à Eraſte & à Damis.*

Paſſez.

ERASTE, *à Damis & à Valere.*

Après vous.

DAMIS.

Le troiſième.

VALERE.

Quoi ! Perſonne ne branle ? Eh ! bien ?

DAMIS, *réculant toujours.*

Eh ! bien, vous-même?
Que n'êtes-vous dehors ?

VALERE.

Je demeure.

DAMIS.

Pourquoi ?

VALERE.

Je veux, près de Paſquin, m'inſtruire encor.

DAMIS.

Et moi.

ERASTE.

Et moi.

VALERE.

Je vous rendrai mot à mot les nouvelles.

DAMIS.

Je ſçaurai pour le moins, les rendre auſſi fidèles.

VALERE.

Ahi ! Hors d'ici, tous deux ! Votre préſence y nuit.

DAMIS.

J'y reſte encore une heure.

ERASTE.

Et moi, juſqu'à minuit.

VALERE.

Mon très-cher Frere, & vous, ô Pécore importune !

Je l'avoue : il y va d'une bonne fortune.
J'ai rendez-vous ici.

ERASTE.

Je vous en livre autant.

La Comteſſe, en ce lieu, va ſe rendre à l'inſtant;
Et, puiſqu'il faut parler, & que les momens preſſent,
Elle eſt l'Aſtre adorable à qui mes vœux s'adreſſent.

VALERE, *ricanant.*

Mais tu l'aimes donc bien ?

ERASTE.

Et me crois même aimé.

VALERE.

Sérieuſement ?

ERASTE.

Oui.

VALERE.

Parbleu ! J'en ſuis charmé.
Oh! bien, ceſſe pourtant d'aller ſur mes briſées ;
Et prens, une autre fois, un peu mieux, tes viſées.
Tout ce qui t'a flatté, n'étoit qu'un jeu malin.
Tiens ; lis ; reconnois-tu ce billet de ta main ?
Nérine m'en a fait, tantôt, le ſacrifice.
Vois ta honte & ma gloire : & tôt! qu'on déguerpiſſe !

ERASTE.

La ſélérate !

VALERE.

Adieu. Fais place à ton vainqueur.

J'ai pour garand notre Oncle, & nous l'en devons croire ;
Lui-même il me l'a dit, ſans ſçavoir nos deſſeins ;
Il a cent mille écus, pour elle, entre les mains.

DAMIS.

On vient ; c'eſt elle-même.

VALERE.

Affrontons les allarmes.
Il faut de la bravoure, en amour comme aux armes.
Pourquoi nous ſéparer, & fuir à ſon abord ?
Parlons, déclarons-nous, & ſçachons notre ſort.

SCENE X.

DAMIS, VALERE, ERASTE, ANGELIQUE.

DAMIS.

DE nous trouver ici, vous êtes étonnée, Madame ; & ce qui s'eſt paſſé l'après-dînée...

ANGELIQUE.

Votre Pere, Meſſieurs, n'eſt donc pas au Logis ?

DAMIS.

Non, Madame.

ANGELIQUE.

Je n'ai rien à dire à ſes Fils.

ERASTE.

Mais ſes Fils voudroient bien vous dire quelque choſe,

Madame ; demeurez, s'il vous plaît, & pour cauſe.
Mes Freres vous diront... ce que vous ignorez...
Et vous allez ſçavoir... ce que vous apprendrez.
Contez, contez-lui ça.

DAMIS.

Nous trompons votre attente,
Madame, en répugnant à la main d'une abſente,
En qui le ſeul appui qui l'honore en ces lieux,
Devoit être un mérite aſſez rare à nos yeux.
A ce mérite, un Pere ayant joint ſa puiſſance,
On auroit dû s'attendre à plus d'obéiſſance.
Mais des engagemens qu'en ſecret nous formons,
Des obſtacles trop grands y nuiſoient.

VALERE.

Nous aimons.

DAMIS.

Nous n'oſions l'avouer.

ERASTE.

J'ai ſeul eu cette audace.

DAMIS.

Sur de telles raiſons, un Pere eſt tout de glace.
L'âge où l'on n'aime plus lui fait, ſur le retour,
De vaine illuſion, traiter en nous l'amour.
Mais vous en qui, Madame, un beau feu peut éclore,
Vous, ſur qui cet amour a tous ſes droits encore,
Aimez, reſſentez-en le charme ſéducteur :
Nous aurons notre excuſe, au fond de votre cœur.

ANGELIQUE.

Ne vous allarmez plus des volontés d'un Pere
Qui vous trace un devoir en effet trop auſtère.
Non qu'il n'eût été beau, peut-être même heureux
De ſe plier au gré d'un cœur ſi généreux.
Une ame, je dis même une ame aſſez commune,
De l'Orpheline offerte, eût chéri l'infortune;
On la peignoit aimable, & penſant aſſez bien,
Pour faire le bonheur de qui feroit le ſien.
Que n'auroit pas, en elle, opéré la puiſſance
D'un chaſte amour fondé ſur la reconnoiſſance?
Pleine de ſentimens ſi tendres & ſi doux,
Que n'eût-elle pas fait pour plaire à ſon Epoux?
Plaiſir, honneur, devoir, pitié de ſa jeuneſſe,
Gloire de relever ce que le ſort abbaiſſe,
Les prieres d'un Pere, & les bienfaits du ſien,
Tout cela vous parloit pour elle, & n'a pu rien.
Si je voulois encor, je vous pourrois plus dire;
Sans m'éloigner du but où votre cœur aſpire,
D'un mot, ſi juſques-là je daignois m'abaiſſer,
D'un ſeul mot, je pourrois vous bien embarraſſer.
Mais encore une fois, Meſſieurs, ſoyez tranquilles.
Et ſçachez, pour trancher des propos inutiles,
Que cette infortunée, à qui, dans ſon malheur,
Un ami s'intéreſſe avec tant de chaleur,
De tout ce qui ſe paſſe, apprenant la nouvelle,
Déſavoueroit les ſoins qu'on prend ici pour elle;
Craindroit que l'un de vous ne s'en laiſſât toucher;

Et ſeroit la première à ſe le reprocher.

DAMIS.

Madame, je le vois; l'amour qu'on vous oppoſe,
Et qui pour nous eſt tout, eſt pour vous peu de choſe;
Peut-être, ſi l'objet vous en étoit connu,
Auriez-vous, contre nous, l'eſprit moins prévenu.
Pour moi, plus je le vois, moins je me déſaprouve;
Mon cœur, à ſon aſpect, de plus en plus l'éprouve....

ERASTE.

Le mien auſſi, Madame; & je ſens qu'en effet....

VALERE.

Que de jargon perdu, pour dire un mot! Au fait.
De riens & de fadeurs, Madame, on vous amuſe.
C'eſt vous que nous aimons, & voilà notre excuſe.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez!

ERASTE.

Tendrement! Si celle qui vous fuit
Etoit honnête Fille, elle vous l'auroit dit.

DAMIS.

Peut-être cet aveu, Madame, eſt téméraire:
Mais nous ne le faiſons, que pour vous moins déplaire;
Et que pour nous purger d'un reproche odieux
Qui nous peint comme autant de monſtres à vos yeux.

Une pareille excuſe eſt-elle illégitime ?
Seroit-elle pour nous encore un nouveau crime?
Et pas un de nous trois ne ſe peut-il flatter
Que, du malheur commun, vous voudrez l'excepter ?
Nous nous en remettons à l'arrêt redoutable
Que va nous prononcer votre bouche équitable:
Daignez baiſſer les yeux ſur quelqu'un d'entre nous ;
Et qu'il lui ſoit permis d'oſer prétendre à vous.

ANGELIQUE.

Si j'avois ſçu toucher des cœurs ſi peu ſenſibles,
Je n'en trouverois plus déſormais d'invincibles;
Vous ſignaleriez trop le peu que j'ai d'appas ;
Et le ſignaleriez, en ne l'honorant pas.
Quiconque aime, en effet, doit poſer pour maxime,
Qu'il n'honore qu'autant qu'il eſt digne d'eſtime.
Examinez-vous bien ; & voyez quel honneur
Peut revenir jamais du don de votre cœur.
Quelles ames, ce jour, avez-vous fait paroître ?
Et pour qui venez vous de vous faire connoître?
Vous m'aimez, dites-vous. Oſez-vous un moment,
Colorer vos refus d'un pareil ſentiment ?
Oſez-vous eſpérer que ce propos m'abuſe,
Et qu'un ſi fade encens me flatte & vous excuſe?
Angélique indigente excita vos refus :
De l'opulence en moi vous tente, & rien de plus.

Ne vit-on pas toujours, unis d'un nœud perfide,
La noire ingratitude & l'intérêt ſordide ?
L'une vient d'éclater, l'autre éclate à ſon tour !
Et je juge par-là du prix de votre amour.

VALERE.

Très-mal jugé, Madame !

ERASTE.

Ah ! ſentence cruelle !
J'y ſuis le plus lézé, Madame, & j'en appelle.
Qui ? moi ! De l'intérêt ! Parce que ? Quoi ? Voyons !

VALERE.

Mais oui : quel procédé veut-on que nous ayons.
Je ne dirai qu'un mot, Madame. Je vous aime;
Cela, ſans intérêt, purement pour vous même.
Vous aimez Angélique : Eh ! bien, ajuſtons-nous.
Vous vous efforcerez pour elle, & nous, pour vous ;
Voyez de nous dabord celui qui peut vous plaire,
Et qu'il ſoit votre Epoux....

ERASTE.

C'eſt une affaire à faire ;
Après quoi, pour ſa dot, bourſillant en commun.
Elle aura, par de-là, de quoi s'en trouver un.

DAMIS, *à Angélique qui veut ſortir.*

Ah ! Madame, arrêtez. Des offres de mes Freres,
Retranchons ce qui peut les rendre téméraires :
Votre chere Angélique aura part à nos biens ;
Pour elle, à votre gré, choiſiſſez dans les miens.

Je ne demande pas le moindre ſacrifice ;
Traitez-moi ſeulement avec plus de juſtice ;
Et ſçachez diſtinguer ce cœur où vous regnez,
De ces indignes cœurs qu'ici vous nous peignez!
Eh ! quoi ? Pour ne pouvoir aimer une inconnue,
Que, de vos yeux vainqueurs, le charme à prévenue,
Comme un lâche, animé du plus vil intérêt,
Dois-je être foudroyé d'un ſi cruel arrêt ?
Accuſez mon amour, condamnez ſon audace ;
C'eſt aux ſoumiſſions, à mériter ſa grace ;
Mais que de vos ſoupçons vous ne m'exceptiez pas ;
Me ſupoſer, à moi, des ſentimens ſi bas ;
Voir les vœux les plus purs traités de mercenaires ;
Madame, mille morts me ſeroient moins amères.

ERASTE, *bas à Valere.*

Il pourroit bien, ſur nous, l'emporter aujourd'hui :
Nous n'avons pas le bec afilé comme lui.

VALERE.

Madame....

ANGELIQUE.

Vos diſcours, quoique vous puiſſiez dire,
Après ce que j'ai vu, ne me ſçauroient ſéduire.
Si pourtant mon eſtime a dequoi vous toucher,
Il vous reſte un moyen de vous en rapprocher.

Laiſſons-là cette Fille à qui je m'intéreſſe ;
Un ſoin plus important vous regarde & vous preſſe.
Angélique n'a plus de reſſources qu'en moi.
De vos biens, la pitié réclame un autre emploi.
La derniere infortune accable votre Pere ;
J'ai vu ſa gratitude, & ſa vertu m'eſt chere ;
Imitez-là ; courez l'aider en des beſoins
Qu'il n'éprouveroit pas, s'il vous eût aimés moins.
Tremblez, laiſſant l'honneur de ce devoir à d'autres,
Qu'un ſecours étranger ne prévienne les vôtres ;
Et n'eſpérez jamais de commerce entre nous,
Qu'aurant que, ce jour même, on ſe louera de vous.

SCENE XI.

ANGELIQUE, DAMIS, VALERE, ERASTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MESSIEURS, excuſez-moi, ſi j'entre ſans miſtère.
Madame attend ſans doute, ici, Monſieur leur Pere :
Il eſt à la maiſon, où je l'ai fait aſſeoir ;

Fatigué, foible, triſte, & comme au déſeſpoir.

DAMIS, *à Angélique qui ſort précipitamment.*

Vous ſerez obéie : & mon cœur ſe réſigne....

ANGELIQUE.

Je ne vous parle plus, que vous n'en ſoyez digne.

SCENE XII.

DAMIS, VALERE, ERASTE, NÉRINE.

VALERE, *arrêtant Nérine par le bras.*

NÉRINE ! Un petit mot.

NÉRINE.

Oh ! Madame a raiſon.

Soyez honnête gens, ou point de liaiſon !

DAMIS.

Tu veux moraliſer ? La ſingerie eſt bonne.

NÉRINE.

Oui, j'aime la Morale.

VALERE.

Eſt-ce elle qui t'ordonne

De te faire payer des gens, pour les trahir ?

NÉRINE.

J'aime à la débiter, & non pas à l'ouir.

VALERE.

Oh ! je te tiens. Voyons ; que pourrois-tu nous dire ?

NÉRINE.

Mille choſe pour une.

VALERE.

Entr'autres ?

NÉRINE.

Quel martyre !

Mais vous m'eſtropiez !

VALERE.

Tu n'échapperas pas.

Nous imaginons peu ce que tu nous diras.

NÉRINE.

Quoique je puſſe dire, on ne me croiroit guere.

DAMIS.

C'eſt que tu mentirois.

NÉRINE.

Non, je ſerois ſincère.

ERASTE.

Voyons, parle : on t'écoute.

NÉRINE.

Eh ! bien donc, je vous dis

Que ſi je l'avois pu, j'aurois fait cent fois pis.

TOUS TROIS.

Fort bien.

NÉRINE.

Que je ſuis fourbe, & tant ſoi peu friponne.

DAMIS.

Sur ce point, contre toi, tu n'as déja perſonne.

NÉRINE, *rapidement.*

Mais que vous êtes, vous, des Tygres, des Pervers,

Des Arabes, des Juifs, des Turcs, des Ladres-verds,

Des Cancres... en un mot, s'il faut que je le
dise,
Des gens.... Fuyons ! J'allois lâcher une sottise.

SCÈNE XIII.

DAMIS, VALERE, ERASTE,

DAMIS.

LA belle retenue ! Elle a trop de bonté.

VALERE.

L'impudente !

ERASTE.

La masque !

DAMIS.

Elle m'a démonté.

VALERE, *à Damis.*

Mais vous, que sentez-vous encor pour la Com-
tesse ?

DAMIS.

Plus d'amour que jamais.

ERASTE.

J'ai la même foiblesse.
Elle est de qualité, cela flatte mon goût.
Une belle Bourgeoise est belle, & puis c'est tout.
Mais, dans la qualité, que d'appas j'imagine !
Qu'une Femme bien noble a, je crois, la peau
fine !
Je m'y figure un tout si doux, si délicat,

Si.... Tenez, le vrai beau n'eſt pas du tiers-état.

VALERE.

Oh! bien, renoncez-y pourtant tous deux: car je l'adore;
Sa colere, à mes yeux, l'embelliſſoit encore.
Je vois bien à quel prix on ſera ſon Epoux:
MonPere apparemment la trompe ainſi que nous;
Elle a l'eſprit frappé de ſa ruine entière;
Quand on ſera plus riche, elle ſera moins fière.
Elle a raiſon; l'utile, en ce ſiécle fatal,
Marche avant l'agréable.....

SCEENE XIV.

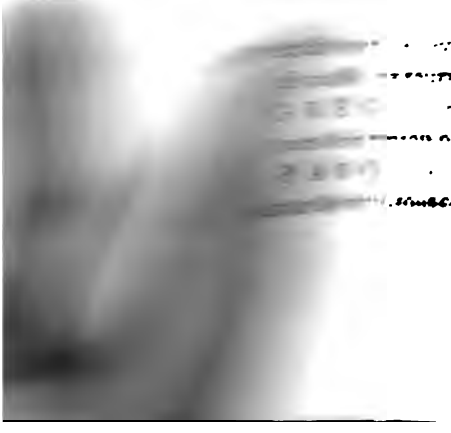
DAMIS, VALERE, ERASTE, PASQUIN.

VALERE.

EH! bien, notre Féal?

PASQUIN.

Nous triomphons! Je ſuis au fait de nos affaires;
Et vous en ſais, dans peu, les témoins oculaires.
Mon Pere, de Caiſſier s'eſt fait donner l'emploi.
Par vingt commiſſions, il ſe défait de moi.
Pour compter ſon argent, cherchant un ſûr aſyle;
Et voulant au Logis reſter ſeul & tranquille,
Il m'en fait dépoſer les clefs, en m'en allant.
Mais ce paſſage échappe à ſon œil vigilant.
Sortez par ce degré, vous en ſçavez l'iſſue:
Par une fauſſe-porte, il deſcend dans la rue;



GRÉGOIRE, *faisant sauter les sacs pleins de paille.*

Je troqueron ſt-or là, conte du pu pezan.

PASQUIN, *lui donnant un sac de Louis.*

Voici le ſac de l'Oncle, où git notre fortune,
Faites-le bien ſonner.

GRÉGOIRE.

Va t'en! Tu m'importune.
Seuleman vers la naſſe, ameune le poiſſon;
Et laiſſe-moi le ſoin d'ajancé l'hameçon.

SCENE XVI.

GRÉGOIRE *ſeul.*

Ça baillon nou les ar d'eun Quaiſſier d'importance.
Vla don tou le métié de cé jan de finance?
En remuan le pouce, i devenon pu gras,
Que le peuz honnête homme, en ſe rompan lé bras.
Et ça vous eſt pu fiar, que ſi c'était grand choſe.
Voyé, Monſieu Damis, comme i vous en impoſe.
Stanpandan qu'eſt-ce au fond? Rian! Dequoi ſarvont-i?
Je vandon note peine; eun Marchan, dés habi;
L'Artiſan, ſa beſogne; eun Valet, ſon ſarvice;
Eun Gendarme, ſa vie; eun Robin la juſtice.
Euz, en ne vendan rian, ſans rian faire, ayon tou.

Maugrebieu de la Race ! Et de la Race itou.
Chut ! Oui ; c'eſt le ſignal : J'entan touſſé mon drôle.
Ça ! Bridon la bécaſſe ! & quémançon mon rôle,
Par faire, en mon chapiau, ſonnaillé cé Louis.

SCENE XVII.

GRÉGOIRE, PASQUIN, DAMIS, VALERE, ERASTE.

GRÉGOIRE, *compte, pendant que les trois Freres s'avancent doucement par derriere, pour voir les ſacs dont la manne eſt pleine.*

UN, *deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept huit, neuf, & dix.*
Jarnigoi ! Que d'arjan ! Et *onze*, & *douze*, & *treize*.
Qu'i fait bon magnié ça ! *quatorze, quinze, ſeize. Dix-ſept, dixhuit, dix-neuf & vingt.* Pezon ſtilà.
I me parait légé. Mon trébuchét ? Le vlà.
(*Pendant qu'il peze.*)
S'i ſavion que j'on cian l'arjan à pleine-hotte ;
Comme diantre i vienrion nous accolé la botte !
Lé Canaille ! Et leux Pere encor en a piquié !
Et dit, s'i s'aviſion de li faire amiquié,
Qu'i ne ſerait pas homme à teni ſon courage !
Tout ça ſerait pour zeux ! Par la morgué ! j'enrage !
Hom ! Qu'aveuc mon arjan, je ſerais fier & ſec !
Et que je ſaurais bian leuz entorché le bec !

I ſon le cœur de far ; moi, je l'aurais de bronze.
(*Paſquin & les trois Freres s'en vont.*)
Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze.
(*Tournant la tête.*)
Gnia pu parſonne. Vlà mon parſonnage fait.
Ça n'a pas été mal, & j'en varron l'effet.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

MAIS pourquoi donc cette ame à la douleur en proie,
Quand je ne vois pour vous que des ſujets de joie?
Au comble du bonheur, vous vous déſeſpérez?
En un mot, tout vous rit, Madame, & vous pleurez.
Qui m'interrogeroit ſur ce qui vous afflige,
Ne ſçauroit que penſer de ce nouveau prodige.
„ Un Courrier nous apprend le retour d'un Vaiſſeau:
„ Qui lui rend des tréſors que l'on croyoit ſous l'eau.
„ On vient de lui compter cent mille écus ſur table:
„ Et, depuis ce moment, elle eſt inconſolable.

Madame, à ce discours, vous tomberez d'accord,
Qu'on me riroit au nez ; & qu'on n'auroit pas tort.

ANGELIQUE.

Je suis riche, il est vrai; c'est un grand avantage.
De l'un à l'autre état, je sens l'heureux passage:
J'ai connu l'indigence ; & qui s'en vit presser,
D'un œil indifférent, ne la voit pas cesser.
Mais quels que soient enfin ces biens qui te séduisent,
Je n'en souffre pas moins du faux bruit qu'ils détruisent.
Ce coup irréparable a fait mes vrais malheurs ;
Et l'espace d'un an n'a pas tari mes pleurs.
Ce faux bruit enleva mon Pere à sa Famille.
Il mourut, en pleurant sur le sort de sa Fille.
Rien n'égala, pour moi, son amour paternel ;
Et mon seul intérêt porta le coup mortel.
Aujourd'hui cependant, je me trouve enrichie
Du retour de ces biens, qui m'ont coûté sa vie :
J'en vais jouir sans lui, Nérine ! Est-ce un bonheur
Si pur, que je le puisse apprendre sans douleur ?

NÉRINE.

L'excellent naturel ! Où sont, pour vous entendre,
Tant d'honnêtes enfans, si peu faits pour attendre:
Qui hâtent, dans leurs cœurs, d'un vieux Pere opulent,

L'héritage tardif, & le trépas trop lent ?
Bel exemple ſurtout, pour les Fils de Géronte !
Mais de la fermeté ſied bien, au bout du compte.
La raiſon fixe un terme, à des regrets ſi vains.
L'eſprit, le tems, l'argent, ſont trois grands Médecins
L'argent ſeul ! eſt-il mal, excepté l'avarice,
Qu'un ſi doux Elixir n'endorme ou ne guériſſe ?
Eſt-il ennui qui perce à travers un gros bien ?
Ce n'eſt pas tout encor ; ne comptez-vous pour rien,
Le dépit des Meſſieurs qui vous ont mépriſée ?
Ils vous trouvent charmante, & vous ont refuſée.
Avec une fortune égale à vos appas,
De leur confuſion, ne jouirez-vous pas ?
Qu'Angelique à préſent, démaſquant la Comteſſe,
Se venge ouvertement du refus qui la bleſſe,
Les plaiſante, s'en moque....

ANGELIQUE.

Ils ſont aſſez punis.
Non, je ne joindrai point la bravade au mépris.
Maîtreſſe de ces biens échapés du naufrage,
D'un plaiſir plus ſenſé, je me forme l'image ;
Allons-en faire part au Pere infortuné,
A cet Homme d'honneur qu'ils ont abandonné.
Avec quelle bonté, digne ami de mon Pere,
Nérine, il a d'abord accueilli ma miſere !
Avec quelle tendreſſe & quelle bonne foi,
A ſes indignes Fils, il a parlé pour moi !

Et que n'a pas tenté ſa pitié généreuſe ?
Mon infortune ceſſe, & la ſienne eſt affreuſe.
Quel plaiſir de lui faire, en l'état où je ſuis,
Rencontrer une Amie, où lui manquoient des Fils !
Voilà, dans ma douleur, tout ce qui me conſole.
Je brûlois de l'aider ; je le puis, & j'y vole.

NÉRINE.

Allez, Madame, allez confondre des ingrats !
Hélas ! ils rougiront, mais ne changeront pas.

SCENE II.

NÉRINE, *ſeule.*

A Paſquin cependant, j'apprête une autre criſe.
Le Faquin, tout-à-l'heure, expiera ſa ſottiſe.
Il n'eſt donc pas content d'un Pere Villageois ;
Et Monſieur en veut un dans le petit bourgeois.
Nous lui confronterons le bon homme Grégoire.
Qu'il vienne ! Le voici. J'attens l'autre.

SCENE III.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

VICTOIRE !

NÉRINE.

A ton honneur enfin, t'en voilà donc ſorti ?

PASQUIN.

De trois cent mille francs & plus, je ſuis nanti.

NÉRINE.

Sçavent-ils le retour du Vaiſſeau d'Angelique ?

PASQUIN.

Oui. J'ait venir même, en menteur méthodique,
Tout l'or qu'ici leurs yeux ont cru voir en monceau,
D'une part, que leur Pere avoit dans ce Vaiſſeau.
A peine leur en ai-je annoncé les nouvelles,
Qu'ils ont volé chez eux, pleins du plus beau des zèles;
C'eſt à qui fera mieux. Mais, chez nous revenus,
Comme ils nous recevoient, nous les avons reçus.
On n'entroit point. Chacun, pour prévenir ſon Frere,
De l'Oncle, a mandié, ſous main, le miniſtère;
Le cher Oncle eſt chargé, par ſes dignes Neveux,
En faiſant leurs préſens, de bien plaider pour eux.
Il ne manquera pas d'être, dans cette affaire,
Auſſi bon Avocat, que bon Dépoſitaire.
Et la cauſe & l'argent ſont en très-bonne main.
On tient mes Garnemens, & je te venge enfin,
Pauvre Pere aveuglé ſi longtems ſur leur compte!
Puiſſent-ils en crever de dépit & de honte!

NÉRINE.

J'aime à te voir des mœurs.

PASQUIN.

Des mœurs ? Oui, oui, j'en ai!

NÉRINE.

C'eſt qu'on ſe ſent toujours de ce que l'on eſt né :
Tu me le diſois bien.

PASQUIN.

Eh ! Laiſſons la naiſſance.
Comme tu vois, ſur eux, elle a peu de puiſſance.
C'eſt que j'ai de l'honneur ; & voilà le grand point.

NÉRINE.

Ce grand point eſt plus sûr, quand à l'autre il eſt joint.

PASQUIN.

Tel eſt ton ſentiment; mais ce n'eſt pas le nôtre.

NÉRINE.

Quoi qu'il en ſoit, en toi, j'aime à voir l'un & l'autre.

PASQUIN.

Quoi qu'il en ſoit, veux-tu de moi, tel que je ſuis ?

NÉRINE.

Oui ; mais je ne fais point de faux pas, ſi je puis.

PASQUIN.

Qu'appelles-tu, faux pas? Qui te parle d'en faire?
Tout-à-l'heure, veux-tu venir chez le Notaire.

NÉRINE.

Tu m'entens mal auſſi : ma crainte eſt que Paſquin,
Aujourd'hui mon Epoux, ne le ſoit plus demain.

PASQUIN.

Sur quoi peux-tu fonder ce que tu t'imagines ?

NÉRINE.

Sur l'inégalité de nos deux Origines.

(*Grégoire paroît.*)

Conſultons-en Grégoire.

PASQUIN, *voulant s'en aller.*

Oh! non, non ; laiſſe-moi.

NÉRINE, *le retenant.*

Demeure ici. Je veux lui parler devant toi.

SCENE IV.

GRÉGOIRE, PASQUIN, NÉRINE.

GRÉGOIRE.

MAIS, drès-que tu me vois, tu fui comme la foudre.

PASQUIN, *à part.*

Demeurons, puiſqu'il faut, tôt ou tard, s'y réſoudre.

GRÉGOIRE.

Par ce que t'és féru de ſte groſſe Gâgui ?
Gnia pa gran mal à ça ; ſis-je eun je ne ſai qui ?
Eſt-ce que tu me pran pour eun fagot d'épeine ?
Loin de t'en vouloir mal, je veux que tu la prenne.

NÉRINE.

Votre avis ſeroit-il, s'il étoit aſſez fou.....

GRÉGOIRE.

Mon avi, s'i te pran, c'eſt de le prande itou.

NÉRINE.

J'accepte le marché; mais c'eſt pourvû qu'il tienne.

GRÉGOIRE.

Ça tiant pu qu'on ne veut; va! N'en ſais pas en peine.

NÉRINE.

Si je redevenois Fille dans quelque tems?

GRÉGOIRE.

Fille?

NÉRINE.

Oui; je ne ſuis rien, je n'ai rien, & je prens,
L'Héritier & l'aîné d'un Procureur très-riche.
Si la Chicane, un jour, de ſon lit, me déniche?

GRÉGOIRE.

Qui? Li! Note Jeannot mourra comme al eſt né,
D'eun bon gros Payſan, l'Héritié & l'Aîné.
Al eſt à moi.

NÉRINE.

Quel conte!

GRÉGOIRE.

Oui, ſi vous plaît, Madame.
Al eſt Fils d'eun brave Homme & d'eune honnête Femme.
Li, Fils d'eun Procureur! Fi don! en a-t-il l'air?
Trouvé-vou qu'i reſſemble à l'ouvrage d'eun Clair?
Toi, défan don ta cauſe.

NÉRINE.

Il auroit trop de peine,
A plaider contre vous.

PASQUIN, *à part.*

Ouf! La fâcheuſe ſcène!

GRÉGOIRE.

Conte moi! Queman don, li-même aurait dit ça?

NÉRINE.

Vas, Jeannot! Ce n'eſt pas ce qui nous broüillera.
J'en veux d'autant plus même être de tes amies,
Que je n'ai plus de peur que tu te méſallies.
Adieu.

SCENE V.

GRÉGOIRE, PASQUIN.

GRÉGOIRE.

Fi le vilain qui me renie! Encor,
Si c'étoit pour eun comte, ou queuque autre Milor?
Mais pour ſe dire iſſu, d'où? de qui? d'eune race
Don tou le reluiſan ne vau pa note craſſe,

PASQUIN.

Ma foi, non! Maintenant, je penſe en vérité,
Que ce que j'en ai dit, c'eſt par humilité.

GRÉGOIRE.

Va te caché, aveuc ta ſotte ſuffiſance!

Vla don pourquoi mon drôle évitait ma préſence!
Tu rougis du ſaro don ton Pere eſt couvar !
Eh ! Va , va ! Mon ſaro vau bian ton habit var.
Et pis , devan lé jans , je ſon lé Bonapôte !
Tené , le brave enfan , qui veu parlé dez-aûte !

PASQUIN.

Eh ! Je vous ai bien dit que je ne valois rien.
Oui , je ſuis un maraud, un miſérable, un chien,
Digne.... je ne ſçais pas de quoi ! De cent nazardes.
Je ſerai contre moi , déſormais, ſur mes gardes.
J'étois garçon d'honneur , ſi jamais il en fut ;
Mais, près de nous, le diable eſt toujours à l'affut.
Si vous ſçaviez combien , maudiſſant ma ſotiſe ,
J'ai fait de mauvais ſang, depuis qu'elle eſt commiſe !
Le mal que je m'en veux...

GRÉGOIRE.

Parle-tu tou de bon ?

PASQUIN.

Oui ; c'eſt du fond du cœur.

GRÉGOIRE.

Note Maître a raiſon.
Je ne ſon que dé ſot ! Lé pandar ont biau faire ,
Et n'ête pa no Fils , je ſon toujou leux Pere.
Oh bian ! J'oubliré tou : mais c'eſt aveuc le tams;
Et ça , quand tu m'aura dévalizé no jans.
Fai nou , ſu ce qu'iz ont, faire au plutôt main-baſſe.

La paix eſt faite alor; ſinon....

PASQUIN.

Je tiens ma grace !
Le Frere de Géronte eſt, depuis un inſtant,
Gardien d'un dépôt dont vous ſerez content.
L'avide Financier, d'une main de Forfante,
Lâche, en de bons Contrats, trois mille écus de rente.

GRÉGOIRE.

Tiron toujou. Après ?

PASQUIN.

On a de l'Auditeur,
Quarante mille écus en Billets au Porteur.

GRÉGOIRE.

N'a-t'on, du Capitaine, ancor que dé paroles ?

PASQUIN.

Un cofret plein de neuf ou dix mille piſtoles.
En eſt-ce aſſez ?

GRÉGOIRE.

Après cet acte de vertu,
Vian ! Je t'ambraſſerais, quand tu m'aurais battu.
Et de ta faute, au fond, qui veut-on qui ſoit cauſe?
C'eſt le mauvais exempe, & ce n'eſt aute choſe.
Eh! Meſſieux de la Ville, aveuc vos mœurs du tems,
Que vou nou gâté bian tous nos pauves enfans !
Je vou lés envoyon bons, ſimpes, ſans malice,
Vou nou lé déniaiſé ; mais c'eſt d'aveuc dé vice.

Oh ! bian, bian, guieumarci, j'avon quaſiman tou ;
Et de note côté, je tenon le bon bòu.
De conte-bleu, Géronte a traité l'entrepriſe,
Allon li montré ... Non ; retardon la ſurpriſe.
(*Voyant venir Géronte.*)
Vian ! De la réuſſite, i ne faut nou targué
Qu'à la barbe de ceux que je voulon nargué.

SCENE VII.

GÉRONTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

DE mes offres envain, vous voulez vous défendre.
Je ne vous quitte point.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre.

ANGELIQUE.

Songez de quels malheurs vos jours ſont menacés.

GÉRONTE.

Ma maiſon de campagne exiſte, & c'eſt aſſés.
Ce bien me ſuffiſoit, il me ſuffit encore.
Et j'y cours enfermer l'ennui qui me dévore.

ANGELIQUE.

Ce bien peut vous manquer par des coups imprévus.

Vous comptiez ſur vos Fils; & vous n'y comptez plus.

GÉRONTE.

Non, Madame; & c'eſt-là ma perte irréparable.

ANGELIQUE.

Garantiſſez-vous donc d'un ſort plus déplorable;
Prévenez un état où j'ai long-tems gémi,
Où je vous ai trouvé ſi véritable ami.
Vous ſeul aurez-vous eu de la reconnoiſſance?
Le Ciel a-t-il remis ces biens en ma puiſſance,
Pour me voir emporter le reproche au tombeau,
D'avoir eu, ſans le ſuivre, un exemple ſi beau?
L'amitié de mon Pere étoit plus engageante.
Qu'il revive en ſa Fille.

GÉRONTE.

O trop heureux Argante!
Oui! Tu revis en elle, & tu m'en vois jaloux.
Généreuſe Angelique! adieu, ſéparons-nous.
Quel horrible ſurcroît ſeroit-ce à ma miſere,
Que je vous duſſe encore autant qu'à votre Pere;
Moi qui rougis déja de vous voir aujourd'hui
Ne tenir rien de moi, quand je tiens tout de lui?
Le Ciel a fait pour vous, ce que je voulois faire.
Votre proſpérité me tient lieu de ſalaire.
N'honorez plus ces lieux d'un aſpect ſi charmant:
Fuyez-nous pour jamais! Quelquefois ſeulement,
Souvenez-vous de moi, dans le cours d'une vie
Dont la félicité fit ma plus chere envie;

J'aurois fait aujourd'hui moi-même ce bonheur,
Mais j'étois ſans fortune, & mes Fils ſans honneur.

ANGELIQUE.

Je ne vous parle plus, que devant ces barbares.
Par une offre ſi juſte, & des refus ſi rares,
Inſpirons, ou du moins, faiſons-leur concevoir,
Vous, le mépris des biens; moi, l'amour du devoir.
Réduiſons aux remords, l'avarice inhumaine!
J'attends qu'ici bien-tôt l'intérêt les ramene.
De votre faux malheur ils ſont déſabuſés:
Et, dans l'eſpoir des biens qu'on vous a ſuppoſés,
Il n'eſt procédé noble, à préſent, qui leur coûte.

GÉRONTE.

Oſeroient-ils paroître?

ANGELIQUE.

Oui: ſe flattant ſans doute,
Que vous ne les croyez encore inſtruits de rien.

GÉRONTE.

Et moi, je ne veux plus, avec eux, d'entretien.

ANGELIQUE.

Les voilà.

GÉRONTE.

Je les fuis.

SCENE VII.

Tous les Perſonnages.

CHRISALDE, *arrêtant Géronte.*

ECOUTEZ-NOUS, mon Frere.
Ces Meſſieurs, ſe plaignant d'une injuſte colere,
M'engagent à venir intercéder pour eux.
Que reprochez-vous donc à ces Fils généreux ?
Ils n'ont rien, diſent-ils, qu'ils ne vous ſacrifient :
Pour moi, je l'avouai, leurs bons cœurs m'édifient ;
Et c'eſt, pour qui vous aime, un ſpectacle bien doux,
De les voir, à l'envi, ſe dépouiller pour vous.

DAMIS, *affectueuſement à ſon Pere.*

Ai-je donc mérité cette rigueur outrée
Qui m'a, de la maiſon, fait refuſer l'entrée ?

VALERE, *d'un ton furieux.*

Il eſt des médiſans qui vous font ſoupçonner
Que j'étois un infâme à vous abandonner ?
Nommez-les moi !

ERASTE.

Voilà Grégoire : approche !
Tantôt, pour me purger d'un injuſte reproche,
N'ai-je pas ſur le champ, fait offre de mes biens ?

VALERE, *le ſecouant rudement par le bras.*
Qui de nous, le premier, a préſenté les ſiens ?

GRÉGOIRE.

Ouf ! Ma piau n'en peu mais.

VALERE.

Dédis-moi, ſi tu l'oſes !
Parle !

GRÉGOIRE, *à Géronte.*

Oh ! pour ça, Monſieu, iz-on bin fai lé choſes.

DAMIS.

Je n'atteſte perſonne en ce juſte conflit :
Mon Pere me connoît, & cela me ſuffit.
Je devois, il eſt vrai, dabord & ſans réplique,
M'offrir, à votre gré, pour Epoux d'Angelique ?
Mais, mon Pere, excuſez ; j'aimois : & dans un cœur,
De la raiſon, l'amour eſt aiſément vainqueur.
Cette raiſon bien-tôt eſt rentrée en mon ame ;
(*à Angelique.*)
Et j'en dois le retour à vos bontés, Madame.
Oui ; j'ai ſur vos leçons murement réflechi.
Et de mes premiers fers, par vous-même affranchi,
Je viens....

VALERE.

Tout beau ! C'eſt moi qui le premier s'explique,
Et qui veut, s'il vous plaît, épouſer Angelique.

ERASTE, *à ſes Freres.*

Qui ! Tantôt, malgré moi, vous m'en faiſiez l'Epoux !

Et c'eſt moi qui veut l'être, à préſent, malgré vous.

DAMIS, *à Géronte.*

Vous me la deſtiniez; c'eſt à moi qu'elle eſt due.

VALERE.

Mandez-lui qu'elle vienne; & je l'épouſe à vue.

ERASTE.

J'aimois ailleurs auſſi; mais cela n'y fait rien.

NÉRINE.

Vous ſçavez donc, Meſſieurs, qu'Angelique a du bien.

GÉRONTE.

Enfants dénaturés, que tout le monde abhorre,
Qu'ainſi que le refus, ce retour déshonnore!
Lâches! Qu'attendez-vous d'Angelique & de moi?
Vous voulez, à l'envi, lui donner votre foi!
Armez donc votre front d'une audace nouvelle.
Sçavez-vous devant qui vous parlez? Devant elle.
Voilà cette Angelique offerte à votre choix,
Et que vous offenſez pour la ſeconde fois.
Flattez-vous maintenant d'un eſpoir légitime;
Cherchez mon entremiſe, & briguez ſon eſtime.
Lorſque, dans ſes malheurs, un Pere vous l'offroit;
Il falloit diſputer alors, à qui l'auroit!
D'appas & de vertus un ſi rare aſſemblage,
Seroit, de l'un de vous, à préſent le partage;
Mais votre ame n'a pu juſques-là s'élever;

Quand, pour vous, contre moi, j'ai pu me ſou-
lever :
Car enfin, je l'aimois : elle y pouvoit répondre ;
(*à Angelique.*)
(Pardonnez un aveu qui ſert à les confondre.)
Oui, cruels ! En ſecret, pour elle, je brûlois
D'un véritable amour que je vous immolois.
Vos refus m'ont fait perdre un ſi grand ſacrifice:
Qu'à jamais vos refus faſſent votre ſupplice !
La nature ſur elle a répandu ſes dons ;
Et la fortune y joint les ſiens. Nous la perdons.
Triomphez du dépit qui s'éleve en leur ame ;
Vous êtes bien vengée. Adieu, partez, Madame !
Allez, loin des ingrats, vous choiſir un Epoux,
Moins mépriſable qu'eux, & plus digne de vous.

ANGELIQUE.

Non, non : je dois, Monſieur, vous prendre
pour modèle,
A l'exemple d'une ame & ſi grande & ſi belle,
Je leur pardonne, & veux fixer ici mon choix.

GÉRONTE.

Ah ! Que prétendez-vous ? Déteſtez-les tous
trois !
Point d'égard pour mon ſang ! Je ne ſuis plus leur
Pere.

ANGELIQUE.

Vous le redeviendrez, quand je ſerai leur Mere.
Je voulois partager mes biens entre nous deux :
Je vous les livre tous : & moi-même avec eux.

GÉRONTE.

Et vous même ! Ah ! Madame ! O bonté magnanime !

ANGELIQUE.

De mon Pere, en ceci, le pur eſprit m'anime.
Pleine de ſa mémoire, il me ſemble aujourd'hui,
Qu'en m'uniſſant à vous, je me rejoins à lui.

CHRISALDE.

Voilà pour mes neveux un trait bien exemplaire.
Vous plairoit-il, Madame, attendant le Notaire,
Allez vous repoſer dans cet apartement.
Nous vous ſuivons, mon Frere & moi, dans le moment.

SCENE VIII.

Tous les Perſonnages, excepté Angelique.

CHRISALDE, *à Géronte.*

ASSUREZ ſur les biens que l'on vous reſtitue,
Son Douaire, & la dot qu'elle ſe conſtitue ;
(*Aux trois Freres.*)
Et vous, une autre fois, ſoyez plus connoiſſeurs
Au choix que vous ferez de vos Interceſſeurs.
Penſez-vous qu'aveuglé ſur votre caractère,
Tout le monde ait pour vous les yeux de votre Pere ?
Vos lâchetés, ſans doute, eſperent l'adoucir ;
Mais, près de moi, jamais n'y croyez réuſſir.

Tous mes biens, après moi, devoient être les vôtres :
N'y prétendez plus rien, ni les uns ni les autres ;
A l'aimable Angelique, ils ſont abandonnés.
Et vous allez encore être plus étonnés.
Ce Vaiſſeau revenu, ce Courier, ces richeſſes,
N'étoient, je vous l'apprends, que d'honnêtes fineſſes,
Pour lui faire accepter les dons que je lui fais ;
Elle a cent mille écus déja de mes bienfaits.
Sa façon d'en uſer la rend digne du reſte.
Vous avez trop ſuivi votre penchant funeſte.
Angelique & mon Frere ont des vertus ſans prix.
Ils ſont récompenſés, & vous êtes punis.

GRÉGOIRE.

(*Rendant un ſac à Chriſalde qui ſort.*)

Vla le ſac aveuc quoi j'avon fai no Recrue,
Et le biau filet d'or, où j'avon pri lé Grue.

(*Aux trois Freres.*)

Léz aute ſacs, Meſſieu, qu'ou reluquiais de loin,
En lieu d'or & d'arjan, n'étion plein que de foin.
I vous reſſemblion : fauſſe & belle apparance.
Vote Pere, dan vou, boutoit ſon eſpérance ;
Il a vu, dans le fond, que vou ne valiais rian.
Vou revla ſou ſa coupe ; adieu ; porté vou bian.

(*Il ſort.*)

GÉRONTE.

Malheureux ! Je vous plains, tout ingrats que vous êtes,
Je n'ai point raſſemblé tant de coups ſur vos têtes.

Accuſez-en des cœurs indignés contre vous ;
Et touchés du malheur où vous me laiſſez tous.
Allez ! Je veux encor diſpoſer en mon Pere,
De ce que vous avez dépoſé chez mon Frere ;
Ce que je vous enleve, en cet heureux moment,
Suffit, & par-de-là, pour votre châtiment. (*Il ſort.*)

NÉRINE.

Comme, dans le péché, leur ame eſt endurcie !
Voyez ſi ſeulement un d'eux me remercie.

(*Elle ſort.*)

DAMIS, *à Paſquin.*

Scélérat ! Que penſer de tout ce que voi ?

PASQUIN.

Qu'on vous jouoit.

VALERE.

Et qui ?

PASQUIN.

L'Oncle, Nérine....

(*Fuyant ſur la porte du Logis.*)

Et moi.

VALERE, *courant à lui, la canne levée.*

Vous en ſerez payés, ſelon votre mérite.

PASQUIN, *s'arrêtant fièrement.*

Morbleu ! N'avancez pas, où je vous déshérite !

DAMIS.

Peut-on plus outrager, & de plus de façons ?

ERASTE.

En effet, nous voilà de fort jolis garçons !

Fin du cinquième & dernier Acte.

Voltaire, François Marie Arouet de

L'ÉCOSSOISE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES;

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et mise en Vers

Par Mr. DE LAGRANGE:

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Septembre 1760.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXI
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

FABRICE, *tenant un Caffé & des appartements garnis*, M. Chanville.

LINDANE, *Ecoſſoiſe*, Mlle. Catinon.

MONROSE, *Seigneur Ecoſſois*, M. Rochard.

LORD MURRAI, M. Le Jeune.

LADI-HALTON, Mde. Bagnoli.

FRIPORT, *gros Négociant*, M. De Heſſe.

MORDANT, *Auteur ſatyrique*, M. Deſbroſſe.

POLLY, *Suivante de Lindane*, Mlle. Deſglands.

ARLEQUIN, *Laquais de Lord Murrai.*

UN MESSAGER D'ÉTAT.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La Scene eſt à Londres, dans un Caffé.

L'ÉCOSSOISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Caffé, & des Chambres ſur les aîles, de façon qu'on peut entrer, de plain pied, des Appartemens dans le Caffé.

MORDANT *ſeul dans un coin, auprès d'une table, ſur laquelle il y a une écritoire, du Caffé, & liſant la Gazette.*

QUE ces nouvelles-là pour moi ſont affligeantes !
Triſtes, fâcheuſes, déſolantes !
Qu'elles excitent dans mon cœur
De juſtes mouvemens de rage & de fureur !
Je vois, ſur tant de gens, des graces répandues ;

Des bienfaits prodigués, & des faveurs reçues,
Et pas une seule pour moi,
Qui pourrois y prétendre autant, & mieux, je croi.
N'est-ce donc pas une injustice ?
Car, sans appréhender de passer pour un fat,
Je puis fort me vanter d'être utile à l'Etat,
De lui rendre quelque service ;
Et l'on ne peut enfin nier,
Que mes Feuilles ont fait enchérir le papier.
(*Il se leve de sa table.*)
Et moi, je n'obtiens rien !... que cet oubli m'irrite !
Que je le trouve injurieux !
Et que je voudrois bien me venger de tous ceux
A qui l'on croit quelque mérite !
J'ai loué bien des sots, dénigré les talens,
J'ai dit beaucoup de mal des gens,
Et cela m'a valu quelque petit salaire ;
Mais mes profits, sans doute, en feront bien plus grands,
Si je puis quelque jour en faire.
En voici bien l'occasion :
J'en veux profiter, n'en déplaise
Aux discours, au qu'en dira-t-on.
Je suis ici placé par Myladi Halton,
Pour savoir ce que c'est qu'une jeune Ecossoise
Qui loge dans cette maison,
Qui lui cause beaucoup d'ombrage,
Dont elle est jalouse à la rage,
Je suis enfin son espion,
Bien payé pour cela ; ce n'est point à médire,
Que l'on fait fortune à présent ;
Ce talent n'est pas suffisant :
Pour y parvenir, il faut nuire.

SCENE II.

MORDANT, FABRICE.

MORDANT.

BOn jour, Monſieur Fabrice.

FABRICE.

Ah! ah! Monſieur Mordant,
Serviteur. Dites-moi, comment vont les affaires?

MORDANT.

Toutes vont bien en général;
C'eſt ce qui ne m'importe guère:
Mais les miennes vont au plus mal,
Et c'eſt ce qui me déſeſpére.

FABRICE.

Vous en êtes la cauſe, il ne faut rien vous taire,
Vous vous faites des ennemis,
Monſieur Mordant.

MORDANT.

Eh! mais, je n'en ſuis pas ſurpris;
Je ſçais que dans les cœurs je fais naître l'envie,
Que j'excite la jalouſie.

FABRICE.

Sur votre compte on tient bien de mauvais propos,
Et pour vous cela m'humilie;
Comment pouvez-vous, je vous prie,
Vous mettre tant de gens à dos?
Avoir tant d'ennemis?

MORDANT.

La diſgrace eſt petite.

Voulez-vous le ſavoir ? C'eſt que j'ai du mérite ;
Monſieur Fabrice.

FABRICE.

Il ſe peut bien ;
Mais par malheur, on n'en croit rien.
Tout le monde aſſure, au contraire,
(Ceci ſoit dit ſans vous déplaire,)
Que vous êtes un ignorant,
Et l'on ajoute encor que vous êtes méchant.

MORDANT.

On a tort, j'ai le cœur fort bon, Monſieur Fabrice ;
Tendre même, on me doit rendre cette juſtice ;
Des hommes, il eſt vrai, je n'en diſconviens pas,
Je dis un peu de mal, mais pour toutes les femmes ;
En revanche, mon cœur reſſent de vives flâmes,
Quand elles ont quelques appas :
Et pour vous le prouver, il faut que tout à l'heure,
Vous m'introduiſiez, s'il vous plaît,
Chez ce jeune & charmant Objet,
Qui, depuis quelques mois, chez vous fait ſa demeure ;
Et que, malgré mes ſoins & mon empreſſement,
Je n'ai pû voir encor dans ſon appartement.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas, pour raiſon aſſez bonne.
L'un pour l'autre, croyez que vous n'êtes pas faits ;
Elle ne ſe vante jamais,
Et ne dit du mal de perſonne.

MORDANT.

J'en conçois la raiſon, vraiment.
C'eſt qu'elle ne connoît perſonne, apparemment.
Le plaiſir de médire eſt un plaiſir extrême,
Comment s'y refuſer ? Il eſt délicieux.
Mais mon cher Fabrice, vous-même,
N'en ſeriez-vous point amoureux ?

FABRICE.

Je n'ai pas cette hardieſſe,
Malgré ſes graces, ſes attraits;
Capables d'inſpirer la plus vive tendreſſe,
Dans ſon air, ſon maintien, je vois tant de nobleſſe,
Que jamais je ne l'oſerois,
Et ſa vertu d'ailleurs....

MORDANT, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah!

FABRICE.

Qu'eſt-ce à dire?
Et qu'avez-vous donc tant à rire?

MORDANT.

Sa vertu! quel jargon! où diable en a-t-il vû?

FABRICE.

Vous me faites juger, par ce trait de ſatyre,
Que vous ne croyez pas beaucoup à la vertu,
Et qu'à la dégrader tout votre ſoin s'applique.
J'entens un équipage, & vois un domeſtique,
Qui porte une malle, je crois
Que c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi....

MORDANT.

Si c'eſt quelque bonne pratique,
N'oubliez pas, mon cher ami,
De me recommander à lui.
(*Il ſe remet à ſa table.*)

SCENE III.

MONROSE, MORDANT, FABRICE.

MONROSE.

QUI de vous eſt Monſieur Fabrice,
Meſſieurs

FABRICE.

C'eſt moi, Monſieur, fort à votre ſervice.

MONROSE.

Je n'ai, je crois que peu de jours
A m'arrêter dans cette ville.
(*A part.*)
Daigne m'y protéger, Ciel à qui j'ai recours.
(*Haut.*)
On m'a dit que chez vous on étoit fort tranquille.

FABRICE.

Oui, vous aurez ici, Monſieur, de l'agrément,
Vous y trouverez sûrement
Les commodités de la vie,
Un aſſez joli logement,
Table d'Hôte fort bien ſervie,
Liberté de manger, s'il vous en prend envie,
Tout ſeul dans votre appartement,
Et du caffé l'amuſement.
Soyez sûr que chez moi, l'on trouve abondamment
Toutes les choſes néceſſaires.

MONROSE.

Je le crois. Avez-vous beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Je n'ai, Monſieur, préſentement
Qu'une jeune perſonne, affable, gracieuſe,
Et très-belle, & très-vertueuſe.

MORDANT, *à part.*

Très-vertueuſe... Eh ! oui, vraiment.

MONROSE.

Débite-t-on quelques nouvelles ?

FABRICE.

Tenez, Monſieur, en fait de bonnes & de belles.

Dame, c'eſt un grand Ecrivain,
Vous les aurez de lui de la premiere main.
Comptez qu'aux Etrangers il eſt très-néceſſaire.

MONROSE.

Cela ſe peut fort bien, mais je n'en ai que faire.

FABRICE.

Avec lui je vous laiſſe, & dans l'inſtant je vais
Ordonner qu'on vous ſerve au gré de vos ſouhaits.

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

MONROSE, MORDANT.

MORDANT, *ſe levant de ſa table.*

C'Eſt quelque grand Seigneur, ſans doute,
Je crois le démêler à ſa mine, à ſon air,
Car il me paroît haut & fier,
Et, ſans vous regarder, vous parle & vous écoute.
Abordons-le pourtant.... Permettez-moi, Mylord,
De vous préſenter mon hommage.

MONROSE.

A moi, Monſieur? vous avez tort,
Changez, s'il vous plaît de langage.
Je ne ſuis point Mylord, on ne voit que des fats,
Se vanter de leur titre, on doit plûtôt les taire,
Et c'eſt être fourbe & fauſſaire
De s'en donner que l'on n'a pas.
Je ſuis ce que je ſuis, cela n'importe guère.
Mais vous, s'il vous plaît, dites-moi,
Dans cette maiſon ci, quel eſt donc votre emploi?

MORDANT.

Je n'en ſuis point, Monſieur, mais j'y paſſe ma vie
A mettre au grand jour mon génie;
Je ſuis Auteur.

MONROSE.

Auteur!

MORDANT.

Même de bon aloi.

MONROSE, *à part.*

C'eſt quelque ſot.

MORDANT.

J'écris des Romans, des Brochures,
Des Mémoires, des Aventures,
Je dis du bien, du mal, je fais & je détruis.
Vous faut-il pour quelques amis,
Des éloges outrés? Parlez, je vais écrire,
Et vous-même en ſerez ſurpris.
Faut-il employer la ſatyre?
Ou de quelque ennemi dire du mal? J'en dis
Autant qu'un autre en pourroit dire,
Sans ménagement, ſans quartier;
A ma plume, en cela, l'on peut fort ſe fier,
Et c'eſt une juſtice enfin qu'on ſçait me rendre,
Demandez: avez-vous quelqu'Auteur à défendre,
Ou quelque Piéce à décrier?
Je ferai bien-tôt votre affaire,
Je ſuis votre homme, ailleurs n'allez pas le chercher,
Le tout à juſte prix; car je ne ſuis pas cher.

MONROSE, *à part.*

Cet homme excite en moi le mépris, la colere.
(*Haut.*)
Et vous ne faites pas ici d'autre métier?

MORDANT.

Quand on a du talent, il faut bien l'employer,
Et le mien n'eſt pas ordinaire.

MONROSE.

Ainſi donc ; vous oſez écrire impunément ?
Tourner la critique en injure ?
Et ſur qui vous voulez, lancer inſolemment
Les traits de votre aigre cenſure !
On a, ma foi, grand tort.

MORDANT, *ſe remettant à ſa table.*

Cet homme, aſſurément ;
N'aime pas la Littérature.

MONROSE, *avancé ſur le bord du Théâtre.*

Sort barbare ! ai-je aſſez éprouvé tes revers ?
Eſt-il quelqu'un, dans l'Univers,
Plus en bute à ta tyrannie ?
Je ſuis forcé de fuir l'Ecoſſe, ma patrie,
Errant, de tous abandonné,
Proſcrit, à la mort condamné.
Mille projets affreux s'élevent dans mon ame.
J'ai perdu mes honneurs, mes biens, mon fils, ma femme.
Il ne me reſte plus, hélas !
De ma malheureuſe Famille,
Qu'une trop déplorable Fille,
Et qui n'a par malheur encor que trop d'appas,
Dont j'ignore le ſort, qui vit déſeſpérée,
Et peut-être deshonorée,
Ah ! j'en frémis . . . & je mourrai,
Sans avoir pû tirer vengeance,
De la Famille de Murrai,
Cauſe de mes malheurs, & de mon indigence,
Qui m'a toujours perſécuté,
Qui m'a tout ravi, tout ôté,
Même juſqu'à mon exiſtence ;
Car il n'eſt que trop vrai, je n'exiſte plus, non,
Au nombre des vivans on ne doit plus m'inſcrire,
L'arrêt qui vient de me proſcrire,
M'a fait perdre juſqu'à mon nom ;

Et dans ma disgrace accablante ;
Quoique le jour m'éclaire encor de son flambeau ;
Je ne suis plus qu'une ombre errante,
Autour de son triste tombeau.

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *une serviette à la main.*

VOus plairoit-il, Monsieur, d'aller vous mettre à table ?
On a servi.

MONROSE.

De grace, ayez pour agréable ;
De me faire servir dans mon appartement.
[*Il sort.*]

FABRICE.

Oui, Monsieur, rien n'est plus faisable,
Vous l'allez être en un moment.
(*Il frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE VI.

FABRICE, POLLY, MORDANT.

FABRICE.

POLLY, Polly, deux mots.

POLLY.

Qui donc ici m'appelle ?
C'eſt vous, notre cher Hôte !

FABRICE.

Eh ! oui, Mademoiſelle,
C'eſt moi, c'eſt votre Serviteur,
Qui vient vous demander ſi vous ſeriez d'humeur
A venir aujoud'hui dîner en compagnie.

POLLY.

Diſpenſez m'en, je vous ſupplie :
Ma Maîtreſſe ne mange pas,
Comment voulez-vous que je mange ?
Nous ſommes ſi triſtes ! hélas !

FABRICE.

Mais votre Maîtreſſe eſt étrange,
Je ne conçois rien à cela ;
Venez, venez toujours, cela vous égaîra.

POLLY.

Non, de la voir ſouffrir, ma peine eſt trop cruelle :
Quand elle ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Eh ! bien, ſecrettement on vous apportera,
Dans un moment d'ici, tout ce qu'il vous faudra.
[*A Mordant.*]
Venez-vous ?

MORDANT.

Je vous ſuis.

SCENE VII.

POLLY, MORDANT.

MORDANT, *ſe leve de ſa table.*

MA divine Soubrette ;
Chere Polly, permets qu'un moment je t'arrête.

POLLY.

Que me voulez-vous ?

MORDANT.

Quoi ! jamais
Ne voudras-tu répondre à mes ardens ſouhaits ?
M'introduire chez ta Maîtreſſe,
Pour qui je ſens, je crois, une forte tendreſſe ?

POLLY.

Vous êtes bien audacieux !
C'eſt bien à vous d'être amoureux
D'une perſonne de ſa ſorte ?

MORDANT.

De ſa ſorte !

POLLY.

Oui, vraiment.

MORDANT.

Mais, le diable m'emporte ;
Tu badines : il eſt certain.
De quelle ſorte eſt-elle enfin ?
Ce que tu dis eſt pitoyable.

POLLY.

D'une ſorte très-reſpectable.

Auprès d'elle vos vœux seroient fort mal reçus.
Je vous garantis son refus,
Sans craindre qu'elle me démente,
Et vous êtes fait, tout au plus,
Pour le char de quelque Suivante.

MORDANT.

C'est-à-dire, Polly, que si je t'en contois,
Je serois écouté, bien-tôt tu m'aimerois ?

POLLY.

Point du tout, agréez que je vous désabuse.

MORDANT.

Mais je n'y peux rien concevoir,
La Maîtresse craint de me voir;
Et la Suivante me refuse !
Quelles raisons peut-on avoir ?

POLLY.

Trois raisons, des meilleures même,
Et que, sans fard & sans emblême,
Je vais vous déduire à l'instant.
Vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.

MORDANT.

Il convient bien à ta Maîtresse,
Qui languit dans la pauvreté,
Et qu'on nourrit par charité,
De dédaigner ainsi des gens de mon espéce.

POLLY.

Ma Maîtresse pauvre ! Ah ! voilà
Ce qui m'aigrit, me désespére;
Eh ! qui donc vous a dit cela,
Maudite langue de vipere ?
Ma Maîtresse est très-riche, & je vous le soutiens;
Elle dépense peu, d'accord; oui, j'en conviens,
Mais, c'est que le faste l'ennuie :
Elle est dans ses habits simple, par modestie,
Mange peu, par régime; il est donc évident,

Que vous n'êtes qu'un ſot, & qu'un impertinent.

MORDANT.

Elle a beau ſe parer de fierté, d'arrogance,
On n'ignore pas ce qu'elle eſt,
Nous ſavons ſa conduite ainſi que ſa naiſſance;
Ses aventures même.

POLLY.

Achevez, s'il vous plaît.
Par-là que voudriez-vous dire?....
Son audace me pouſſe à bout.
Ses aventures!

MORDANT.

Oui, j'ai, pour me bien inſtruire,
Des correſpondances par-tout.

POLLY, *à part.*

O Ciel! cet homme peut nous nuire.
Hélas! mon cher Monſieur Mordant,
Soyez diſcret, & bouche cloſe,
Et ſi vous ſavez quelque choſe,
Ne nous trahiſſez pas.

MORDANT, *à part.*

Quel ton doux elle prend!
J'ai, ma foi, deviné, je penſe.
Ce que j'invente ici n'eſt pas ſans apparence,
Il faut en faire mon profit.
[*Haut.*]
Il eſt donc quelque choſe à ce que je t'ai dit.
Je ſuis le cher Mordant; cela me paroît drôle.
Oh! çà, je me tairai, j'en donne ma parole,
Mais il faut....

POLLY.

Quoi?

MORDANT.

M'aimer.

POLLY.

Vous aimer ? Allons, fy,
Cela n'eſt pas poſſible.

MORDANT.

Il le faut, ſonges-y,
Je ne prétens pas vous contraindre.
Mais il faut m'aimer, ou me craindre;
Optez, & prenez un parti.

POLLY.

Il eſt tout pris, & le voici.
Ma Maîtreſſe eſt très-reſpectable,
Je vous l'ai déjà dit, & très Femme de bien,
Nous ſommes à notre aiſe, & nous ne craignons rien;
Et vous n'êtes qu'un miſérable.

MORDANT, *ſeul.*

Elles ſont à leur aiſe ! elle l'aſſure en vain,
Moi je conclus de-là, qu'elles meurent de faim.
Elles ne craignent rien ! Cela veut encor dire
Qu'elles tremblent qu'ici leur ſecret ne tranſpire.
Cela me paroît clair : oh ! je les réduirai,
Elles ont beau faire les fiéres,
Avant qu'il ſoit peu, je viendrai,
Ou, ma foi, je ne le pourrai,
A bout de ces Aventurieres.

[*Il ſort.*]

SCENE VIII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE, *ſortant de ſon Appartement dans un deshabillé des plus ſimples.*

MA pauvre Polly, te voilà !
Eh ! que feſois-tu donc avec cet homme-là ?
De cette maiſon qu'il fréquente,
J'avois réſolu de ſortir,
Sans notre Hôte, qui ſçait toujours m'y retenir ;
Et qui, par ſon bon cœur me ravit & m'enchante.

POLLY.

Croyez-vous qu'il vouloit vous voir bon gré, malgré,
Ce Mordant ?

LINDANE.

Que dis-tu ? Son deſſein m'épouvante.

POLLY.

Comme je vous l'ai rembarré !
Oh ! ne craignez pas qu'il s'y frotte.

LINDANE.

Je ne vois plus Mylord Murrai,
Depuis deux jours entiers ....

POLLY.

Eſt-ce donc notre faute ?
Parce qu'il ne vient pas, faut-il à vos regrets
Vous livrer ſans relâche, & ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! s'il vient, ſouviens-toi, ma Chere ;

De toujours lui cacher mon extrême misere,
Et le triste état où je suis ;
Etre pauvre, être misérable,
Me paroît un mal supportable,
Et je ne crains que le mépris,
Qui, pour moi, seroit pire encore :
Je sçais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! j'ai beau cacher notre état indigent ;
On le devine en me voyant ;
Pour vous, il n'en est pas de même ;
Santé, graces, appas, chez vous tout se maintient ;
Et dans votre misere extrême,
La grandeur d'ame vous soutient.
Vous semblez asservir la fortune cruelle,
Qui, pour vous accabler, fait toujours son effort ;
Vous n'en êtes pas moins tranquille, ni moins belle.
Pour moi, chaque jour je maigris,
Je viens à rien, je dépéris,
Et depuis près d'un an, que vous êtes partie
De l'Ecosse, votre patrie,
D'où vous m'avez menée ici pour vous servir ;
Dans l'ennui, les soucis, je ne fais que languir.
Aussi je suis changée autant qu'on puisse l'être,
Au point même que j'ai peine à me reconnoître.

LINDANE.

Ne perdons pas encor l'espoir,
Les malheurs n'ont qu'un tems, qu'un terme, qu'un passage,
Et le grand point est de savoir
Les soutenir avec courage.
Tiens, ma chere Polly, voici
Ce que j'ai brodé ces jours-ci ;
Prens-le, va chercher à le vendre ;
J'ai fait cet ouvrage avec soin,
Il pourra, contre le besoin,

POLLY.

Je n'ai garde.

LINDANE.

Avec toi je n'ai pas dû me taire
Sur les motifs de ma douleur,
Je ne t'ai fait aucun myſtere,
J'ai verſé dans ton ſein les peines de mon cœur.
Qu'il m'eſt doux de t'y voir ſenſible !
Mais tu lui porterois le coup le plus terrible,
Si, par un indiſcret éclat,
Tu laiſſois entrevoir l'horreur de mon état.

POLLY.

A qui puis-je en parler ? N'ayez aucune crainte.
Et puis, tout le monde aujourd'hui,
Eſt très-indifférent ſur les malheurs d'autrui,
Et vous n'en ſeriez pas plus plainte.

LINDANE.

Il eſt indifférent, mais il eſt curieux ;
Il aime à déchirer, à porter quelque atteinte
Aux bleſſures des malheureux :
Et ſi les hommes, pour les femmes,
Sont quelquefois compatiſſans,..
Leur pitié n'a jamais des motifs innocens,
Et n'en prouve que mieux la noirceur de leurs ames.
Ils veulent tous ſe faire un droit,
Un tribut de notre miſere ;
La mienne eſt ma vertu, ſi jamais on la voit,
Je veux du moins qu'on la révere.

POLLY.

On ne rend pas toujours la juſtice qu'on doit.

SCENE IX.

LINDANE, POLLY, FABRICE.

FABRICE, *une ſerviette à la main.*

Pardonnez-moi, Madame, ou bien Mademoiſelle ;
Car je ne ſçais comment il faut qu'on vous appelle,
Ni comment vous parler : je ſens que votre aſpect
M'imprime également la crainte & le reſpect.
[*A part.*] Qu'elle eſt belle ! qu'elle eſt aimable !
[*Haut.*] Je ſuis exprès ſorti de table,
Pour venir près de vous ſavoir vos volontés.
[*A part.*] Comment donc pourrai-je m'y prendre
Pour....

LINDANE.

Vous avez bien des bontés.
Que j'ai de graces à vous rendre !
Que vos attentions me pénetrent le cœur !
Que voulez-vous de moi ? Parlez.

FABRICE.

Quelle douceur !
Je voudrois...

LINDANE.

Eh ! bien, quoi ?

FABRICE, *à part.*

Son regard m'en impoſe.
[*Haut.*] Que vous vouluſſiez quelque choſe ;
Vous ne demandez rien, & j'en ſuis étonné,
Il me ſemble qu'hier vous n'avez pas dîné.

LINDANE.

C'eſt que j'étois indiſpoſée.

FABRICE.

Oh ! que non, la défaite à comprendre eſt aiſée.
Vous êtes triſte, il eſt autre choſe chez vous,
Et je crois entrevoir, ou du moins je ſoupçonne
Que votre fortune, entre nous,

N'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

C'eſt une imagination :
M'en entendez-vous plaindre ?

FABRICE.

Non.
Mais, cependant.... Allons, tâchez de vous diſtraire ;
Un peu de plaiſir, de gaîté,
Un peu de compagnie, & de ſociété,
Avec un peu de bonne chere.

POLLY.

Il vous donne, vraiment, un conſeil ſalutaire.

FABRICE.

J'ai, je penſe, ce qu'il vous faut ;
Un vieux Gentilhomme eſt là-haut,
Inſtalé d'aujourd'hui : c'eſt, ma foi, votre affaire,
Vous devriez manger avec lui.

LINDANE.

Moi, manger
Avec un inconnu ! Pouvez-vous y ſonger ?

FABRICE.

C'eſt un vieillard, qui, ce me ſemble,
A quelque dévorant ſouci.
Vous ſemblez en avoir auſſi,
Vous vous conſolerez enſemble.

LINDANE.

Je ne peux, ni ne veux voir perſonne.

FABRICE.

Du moins,
Daignez permettre que ma femme,
Pour vous deſennuyer, mange avec vous, Madame,
Et qu'elle vous donne ſes ſoins ;
Car c'eſt tout ce qu'elle deſire.

LINDANE.

Je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Cela me pouſſe à bout ;

Et je n'y tiens pas : peut-on dire
Qu'on n'a beſoin de rien, quand on manque de tout ?

LINDANE, *vivement.*

Qui donc ainſi vous en impoſe ?
Qui peut ?....

FABRICE.

Pardonnez-moi, ſi j'oſe...

LINDANE.

Il eſt deux heures : ah ! Polly,
Mylord ne viendra pas ſûrement aujourd'hui.

FABRICE.

A propos, ce Mylord, qui l'a fait diſparoître ?
C'eſt l'homme de la Cour le meilleur à connoître ;
Et le plus vertueux : pourquoi donc n'avoir pas,
Avec lui fait chez vous quelques petits repas ?
Je les aurois fournis volontiers ; c'eſt peut-être
Votre parent.

LINDANE.

O Ciel ! donner des repas ! Moi !
Mais vous extravaguez, je croi.

FABRICE.

Je ne la conçois pas... Mais quelle eſt cette femme ;
Que je vois d'un air empreſſé,
Sans ſuite, & comme un homme entrer dans mon Caffé ?
Qu'elle a l'air furibond !

POLLY.

Ah ! juſte Ciel ! Madame ;
C'eſt Myladi Halton, un très-mauvais eſprit,
Qui même de Mylord eſt folle, à ce qu'on dit.

FABRICE.

C'eſt bien elle.

LINDANE.

Je ſuis perdue.
Rentrons... Je craindrois trop de m'offrir à ſa vûe.
[*Elle rentre dans ſon appartement avec Polly.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LADY HALTON, FABRICE.

LADY HALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que tu me dis,
Et ton impudence eſt extrême;
Tu me trompes, tu me trahis,
Et tu me mets hors de moi-même.

FABRICE.

Madame, rendez-moi juſtice, s'il vous plaît:
Je dis la vérité pure & telle qu'elle eſt.
Vous me traitez d'une maniere ...

LADY HALTON.

Tu m'oſes ſoutenir que cette Aventuriere
Eſt une perſonne d'honneur!

FABRICE.

Même, j'en jurerois.

LADY HALTON.

Tu n'es qu'un impoſteur.

Je ſçais ce qu'elle fait, on me rend un bon compte.
Je ſçais qu'un homme de la Cour,
Un Mylord, vient ici, pour la voir chaque jour,
Et tu devrois rougir de honte.

FABRICE.

Moi, rougir ! & pour quel ſujet ?
Je ſuis honnête homme, Madame,
On doit rougir du mal, & je n'en ai pas fait
Quand Mylord vient la voir, cela n'eſt point ſuſpect;
Nous ſommes tous préſens, ma ſervante, ma femme,
Portes ouvertes, & jamais
Ils n'ont eu tous les deux des entretiens ſecrets,
Non, je le ſoutiendrois, au péril de ma vie.
Oh ! tant que vous voudrez, mépriſez mon état,
Mais pour ma probité, croyez-le, je vous prie,
De ce côté, je ſuis intact,
Et ſans reproche : quant à celle,
Que, ſans trop le ſavoir, ni vous en informer;
Du nom d'Aventuriere, il vous plaît de nommer;
Vous lui faites, Madame, une injure cruelle,
Si vous la connoiſſiez, ma foi, vous l'aimeriez,
Et même la reſpecteriez.

LADY HALTON.

Qui ? moi ! la reſpecter ! le dépit me tranſporte,
Tu m'importunes, laiſſe-moi.

FABRICE.

Ah ! grands Dieux ! quelle femme ! Elle eſt folle, je croi.

[*Fabrice ſort ; Lady Halton va frapper rudement à la porte de l'Appartement de Lindane.*]

LADY HALTON.

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LADY HALTON, LINDANE.

LINDANE.

QUi donc à ma porte
Oſe ici frapper de la ſorte ?

LADY HALTON.

C'eſt moi, répondez à l'inſtant.
Mylord Murrai vient-il ici vous voir ſouvent ?

LINDANE.

Mais, Madame, que vous importe ?
De quel droit venez-vous chez moi m'interroger ?
Suis-je une criminelle aux loix aſſujettie ?
Eſt-ce vous, en un mot, qui devez me juger ?

LADY HALTON.

Non, mais je ſuis votre partie,
Si Mylord vient encor vous voir,
Si vous flattez du moindre eſpoir
La flâme dont pour vous brûle cet infidéle,
Si votre amour encor près de vous le rappelle ;
Tremblez, ou renoncez à lui,
Ou vous êtes perdue, écoutez, ſongez-y.

LINDANE, *fiérement.*

Vos menaces n'ont rien dont mon cœur s'intimide ;
Si j'avois pour Mylord quelque tendre penchant,
Elles ne ſerviroient qu'à le rendre plus grand.

LADY HALTON.

Vous ne l'aimez que trop, je vois pour ce perfide
L'intérêt puiſſant qui vous guide,

Et que vous oubliez ce que vous me devez,
Que lui-même il l'oublie, & que vous me bravez.
Mais sachez, oui, sachez, qu'il n'est point de vengeance,
Que je n'ose employer pour laver mon offense.

LINDANE.

Ah! c'est-là mon moindre souci,
Madame, & puisqu'il est ainsi,
Je l'aime, & je n'ai rien de plus à vous répondre.
Vengez-vous... (*Elle veut sortir.*)

LADY HALTON.

Arrêtez, car je veux vous confondre:
Connoissez le traître, voilà
Ses lettres, son portrait... mais il faut me les rendre;
Ou je.....

LINDANE, *après avoir tout examiné.*

Grands Dieux! que vois-je là?
Ah! malheureuse!

LADY HALTON.

Eh! bien.

LINDANE, *lui rendant les lettres & le portrait.*

Vous pouvez tout reprendre,
Je ne l'aime plus.

LADY HALTON.

Ecoutez.
Songez-bien à tenir ce que vous promettez;
Sachez que Mylord est un homme,
Qui n'est pas tel qu'on le renomme,
C'est un volage, un inconstant,
Un orgueilleux, un suffisant,
Un homme dur, brutal, sévére,
Un mauvais cœur, un mauvais caractere.

LINDANE.

Ah ! Madame, arrêtez, mon trouble eſt ſans égal ;
Cachez-moi ſes défauts, que mon cœur les ignore,
Si vous ne ceſſez pas d'en dire tant de mal,
Je pourrai bien l'aimer encore.
(à part.)
Qu'il le mérité peu, cet ingrat, ce cruel !
Elle vient à mon cœur porter le coup mortel.
[Elle rentre.]

LADY HALTON, *ſeule.*

Puis je ſupporter cette injure ?
Cette petite créature,
Oſera-t-elle impunément
M'offenſer à ce point, m'enlever mon Amant ?

SCENE III.

LADY HALTON, MORDANT.

LADY HALTON.

GAZETIER Littéraire, avance ;
Mes vœux ſeront-ils ſatisfaits ?
As-tu, pour ſervir mes projets,
Employé ta correſpondance ?
A ta recherche encor rien ne s'eſt-il offert ?
Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu découvert ?
Parle, ſçais-tu le nom, le pays, la naiſſance,
L'état, le rang, la qualité,
De cette inſolente Beauté,
Qui fait le malheur de ma vie ?
Réponds, ſuis-je enfin obéie ?

MORDANT.

Oui, j'ai ſuivi, Madame, avec beaucoup d'ardeur,
Les ordres de votre Grandeur,
Et j'ai ſçû qu'elle eſt Ecoſſoiſe,
Qu'elle ſe cache.

LADY HALTON.

Eſt-ce là tout?

MORDANT.

C'eſt bien aſſez, ne vous déplaiſe;
Madame, écoutez-moi, de grace juſqu'au bout,
Je le prouve, & voici ma thèſe.
Quand on découvre peu, l'on en ajoute autant,
Et ce plus ajouté, fait un tout important.
Et ſur cela, j'ai fait d'abord une hypothèſe.

LADY HALTON.

Explique-toi, maudit pédant.

MORDANT.

J'ai ſuppoſé, premierement,
Sur quelque inſtruction, qu'on m'a déja donnée,
Que contre le Gouvernement
Elle eſt mal intentionnée.

LADY HALTON.

Mal intentionnée? Elle l'eſt, oui, vraiment,
Puiſqu'elle vient ici m'enlever mon Amant.

MORDANT.

Vous voyez, & la choſe eſt claire;
Que dans un tems de trouble, où Londre eſt à préſent,
Une Ecoſſoiſe ici venue avec myſtere,
Doit être très-ſuſpecte, & l'eſt aſſurément.

LADY HALTON.

Non, c'eſt ce que je ne vois guère,
Mais je voudrois que cela fût
Aſſez prouvé pour qu'on le crût.

MORDANT.

Ma foi, ſur la ſimple apparence,
Je ne gagerois pas, non, mais j'en jurerois,
Madame.

LADY HALTON.

Et tu l'affirmerois
Devant des gens de conſéquence ?

MORDANT.

Oh ! très-fort, & j'ajouterois,
Pour donner plus de vraiſemblance ;
Et que l'on ne crût pas que je parle au hazard,
Que ſon pere, dans Londre eſt caché quelque part ;
Ce qui prouveroit mieux contre elle ;
Je donnerois à tout un air de vérité,
Qui toujours, quand je veux, la fait paſſer pour telle,
Et l'on mettroit la Demoiſelle,
Bien-tôt en lieu de ſûreté.

LADY HALTON, *à part.*

L'abominable homme ! N'importe,
J'en ai beſoin, laiſſons-le faire, il le faut bien,
Et des projets, comme le mien,
Doivent être ſervis par des gens de ſa ſorte.
(*Haut.*) Oui, je goûte fort tes raiſons,
Elles ſont ſans réplique, & nous réuſſirons.

MORDANT.

Il faut, Madame, faire uſage,
Non-ſeulement de ce que vous ſaurez,
Mais encor, tirer avantage
De ce que vous ignorerez.
Le ſcrupule, entre nous, eſt une bagatelle :
On dit le menſonge vilain,
Mais en revanche, il eſt certain
Que la fiction eſt bien belle.

Qu'eſt-ce enfin que la vérité ?
C'eſt ſans doute, à l'idée une conformité ;
Je crois ma raiſon bien fondée.
Ce qu'on dit, quand on parle, eſt conforme à l'idée :
Ainſi, je prouve évidemment,
Qu'il n'eſt point de menſonge, à parler proprement.

LADY HALTON.

Tu me paroîs ſubtil. Sur toi je me repoſe,
Laiſſe-moi, va voir ſeulement
Si tu pourras encor découvrir quelque choſe.

MORDANT.

J'y vais mettre mon ſoin, il ne ſera pas vain.

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

LADY HALTON, *ſeule.*

OH ! voilà, je l'avoue, un impudent coquin,
Il me feroit, je crois, déteſter la vengeance ;
Je ſens même que contre lui,
De ma Rivale enfin, je prendrois le parti :
Elle a, dans ſon état de douleur, d'indigence,
Une noble fierté, qui me touche & me plaît,
Elle eſt décente, on la dit ſage ;
Mais elle me ravit Mylord ; puis-je en effet,
Jamais lui pardonner un ſi ſenſible outrage ?
(*à Fabrice qu'elle apperçoit.*)
Adieu, mon Cher, faſons la paix,
Vous êtes honnête homme, & ſi je puis jamais,
Vous rendre quelque bon office,
Comptez ſur moi, je ſuis toute à votre ſervice ;
Mais vous avez dans la maiſon,
Un vilain griffonneur, une peſte, un poiſon.

(*Elle ſort*)

SCENE V.

FABRICE, FRIPORT, *qui eſt vêtu très-ſimplement, & avec un large chapeau.*

FABRICE.

CEtte femme a du bon, & c'eſt vraiment dommage,
Que ſon eſprit ainſi ſoit troublé par l'amour.
Je la crois de Mylord amoureuſe à la rage.
Ah ! ah ! Monſieur Friport, vous voilà de retour ?
Dieu ſoit beni.

FRIPORT.

Bon jour, bon jour.

FABRICE.

Avez-vous fait un bon voyage ?

FRIPORT.

Fort bon ; oui, je reviens en aſſez bon état ;
En aſſez bonne compagnie,
J'ai gagné beaucoup d'or, mais ma foi, je m'ennuye.
Eh ! garçon, donne-moi vîte du chocolat,
Et les Papiers publics ; allons, qu'on ſe démene,
Je ſens qu'ici, je vais m'ennuyer à périr ;
On a, ma foi, bien plus de peine
A s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous que l'on vous apporte
Les Feuilles de Mordant ?

FRIPORT.

Non, le Diable m'emporte.

Qu'ai-je à faire de ce fatras ?
Les liſe qui voudra, pour moi je n'en veux pas.
Je m'embarraſſe peu qu'une vile araignée,
Dans l'angle d'un mur rencoignée,
Couvrant de ſon venin la toile qu'elle tend,
Se nourriſſe du ſang des mouches qu'elle prend ?
Non, les gazettes ordinaires.
N'eſt-il rien de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Tout eſt vieux.

FRIPORT.

Moins de nouvelles, moins de ſottiſes, tant mieux.
Et vous, mon pauvre ami, comment vont vos affaires ?
Le commerce ?

FABRICE.

Tout doucement.

FRIPORT.

Qui logez-vous préſentement ?

FABRICE.

J'ai, depuis ce matin un bon vieux Gentilhomme.
Je ne ſçais quel il eſt, ni comment on le nomme,
Qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a bien ſes raiſons ;
Les hommes aujourd'hui, ſont tous ſots ou fripons,
Voilà pour les trois quarts, le reſte,
Formé d'honnêtes gens comme vous, comme moi,
Prend le ſage parti de ſe tenir chez ſoi ;
Cet homme fait fort bien, oui, je vous le proteſte.

FABRICE.

Croiriez-vous qu'il n'a pas la curioſité,
Ne paroît pas même entré

De voir une femme charmante,
Qui dans cette maiſon loge avec ſa Suivante ?

FRIPORT.

Cela me paroît un peu fort,
Une femme charmante ! il a, ma foi, grand tort :
C'eſt en cela que je le blâme.
Quelle eſt donc, s'il vous plaît, cette charmante femme.

FABRICE.

Elle eſt, & j'en ſuis ſtupéfait,
Plus ſinguliere encor que cet homme ne l'eſt ;
Car, depuis quatre mois, elle n'eſt point ſortie,
Et chez elle jamais ne reçoit compagnie ;
On la nomme Lindane, & j'ai quelque ſoupçon,
Qu'elle nous cache ici ſon véritable nom :
Je ſuis au reſte enchanté d'elle,
Elle eſt vertueuſe, elle eſt belle,
Mais ce qui le plus me ſurprend,
Et qui, j'en ſuis très-ſûr, va vous ſurprendre autant,
C'eſt, qu'étant comme elle eſt, dans l'extrême miſere,
Elle ſoit cependant on ne peut pas plus fiere.

FRIPORT.

Elle a plus de tort en cela
Que ce Gentilhomme n'en a.

FABRICE.

Point du tout, vous allez convenir du contraire ;
Car ſa fierté, vertu qui n'eſt pas ordinaire,
Conſiſte à cacher avec ſoin
Son indigence & ſon beſoin,
A ſe priver du néceſſaire,
J'en ſuis moi-même le témoin.
Comme à broder elle a beaucoup d'adreſſe,
On la voit travailler ſans ceſſe,
Pour gagner de quoi me payer
Le peu qu'elle dépenſe, ainſi que ſon loyer.

J'ai toutes les peines du monde
A lui faire garder, pour ſes beſoins preſſans,
Les fruits de ſon travail, de ſes ſoins vigilans,
Elle s'en fache, elle me gronde :
Il faut cent ruſes, cent détours,
Pour lui faire paſſer les plus petits ſecours.
A moitié de ce qu'il me coûte,
Je lui compte toujours ce que je lui fournis,
Mais il faut voir, ce ſont des querelles, des bruits,
Qui ne finiſſent pas, pour peu qu'elle s'en doute.
C'eſt un prodige de malheurs,
De grandeur d'âme, de nobleſſe,
Qui ſouvent m'arrache des pleurs
D'admiration, de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre, vraiment,
Je ne m'attendris pas, moi, ſi facilement ;
Non, ce n'eſt point là ma maxime,
Je n'admire pas, mais j'eſtime.
Comme je ſens qu'ici l'ennnui me gagnera,
Je veux voir cette femme, elle m'amuſera.

FABRICE.

La choſe n'eſt pas fort aiſée,
Et je l'y crois peu diſpoſée,

FRIPORT.

Où donc eſt ſon appartement ?

FABRICE.

Le voici de plein pied... mais tenez, juſtement
On ouvre.

FRIPORT.

Eh ! bien, entrons. Qu'on m'apporte chez elle.
(Il tire ſa montre.)
Mon chocolat, je veux voir de près cette Belle.
(La Ferme s'ouvre, & on voit Lindane dans ſa chambre ; elle eſt aſſiſe, Polly à ſon côté, & toutes deux travaillent à un ouvrage de Broderie, Friport & Fabrice entrent ; & Friport va s'aſſeoir.)

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FRIPORT, FABRICE.

LINDANE, *se levant avec surprise, en voyant entrer Friport.*

O Ciel ! quel est mon embarras !
Que voulez-vous, Monsieur ? Je ne vous connois pas ;
Vous êtes peu civil.

POLLY.

C'est peut-être habitude,
On ne peut guère y résister.

LINDANE.

Vous devriez, je pense, un peu plus respecter
Et mon sexe & ma solitude,
Je crois le mériter.

FRIPORT.

Pardon.
(*Il jette un coup d'œil sur Lindane & Polly ; ôte son chapeau & le remet.*)
Eh ! bien, se dépêchera-t-on ?
Que vos garçons sont lents ! quoi, rien ne les corrige !
Que l'on m'apporte ici mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Si Madame le souffre.

POLLY.

Il paroît familier.

FRIPORT.

Eh ! bien, Madame, eh ! bien, faut-il vous en prier
Je ſuis aſſis, pourquoi n'en pas faire de même

LINDANE.

C'eſt que vous me cauſez un déſordre imprévû,
C'eſt que chez moi jamais il ne vient d'inconnu,
Et que de vous y voir ma ſurpriſe eſt extrême.

FRIPORT.

Vous avez, ma foi, tres-grand tort
Je ſuis très-connu, moi; je m'appelle Friport,
Loyal Négociant, riche, un homme à reſſource:
Informez-vous-en à la Bourſe,
Vous verrez ce qu'on vous dira.

LINDANE.

Je connois peu ce pays-là.

FRIPORT.

Ma foi, tant pis pour vous, Madame.

LINDANE.

A la bonne heure, mais j'attends de votre part,
Que vous voudrez ceſſer de gêner une femme,
A qui vous devez quelque égard.

FRIPORT,

Moi, vous gêner, moi ! Non, je n'en ai nulle envie.
Et vous pouvez ici, tout faire en liberté.
Je lis; vous, de votre côté,
Travaillez en tapiſſerie;
Prenez du chocolat, ſi vous le déſirez,
Ou bien n'en prenez pas, tout comme vous voudrez.

POLLY, *à part.*

Il faut, malgré moi, que j'en rie,
C'eſt un original, ma foi,
Et comme l'on dit, ſans copie.

LINDANE.

Quelle viſite je reçoi !
Que cette eſpéce d'homme & m'obſéde & m'ennuye !
Il faut pourtant s'aſſeoir.

[Lindane ſe remet ſur ſon ſiége & reprend ſon ouvrage ; on apporte du chocolat, Friport en prend ſans en offrir, parle & boit par repriſes.]

FRIPORT.

Oh ! çà ſans complimens,
Je n'en fais pas, non plus que de raiſonnemens,
Je dis tout bonnement ce que le cœur m'inſpire,
Sans farder ni déguiſer rien.
On m'a dit de vous tout le bien
Que d'une femme l'on peut dire,
Que vous étiez fort pauvre, avec de la vertu ;
Mais que vous étiez un peu fiére,
Et d'une fierté ſinguliere.

LINDANE.

Qui vous a dit cela ?

FRIPORT.

Parbleu, ceux qui l'ont vû,
Notre hôte, qui, ma foi, mérite d'être cru,
Lorſqu'il avance quelque choſe.
C'eſt lui même.

LINDANE.

Il vous en impoſe.
Car enfin, avec moi vous en conviendrez bien,
N'eſt pas pauvre, Monſieur, qui n'a beſoin de rien.

FRIPORT.

Vous ne dites pas vrai ma chere,
Et c'eſt bien pis que d'être fiére,
Vos beſoins me ſont connus tous,
Et vous manquez de tout, je le ſçais comme vous.

Quelquefois, assez souvent même;
Tant votre misere est extrême,
Vous ne mangez pas.

POLLY.

Mais enfin,
C'est par ordre du medecin.

FRIPORT.

Ayez la bonté de vous taire;
Car ici vous n'avez que faire.
Etes-vous fiere aussi?

POLLY, *à part.*

L'original!

FRIPORT.

Au fast,
Car, soyez fiere ou non, peu m'importe en effet.
Je reviens de la Jamaïque,
Où je commerce, je trafique,
Où, tout bien compté, produit net,
J'ai gagné cinq mille guinées,
Cela, dans moins de deux années;
Et je me suis fait une loi,
(Tout bon Chrétien est, je le croi,
Obligé d'en faire de même,)
De donner de mon gain aux pauvres le dixiéme;
Et mon cœur, sans vouloir passer pour généreux,
Contracte cette dette avec les malheureux.
Cette somme avec vous sera bien employée,
Car vous l'êtes assurément,
Malgré votre déguisement;
En voilà donc cinq cens, & ma dette est payée.
Sur tout, point de remerciment,
Encor moins de reconnoissance,
De tout cela je vous dispense,
Gardez le secret & l'argent.

(*Il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY.

S'il eſt original, ceci l'eſt davantage.

LINDANE.

Dieux ! quel trait généreux ! mais auſſi quel outrage !
Ah ! jamais je n'accepterai,
Monſieur, ſoyez-en aſſuré,
L'argent que vous m'offrez, vous pouvez le reprendre.
Car enfin, je vous l'avouerai,
Je me vois hors d'état de pouvoir vous le rendre.

FRIPORT.

Eh ! qui vous parle de cela ?
Ce n'eſt pas mon deſſein, je le donne, il eſt là.

POLLY.

Si de prendre pour vous, vous vous faites ſcrupule,
Moi, je le prendrai de grand cœur.
Je ne ſuis pas ſi ridicule,
Il faut s'aider dans le malheur ;
(*A Friport.*)
Monſieur, forcez-la, je vous prie,
A garder vos bienfaits, qui nous rendront la vie.

LINDANE.

Ah ! Polly, tu me perds d'honneur.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie.

LINDANE.

Que penſeroit Mylord, s'il ſavoit....

POLLY.

Eh ! bien, quoi ?
Que pourroit-il penſer ? Je croi
Que rien n'eſt mieux acquis que ce que l'on nous donne :
Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ah ! juſques à ce point, peux-tu m'humilier ?

Si tu ſavois l'horreur où ton diſcours me livre.
Défais-toi poliment de cet homme groſſier,
Qui ſçait ſi bien donner, mais qui ne ſçait pas vivre;
Aſſure-le que j'ai des moyens ſuffiſans,
Et que lorſqu'une fille accepte des préſens,
Elle donne bien lieu de croire,
Qu'elle en a dû payer la valeur aux dépens
De ſon honneur & de ſa gloire.

FRIPORT.

Hem? Que dit-elle là?

POLLY.

De mauvaiſes raiſons;
Elle me parle de ſoupçons....
Elle dit qu'une fille....

FRIPORT.

Une fille? L'eſt-elle?

POLLY.

A vous ſervir, Monſieur, moi de même, vraiment.

FRIPORT.

Oui! je ne la croyois pas telle.
J'en ſuis, ma foi, fort aiſe, à parler franchement.

LINDANE, *bas à Polly.*

On diroit, ſans doute, qu'il m'aime,
Oui, ſurement, on le diroit,
Et ce vilain Mordant lui-même
Bientôt par tout le publieroit,
Je ſerois diffamée.

POLLY, *à Friport.*

Elle craint qu'on ne diſe,
Que vous l'aimez.

FRIPORT.

Quelle ſottiſe!

[*A Lindane.*]

Allez raſſurez-vous, je ne vous aime point,

Non, encore un coup, ou je meure ;
Si jamais j'en viens à ce point ;
Et vous de même, à la bonne heure.
Il se fait tard, c'est trop m'arrêter en ce lieu,
J'y perds mon tems, & j'ai des affaires, adieu.

LINDANE, *l'arrêtant.*

Ah ! de grace, arrêtez, cedez à mon instance ;
Emportez mon estime & ma reconnoissance,
Mais surtout votre argent, faites-moi ce plaisir,
Et ne me forcez pas davantage à rougir.

FRIPORT.

Elle est folle.

LINDANE, *à Fabrice qui survient.*

Venez, & soyez ma ressource,
Mon cher hôte, prenez de grace cette bourse,
Que Monsieur, par mégarde, alloit laisser ici :
Il va sortir, rendez-la lui ;
Assurez-le de mon estime,
Il a sur elle un droit bien grand, bien légitime :
Mais sachez, & surtout, retenez-le toujours,
Qu'ici je n'ai besoin, Monsieur, d'aucun secours.

FABRICE, *à Friport.*

C'est vous, Monsieur Friport ; quel autre pourroit-ce être ?
A ce trait généreux je dois vous reconnoître.
Elle dit n'avoir pas besoin de cet argent,
Elle vous trompe, elle est dans un besoin urgent.

LINDANE, *vivement.*

Non, cela n'est pas vrai.... Par qui suis-je trahie ?
Monsieur Fabrice....

FABRICE.

Allons, vous serez obéie,
[*Bas à Friport.*]
Puisque vous le voulez.... Je m'en vais la garder :
A son insçu, Monsieur, ceci pourra l'aider.

Il n'eſt rien de pareil, je crois, à cette femme
Sa vertu me pénétre l'ame,
Et ſon état me fait compaſſion.

FRIPORT.

J'éprouve auſſi, je crois, quelque ſenſation.

[*Il ſort avec Fabrice.*]

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

JE ne ſaurois comprendre à quoi Madame penſe;
Vous voulez donc ici perir dans l'indigence?
Et me rendre victime, & ſans néceſſité,
D'une vertu trop fiere, & pouſſée à l'outrance,
Où, s'il faut vous parler avec ſincerité,
Il entre, ce me ſemble, un peu de vanité:
Non, je ne conçois pas quelle idée eſt la vôtre,
Cette vanité-là nous perdra l'une & l'autre.
Nous ne pouvons plus y tenir,
Si ceci dure, il faut mourir.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chere enfant, pardonne:
Mylord ne m'aime plus, l'ingrat! Il m'abandonne;
Que ce coup eſt pour moi cruel à ſoutenir!
J'avois tort de l'aimer, mon erreur doit finir,
Qu'il apprenne en ce jour quelle eſt ſon injuſtice,
Écrivons-lui, qu'au moins ſon remords le puniſſe.

[*Elle ſe met à écrire.*]

POLLY, *pendant que Lindane écrit.*

Elle eſt deſeſperée, elle a raiſon, je crois,
Car elle eſt dans le fond, plus à plaindre que moi :
Une Suivante a droit d'avoir quelque reſſource,
Dont on n'approfondit ni l'objet, ni la ſource,
Et dont même elle peut profiter, ſans rougir :
Une femme qui ſe reſpecte
Toujours plus réſervée & bien plus circonſpecte,
N'oſera jamais s'en ſervir ;
Le préjugé le veut, il faut qu'on obéiſſe.

LINDANE, *après avoir écrit, & pliant ſa Lettre.*

Je ne fais pas, je crois, un bien grand ſacrifice.
Quand je ne ſerai plus, tiens, ma chere Polly,
Porte cette lettre à celui....

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui m'expoſe
A mourir de douleur, qui ſeul en eſt la cauſe.

POLLY.

Auriez-vous dû de votre ſort
Si longtems lui faire un myſtere ?
Cette réſerve a pû ſans doute lui déplaire.

LINDANE.

Oui, tu m'ouvres les yeux, & je peux avoir tort ;
Mais hélas ! pouvois-je le faire ?
Dans l'état affreux où je ſuis,
Comment me découvrir au fils
De mon plus terrible adverſaire ?

POLLY.

Qu'entends-je ? Ce fut donc le pere de Mylord....

LINDANE.

Oui, qui perſécuta mon pere ;
Qui le fit condamner à mort ;
Je dévois déteſter ce fils : un ſort barbare ,
Et qui de ſes rigueurs , pour moi n'eſt point avare ;
Fit que je le connus ; il ſçut me prévenir ,
Je ne l'aimai que trop , & je dois m'en punir ;
Il faut que , par ma mort , tous mes malheurs finiſſent.

POLLY.

O Dieux ! vous pâliſſez , & vos yeux s'obſcurciſſent.

LINDANE.

Ah ! puiſſent aujourd'hui ma douleur , mes regrets,
Tenir lieu du poiſon, du fer que j'implorois.

[*Elle tombe dans les bras de Polly.*]

Venez , notre cher hôte , à l'aide , elle ſe pâme.

FABRICE, *accourant à la hâte.*

Vîte , vîte , au ſecours , ma ſervante , ma femme ;
Mes garçons , tout le monde , & vous auſſi là-haut ,
Monſieur le gentilhomme , accourez au plutôt.

(*La femme & la ſervante de Fabrice qui ſont accourues , & Polly emmenent Lindane dans ſon appartement.*)

LINDANE, *en s'en allant.*

La lumiere dans peu m'alloit être ravie ,
Pourquoi me ſecourir , & me rendre à la vie ?

(*On remet la ferme , & la Scene repréſente le Caffé.*)

SCENE VIII.

FABRICE, MONROSE.

MONROSE.

QU'est-ce donc ? Et pourquoi m'avez-vous appellé

FABRICE.

C'eſt, Monſieur, cette Demoiſelle,
Et ſi vertueuſe & ſi belle,
Dont je vous ai déjà parlé,
Qui s'évanouiſſoit, nous avons craint pour elle;
Mais à préſent cela va bien,
Et je crois, en effet, que ce ne ſera rien.

MONROSE.

N'eſt-ce que pour cela que l'on m'a fait deſcendre ?
Mais on eût dit, à vous entendre,
Et même avec juſte raiſon
Que le feu, dans l'inſtant, prenoit à la maiſon.

FABRICE.

Je l'aimerois bien mieux, je vous le cautionne;
Que de voir en danger cette jeune perſonne;
Si l'Ecoſſe, comme elle en a beaucoup, je dis
Que ce doit être un beau pays.

MONROSE, *vivement.*

Elle eſt donc Ecoſſoiſe ?

FABRICE.

Oui, Monſieur.

MONROSE.

Et ſe nomme ?

FABRICE.

Lindane : c'eſt Mordant qui m'a dit tout cela ;
Car cet homme ſçait tout.

MONROSE.

J'ignore ce nom-là.

FABRICE.

Pardon, Monſieur le gentilhomme,
Je m'en vais voir comme elle va.

[*Il ſort.*]

SCENE IX.

MONROSE, *ſeul.*

ON ne prononce pas le nom de ma patrie
Que mon cœur ne ſoit révolté ;
Se peut-il que l'on m'ait traité
Avec tant d'injuſtice & tant de barbarie ?
Tu n'es plus, infame Murrai,
Ennemi trop cruel, qui me fus ſi funeſte ;
Non, tu n'es plus, mais ton fils reſte,
Et ce ſera ſur lui que je me vengerai.
Ma femme ! mes enfans ! ma fille !
Reſte ſi précieux d'une chere famille,
Vous ai-je donc perdue, & cela pour toujours ?
Que de coups de poignards auroient fini mes jours,
Si la fureur de voir ma vengeance aſſouvie,
Dans le ſang de ce fils que je dois déteſter,
Ne m'aidoit pas à ſupporter
Le peſant fardeau de la vie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LADY HALTON, *ſeule.*

OUI, puiſque je ne peux voir le Traître chez lui;
Je le verrai du moins ici;
Il faut que je l'attende, il y viendra ſans doute,
Son cœur va l'y conduire, il en connoît la route.
Mordant, je crois, avoit raiſon,
Et tout, de plus en plus, confirme ce ſoupçon;
Il faut enfin que je l'écoute.
Une Ecoſſoiſe ici cachée, & dans un tems,
Où tout l'état éprouve un trouble des plus grands!
Cela ne doit-il pas ſuffire?
Faut-il des faits plus convaincans?
Contre l'Etat elle conſpire,
Plus encor contre moi: mais on doit l'enlever,
L'ordre eſt déja donné, rien ne peut la ſauver,
Elle ſera bien-tôt hors d'état de me nuire.
J'apperçois Arlequin, le laquais de Mylord,
Peut-être qu'il pourra m'inſtruire de mon ſort.

SCENE II.

LADY HALTON, ARLEQUIN.

LADY HALTON.

MON ami, n'es-tu pas chargé de quelque lettre De Mylord?

ARLEQUIN.

Oui, Madame.

LADY HALTON.

Et pour me la remettre, N'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Oh! nani, vraiment.

LADY HALTON.

Comment, non!

ARLEQUIN.

Non, aſſurément.

LADY HALTON.

Eh! ne m'en as-tu pas apporté pluſieurs autres, De ſa part?

ARLEQUIN.

J'en conviens; mais, Madame, entre nous, Celle-ci ne doit pas aller avec les vôtres.

LADY HALTON.

La raiſon?

ARLEQUIN.

C'eſt, ma foi, qu'elle n'eſt pas pour vous

Mais pour une perſonne, à ce qu'on dit jolie,
Que mon Maître aime à la folie.

LADY HALTON.

Qu'il aime à la folie ! Et lorſqu'il m'écrivoit,
Comment eſt-ce donc qu'il m'aimoit ?

ARLEQUIN.

Comment ? . . . oh ! quelle différence,
Il vous aimoit tranquillement,
Et ſon amour pour vous, à parler franchement,
Reſſembloit à l'indifférence.
Mais c'eſt ici bien autrement ;
Son amour d'aprés'ent, eſt un amour étrange,
Il ſoupire toujours, il ne boit, ni ne mange,
Il eſt toujours en l'air, il court le jour, la nuit ;
Il ſemble qu'un démon l'agite & le pourſuit,
Et qu'à fuir le repos quelque arrêt le condamne ;
Il ne fait que parler de ſa chere Lindane ;
On diroit, à le voir, qu'il a perdu l'eſprit :
Il eſt rêveur, ſombre, il s'afflige ;
C'eſt un amour enfin, tout différent vous dis-je.

LADY HALTON.

Le perfide ! N'importe, & ſans tant raiſonner,
Cette lettre eſt pour moi, tu dois me la donner ;
Eſt-elle ſans deſſus ?

ARLEQUIN, *regardant la lettre.*

Oui.

LADY HALTON.

Qu'as-tu donc à dire ?
Les lettres que Mylord prenoit ſoin de m'écrire,
Etoient ſans deſſus.

ARLEQUIN.

Oh ! tout ce qu'il vous plaira
Mais elle eſt pour Lindane, elle ſeule l'aura.

LADY-HALTON *à part.*

Ce drôle eſt difficile, il faut que je le tente.
[*Haut.*]
Oh ! çà, pour te donner une preuve évidente
Que la lettre eſt pour moi, te faire voir ſon tort,
Je m'en vais t'en payer le port,
Mon ami, voilà dix guinées.

ARLEQUIN, *prenant les dix guinées.*

Que l'or eſt un puiſſant appas !
Je ne ſuis pas ſurpris qu'on n'y réſiſte pas,
Je n'en pourrois pas tant gagner dans dix années ;
Oh ! vous avez raiſon, Madame, & ſur ce pied,
Cette lettre eſt pour vous, je l'avois oublié ;
Toute difficulté, par-là, ſe voit levée....
Cependant, comme dans le fonds,
Elle n'eſt pas pour vous ; car la choſe eſt prouvée ;
Chez Lindane, pour de raiſons,
Dites que vous l'avez trouvée.

LADY HALTON.

Ne t'embarraſſe pas.

ARLEQUIN *à part.*

Quel mal eſt-ce, après tout ;
Qu'une lettre de cette eſpéce
N'arrive pas à ſon adreſſe ?
Toutes ſont dans le même goût.
Si celle-ci, ſuivant le deſſein de mon Maître,
Ne va pas à ſon lieu, d'autres iront peut-être ;
Oh ! ſans trop me vanter, on peut le dire, allons ;
Je m'acquitte fort bien de mes commiſſions.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LADY HALTON, *seule.*

OUVRONS vîte, & lisons l'arrêt qui me condamne.

[*Elle lit*]

» Chere & respectable Lindane.

[*Elle interrompt sa lecture.*]

Que j'éprouve un juste dépit !
Le Perfide, jamais ne m'en a tant écrit.

[*Elle continue à lire.*]

» Je me refuse à l'avantage
» Depuis deux jours entiers, c'est un siécle pour moi ;
» De venir à vos pieds porter mon tendre hommage,
» Mon zèle à vous servir, m'impose cette loi ;
» Je sçais votre secret, & ce que je vous doi,
» Mais, avant que ce jour se passe,
» J'ai tout lieu d'en être assuré,
» Les choses changeront de face,
» Ou moi-même j'y périrai.
» Pour que mes projets réussissent ;
» Mes plus puissans amis agissent,
» Comptez sur le succès, j'ose le garantir
» Comptez sur un Amant soumis, tendre, fidéle,
» Et par son respect, & son zèle,
» Le plus digne de vous servir.

[*Après avoir lû.*]

C'en est trop, cette lettre acheve de m'instruire.
Oui, Mylord, de concert avec elle conspire,
Ce soupçon n'est que trop fondé :
Son pere dans l'Ecosse a long-tems commandé,
Elle est Ecossoise elle-même,

Aux frontieres d'Ecoſſe, allez-y demeurer ;
Je vous en fais un don, & vais vous l'aſſurer ;
Mais il faut, à partir, à l'inſtant être prête,
Vous réſoudre à quitter Mylord
Et qu'il ignore votre ſort,
De même que votre retraite.

LINDANE.

Eh ! Madame, ne ſoyez pas
Jalouſe d'une Infortunée ;
Je ne vois plus Mylord, hélas !
Il m'a lui-même abandonnée.
Au reſte, vous m'offrez une retraite en vain,
Je n'en accepterai jamais de votre main,
J'en trouverai, ſans vous, bien-tôt une éternelle ;
Qui fait l'objet de mes ſouhaits,
Douce, paiſible, & dans laquelle,
Il ne me faudra pas rougir de vos bienfaits.

LADY HALTON.

Comment ! Eſt-ce ainſi, téméraire,
Que vous me répondez ?

LINDANE.

Je crois pouvoir le faire ;
Oui, ſans trop de témérité,
Qui jamais ne fût mon partage,
Je peux vous tenir ce langage,
J'ai du moins de la fermeté.
Ma naiſſance vaut bien la votre,
Mon cœur, peut être mieux ; épargnez-moi vos ſoins ;
Et quand j'éprouverois le dernier des beſoins,
Ma fortune jamais ne dépendra d'un autre,
Et d'une Rivale encor moins.

[*Elle ſort en la regardant avec mépris.*]

LADY HALTON, *seule.*

Elle en va dépendre, sans doute,
Et tu l'éprouveras dans peu, quoiqu'il m'en coûte.
Je le fais à regret, & mon cœur agité,
Gémit qu'elle me porte à cette extrémité....
Passion trop funeste! Amant trop infidéle!
J'étouffe... Je suffoque.... & ce cœur irrité,
Brûle de voir le coup qui doit être porté.
Plus de ménagement ni pour lui, ni pour elle.

SCENE VI.

LADY HALTON, MONROSE, FABRICE, FRIPORT.

(Monrose & Friport paroissent au fond du Théâtre.)

LADY HALTON, *d'un air très-agité.*

VOus me voyez ici souvent,
Monsieur Fabrice.... c'est votre faute.

FABRICE.

Comment?
Croyez que cela nous honnore.

LADY HALTON.

J'en suis fâchée, assurément....
Mais vous m'y reverrez encore.
Adieu....

[*Elle sort.*]

FABRICE.

Tant pis, on s'en paſſe vraiment.
A qui donc en a-t-elle, avec ſon compliment ?
Que cette femme eſt différente
De Lindane ! qui n'a jamais d'emportement,
Qui vous parle ſi poliment,
Eſt ſi douce, ſi prévenante.

FRIPORT.

Vous m'y faites ſonger... Cette fille m'enchante.

MONROSE.

Notre Hôte m'a dit en ſecret,
Que pour elle, Monſieur, vous aviez fait un trait,
Que je trouve bien admirable.

FRIPORT.

Son indiſcrétion n'en eſt pas plus louable,
Votre Hôte eſt un bavard : mais au ſurplus, je croi,
Que vous en auriez fait, vous-même, autant que moi.

MONROSE.

Oui, ſans doute, Monſieur, mon cœur en eſt capable,
Du moins ſi j'étois en état,
Et ſuppoſé qu'elle le méritat.
Le plaiſir d'obliger, en eſt un véritable.

FRIPORT.

Vous voyez donc en ce cas là,
Qu'on ne doit rien trouver d'admirable à cela.
Ah ! ah ! voici donc les nouvelles :

[*Il prend la Gazette.*]

Elles ſont d'aujourd'hui... Voyons, que diſent-elles ?
Hom, hom, le Lord Falbrige eſt mort.

MONROSE.

C'en eſt donc fait ?

Je perds un tendre ami, le seul qui me restoit,
Dans mon infortune cruelle !

FRIPORT.

Il paroît qu'à cette nouvelle,
Vous prenez quelque part.

MONROSE.

Beaucoup, j'en suis touché.

FRIPORT.

S'il étoit votre ami, j'en suis vraiment fâché.
(*Il continue à lire.*)
» D'Edimbourg . . . oh ! c'est autre chose.
» On cherche par-tout Lord Monrose,
» Condamné, depuis près d'onze ans,
» A perdre la tête.

MONROSE.

Ah ! qu'est-ce donc que j'entends ?
Lord Monrose. . . .

FRIPORT.

Oui, d'où vient cette surprise extrême ?
Je ne me trompe pas, tenez, lisez vous-même.

MONROSE, *froidement après avoir regardé.*
(*A part.*)
Il est vrai. . . . tout me fait une nécessité
De fuir . . . le moment est critique,
Cette maison est trop publique,
Je n'y suis pas en sûreté ;
J'y serai reconnu, j'ai tout lieu de le croire.
Si ce n'est de mes jours, prenons soin de ma gloire.
[*A son laquais, qui est dans un coin.*]
Ecoute Jacq. . . sur-tout, sois prompt à m'obéir.
Que mes chevaux soient prêts, que je puisse partir.
[*Haut.*]
Comme un bruit se répand, & comme le mal vole !

FRIPORT.

Je n'y vois point du tout du mal, ſur ma parole:
On imprime tout, tout s'écrit,
Tout ſe répand, tout ſe publie;
Que l'on coupe aujourd'hui la tête d'un proſcrit;
Le lendemain le Gazetier le dit,
Le ſur-lendemain, on l'oublie.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER, *à Fabrice.*

Est-ce vous, Monſieur, dites-moi;
Que l'on nomme Fabrice?

FABRICE.

Oui, moi-même, pourquoi?
En quoi puis-je vous être utile?

LE MESSAGER.

Depuis long-tems, dans cette ville;
Vous tenez ce caffé?

FABRICE.

Depuis plus de trente ans.

LE MESSAGER.

Vous louez des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez-vous une jeune Ecoſſoiſe.

FABRICE.

Et dont je ſuis même fort aiſe.

LE MESSAGER.

Qui ſe nomme Lindane ?

FABRICE.

Oui, c'eſt ſon nom, vraiment.

FRIPORT.

Tout le monde me fait ſonger à cette Belle.

LE MESSAGER.

De la part du Gouvernement,
Je viens ici m'aſſurer d'elle,
Voilà mon ordre.

FABRICE.

Quoi ?

FRIPORT.

Me voilà ſtupéfait.

FABRICE.

Oh ! pour moi, je crois, en effet,
N'avoir plus de ſang dans mes veines.

MONROSE, *à part.*

Il ſemble que tout ſerve à redoubler mes peines.

FRIPORT.

Ceci me paroît ſurprenant,
Arrête-t-on ainſi les filles
De la part du Gouvernement ;
Sur-tout quand elles ſont gentilles ?
On devroit, ce me ſemble, un peu les ménager ;
Vous êtes un brutal, Monſieur le Meſſager.

LE MESSAGER.

Monſieur, tout doucement, ce n'eſt pas votre affaire.

FABRICE, *à part.*

Ouais, tout ceci m'inquiéte pourtant,

SCENE VIII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE.

DE grace, un mot, Mademoiſelle.

POLLY.

De quoi s'agit-il ?

MONROSE.

Etes-vous
Cette perſonne jeune, aimable,
D'une conduite irréprochable,
Née en Ecoſſe ?

POLLY, *à part.*

Eh ! mais, l'éloge eſt aſſez doux ;
Et ſi c'étoit le mien j'en ſerois vraiment aiſe.
[*Haut.*]
Tout s'y rapporte aſſez ... oui, je ſuis Ecoſſoiſe ;
Jeune, vous le voyez, & mes ans ſont écrits :
Aimable, bien des gens diſent que je le ſuis ;
Je ne ſçais pas, Monſieur, ſi vous me trouvez telle.

MONROSE.

Puis-je vous demander, ſi de votre pays
Vous n'avez aucune nouvelle ?

POLLY.

Oh ! point du tout, en vérité,
Et depuis ſi long-tems d'ailleurs je l'ai quitté !
Pour moi, c'eſt à préſent une terre étrangere.

MONROSE.

Pardonnez, s'il vous plaît, ma curioſité.
Quel étoit Monſieur votre pere ?

POLLY.

Un fort bon artiſan, & fort accrédité,
Honnête homme, autant qu'on le puiſſe.
Et ma mere étoit au ſervice
D'une Dame de qualité.

MONROSE.

Je vous entends, & je ſoupçonne,
Que c'eſt vous, qui ſervez cette jeune perſonne,
Dont on m'a tant parlé.

POLLY.

C'eſt moi-même, Monſieur.

MONROSE.

Je me méprenois.

POLLY.

Mais, vous me faites honneur.

MONROSE.

Sans doute vous ſavez quelle eſt votre Maîtreſſe?

POLLY.

Si je le ſçais! aſſurément,
D'aſſez près cela m'intéreſſe,
Je la connois parfaitement.
C'eſt la Fille, je crois, du monde la plus ſage,
La plus douce, chez qui l'on voit plus d'agrement,
Et qui, dans le malheur, a le plus de courage.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe?

POLLY.

Et je le ſuis auſſi,
Mais malgré cela, quoiqu'ici
Je ſupporte, auprès d'elle, une miſere affreuſe,
J'aime mieux la ſervir encor, que d'être heureuſe.

MONROSE.

Quel âge a-t-elle?

POLLY.

Elle a dix-huit ans, mais, ma foi,
Si vous la connoiſſiez, vous diriez comme moi,
Qu'elle eſt au-deſſus de ſon âge.

MONROSE *avec réflexion.*

Dix-huit ans !

POLLY.

Qui, pas davantage.

MOROSE, *à part.*

Hélas ! je vois que ce ſeroit
Préciſément l'âge qu'auroit
Ma malheureuſe Fille, objet de mes tendreſſes,
Reſte de ma famille & ſi cher & ſi beau,
Le ſeul enfant, à qui j'ai pû dans ſon berceau,
Prodiguer mes tendres careſſes.
Dix-huit ans !

POLLY.

Trouvez-vous cela ſi merveilleux ?
C'eſt ſon âge, vous dis-je, & ſi Monſieur demande
Le mien, je n'en ai que vingt-deux,
La différence n'eſt pas grande.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, car cela me ſurprend,
Sur ſon âge refléchir tant ?

MONROSE, *à part.*

Dix-huit ans, Ecoſſoiſe, & veut être inconnue !
Que mon ame ſe ſent émue !
[*Haut.*]
Il faut, que, s'il vous plaît, je la voye à l'inſtant,
Que je lui parle.

POLLY, *à part.*

Oh ! oh ! mais je ſuis ſtupéfaite,
Comme il prend feu ſubitement !
A ce bon vieux, aſſurement,

Ces dix-huit ans tournent la tête.
(*Haut.*) Vous ne pouvez, en ce moment,
Monsieur, parler à ma Maîtresse,
Car elle est dans l'abbatement,
Dans l'affliction, la tristesse;

MONROSE.

Je suis de sa patrie, & j'en fais le serment;
De son état, touché très vivement,
Peut-être je rendrai son esprit tranquille;
Avant de partir de cette ville,
Je voudrois un moment la voir, l'entretenir;
Si par votre moyen je pouvois l'obtenir.

POLLY.

Mais ce ne sera pas ma faute,
Car vous m'attendrissez, mon cher compatriote;
Vous la verrez, Monsieur, ou bien je ne pourrai,
Je vais voir comme elle est, & puis je reviendrai.
[*Elle sort.*]

SCENE IX.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *d'un air inquiet.*

PERSONNE n'est-il là, Monsieur?

MONROSE, *sans voir Fabrice.*

Douce espérance!
Que j'attens son retour avec impatience!

FABRICE.

Ne peut-on pas nous écouter?

MONROSE, *toujours distrait.*

Que tout ce que j'éprouve, a de quoi m'agiter;
Mon cœur peut à peine y suffire.

FABRICE *le tirant par la manche.*

On vous cherche, Monſieur.

MONROSE *à Fabrice.*

Quoi ? Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, vous dis-je, & comme je le doi ;
Je m'intéreſſe à ceux qui ſont logez chez moi :
Je ne ſçais pas trop qui vous êtes,
Encore moins ce que vous faites ;
On eſt déjà venu pour me le demander ;
Autour de la maiſon je vois des gens roder,
Et qui n'ont pas trop bonne mine ;
On paſſe, l'on repaſſe, on entre, on examine ;
Si dans peu l'on vous fait, je vous en avertis ;
Le même compliment qu'à cette Demoiſelle,
Que l'on dit de votre pays.

MONROSE.

Je veux m'entretenir un moment avec elle ;
La voir abſolument avant que de partir,
Tout m'en preſſe, m'en ſollicite.

FABRICE.

Croyez-moi, Monſieur, partez vîte ;
Vous pourriez vous en repentir.
Le bon Monſieur Friport, quoique très ſerviable ;
Peut-être en ce moment ne ſeroit pas d'humeur,
D'en agir en votre faveur,
Comme il a déja fait pour une fille aimable,
Qui n'a que dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon ;
Je ne ſçais où j'étois, dans ma diſtraction,
Et je vous entendois à peine.
Mon cher hôte, un moment, que je vous entretienne
Plus ſurement, dans quelque endroit,
Je veut voir l'Écoſſoiſe après, quoiqu'il en ſoit.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FRIPORT, FABRICE, MORDANT.

FABRICE.

OH çà, tenez, Monſieur Mordant,
Je vais ici vous faire un mauvais compliment,
Mais c'eſt malgré moi, je vous jure.
Si ce qu'on dit de vous eſt vrai, comme on l'aſſure,
Vous me ferez plaiſir, & ceja pour raiſon,
De ne plus fréquenter déſormais ma maiſon.

FRIPORT.

Ce que l'on dit eſt faux, quelle mouche vous pique,
Monſieur Fabrice? Qu'on s'explique.

MORDANT.

De quoi donc eſt-il queſtion?

FABRICE.

Vous compoſez ici vos feuilles de critique,
Et bientôt mon Caffé, qui n'a qu'un bon renom,
Paſſera pour une boutique
Où l'on compoſe du poiſon.

FRIPORT.

Du poiſon ? Oh, ceci mérite qu'on y penſe ;
Voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend, & ſur preuve on l'avance ;
Que vous dites du mal de tous.

FRIPORT.

Du mal de tous ? Entendez-vous ?
C'eſt trop.

FABRICE.

Et même l'on commence
A dire, & ce bruit là ne vous fait pas honneur,
Que vous êtes un délateur ;
Mais je ne le crois pas.

FRIPORT.

Comment ! mort de ma vie ;
Un délateur ! Ceci paſſe la raillerie.

MORDANT.

Eh, non ; je ſuis, Monſieur, croyez-le, je vous prie,
Un illuſtre compilateur,
Homme de goût.

FABRICE.

Je ſuis fort votre ſerviteur ;
Ayez du goût ou non, fort peu je m'en ſoucie,
Cela n'eſt pas de mon reſſort ;
Mais le vrai, c'eſt qu'ici, vous me faites grand tort.

MORDANT.

Grand tort ! Votre Caffé, ſans moi ne brilloit guere ;
Et c'eſt moi qui l'ai mis à la mode au contraire,
Je vous attire des chalans,
Ma réputation y fait venir les gens.

FABRICE.

Oh, parbleu, vous me faites rire ;
Plaiſante réputation
Que celle d'être un eſpion,
Un malhonnête homme, pardon,
Je ne répete ici que ce que j'entends dire,
Un très mauvais Auteur.

MORDANT.

Oh, ma foi, celui-là
N'eſt pas juſte, on en conviendra,
Qu'on attaque le cœur, à la bonne heure, paſſe,
Qu'on en diſe ce qu'on voudra,
Mais pour mon nom d'Auteur, qu'on n'ait pas cette audace,
Je ne ſoufrirai point cela.

FABRICE.

Tenez, qu'on les approuve, ou bien qu'on les condamne,
Laiſſons-là vos écrits ; je ſuis fort étonné,
Qu'ici vous ſoyez ſoupçonné
D'avoir voulu perdre Lindane.

FRIPORT.

Cette charmante fille ? Ah ! ſi je le croyois,
Je ne ſuis pas méchant, mais je t'étranglerois.

FABRICE.

Vous l'avez accuſée, à ce que l'on publie,
D'être Écoſſoiſe.

FRIPORT.

Oui dà ? Voyez quelle infamie.

FABRICE.

Et ce gentilhomme d'en-haut,
D'être Écoſſois auſſi.

FRIPORT.

Vous êtes un traiſtre.

MORDANT.

Mais, de grace, en quoi donc cela peut-il leur nuire ?
En vérité je ſuis ſurpris ;
Je ne vois pas grand mal à dire,
Que les gens ſont de leur pays.

FABRICE.

On prétend qu'on vous voit avec certain myſtere
Parler ſouvent avec les gens,
De cette Dame ſi colere,
Qui tantôt eſt venue ici.

FRIPORT.

Ces griefs ſont grands.

FABRICE.

Avec ceux de Mylord.

FRIPORT.

Si ces faits ſont conſtans....

FABRICE.

Que vous redites tout, afin qu'on en profite,
Ne parlez d'un chacun, que pour le diffamer,
Et que vous vous plaiſez à tout envenimer,
Avec votre langue maudite.

FRIPORT.

Voilà d'abominables cas,
Seriez-vous de ces gens.... Je ne les aime pas.

FABRICE.

Ah ! voici pour Lindane enfin une viſite ;
Je crois, ou je me trompe fort,
Apercevoir notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord ? Adieu, je vous laiſſe ;
Je fuis les grands de cette eſpece,
Autant qu'un mauvais écrivain.

FABRICE.

FABRICE.

Vous avez grand tord, car enfin
Croyez que celui-ci n'eſt pas comme bien d'autres.

FRIPORT.

Je ſuis le plus humble des vôtres,
Je ne me ſuis gêné jamais en aucun lieu,
Qu'il ſoit tout comme un autre, ou différent, adieu.
[*Revenant ſur ſes pas.*]
A propos, vous direz à cette Demoiſelle,
S'il vous plaît de ma part, que je penſe bien d'elle.
[*Il ſort.*]

SCENE II.

LORD MURRAI, FABRICE, MORDANT.

MORDANT fait à Mylord de grandes révérences; qu'il ne regarde pas, & Fabrice s'éloigne par reſpect.

LORD MURRAI.

QUE j'ai de vous revoir un plaiſir bien flateur,
Mon ami, mon pauvre Fabrice!

FABRICE.

Ah! Mylord, autant qu'on le puiſſe,
Je ſuis ſenſible à cet honneur.
Votre ſanté, Mylord?

LORD MURRAI.

Grace au ciel, elle eſt bonne;
Cette jeune & belle perſonne,

Que de loger chez vous, vous avez le bonheur;
Comment se porte-t-elle?

FABRICE.

Oh, mal, je vous assure;
Depuis qu'elle ne vous a vû,
Rien ne peut égaler la peine qu'elle endure.

LORD MURRAI.

Que me dites vous là? Mon cœur en est ému.

FABRICE.

A présent j'ai bonne espérance,
Et tout son mal sera, j'en suis très convaincu,
Dissipé par votre présence.

LORD MURRAI *à part.*

Ciel, daigne proteger la vertu, l'innocence.
[*A Fabrice.*]
Ami, laisse-nous un moment,
J'ai quelque chose à dire à cet homme.

MORDANT *à Fabrice.*

Ah! vraiment;
Tu dois l'avouer à ta honte,
Tu le vois, qu'on t'avoit bien trompé sur mon compte;
Qu'à la Cour j'ai quelque crédit.

FABRICE *en s'en allant.*

Je ne vois pas cela.

MORDANT.

Tu le verras, suffit.

SCENE III.

LORD MURRAI, MORDANT.

LORD MURRAL.

ECOUTEZ.

MORDANT.

Monſeigneur, puis-je, ſans trop d'audace,
Vous dédier un tome ?

LORD MURRAI.

Oh ! point de dédicace ;
Ce n'eſt pas ce dont il s'agit,
Répondez-moi : c'eſt vous, & la choſe eſt prouvée ;
Qui, parlant à mes gens, que vous voyez de près,
Leur avez appris l'arrivée
De ce gentilhomme Ecoſſois,
Qui loge ici ?

MORDANT.

D'accord, Monſeigneur.

LORD MURRAI.

Et que même ;
Je ne ſçais qui fait naître en vous ce zèle extrême,
Vous l'avez été dire à ceux
Du Miniſtre d'Etat ?

MORDANT.

Cela n'eſt point douteux ;
J'ai crû la choſe néceſſaire,
Remplir en cela mon devoir.

LORD MURRAL

C'eſt fort bien, vous m'avez ſervi ſans le ſçavoir

On prétend que vous vouliez nuire,
L'intention ne me fait rien,
Puisqu'enfin, ce qu'aux gens vous avez été dire,
N'a, jusques-à-présent, operé que du bien.
Cela mérite son salaire,
Vous allez l'avoir, en effet;
Voilà donc pour le bien qu'enfin vous avez fait,
Quoique votre dessein ne fut pas de le faire,
Tenez....

(*Il lui donne de l'argent.*)

MORDANT, *prenant l'argent.*

Ah! Monseigneur!

LORD MURRAI.

Laissons tout cela... mais,
S'il me revient encor que ta bouche prophane,
Ait prononcé le nom de ce brave Ecossois,
Ainsi que celui de Lindane;
J'aurai soin de te châtier,
Mieux que tu ne penses, peut être,
Et te ferai dans peu jetter par la fenêtre
De ton misérable grenier,
Va-t'en.

MORDANT.

Cela suffit, & je vous remercie.
(*Apart.*) Bon, tout le monde m'injurie,
Et me comble de ses bienfaits,
La chose à croire est difficile,
Il faut que je sois plus habille,
Ma foi, que je ne le pensois.

[*Il sort.*]

SCENE IV.

LORD MURRAI, *seul.*

UN vieillard arrivé d'Ecosse,
Lindane, née aussi dans le même pays,
Tous deux dans ce même logis!
Favorable à mes vœux, que le Ciel les exauce!
Hélas! me seroit-il permis,
Avec le secours que j'espére,
De réparer enfin tous les torts de mon pere,
Comme je me le suis promis?
Entrons.

SCENE V.

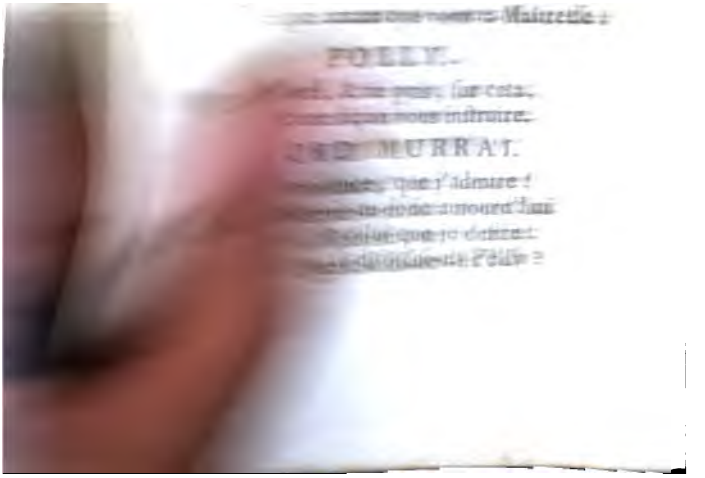
LORD MURRAI, POLLY, *qui sort de chez sa Maîtresse.*

POLLY.

OUi je suis étonnée!
Eh! qui vous a donc pû retenir si long-tems
Mylord? Depuis deux jours...

LORD MURRAI.

Ah! crois-en mes sermens,
Ils m'ont paru chacun durer plus d'une année.
Ce sont deux jours sacrifiés,
Perdus enfin pour ma tendresse,



POLLY.

Je ne ſçais, mais entr'eux la ſcene étoit touchante,
J'ai vû qu'ils commençoient tous deux à s'attendrir,
Comme ils n'ont pas voulu que je fuſſe préſente,
Ils m'ont fait ſigne de ſortir.

LORD MURRAI, *voyant Lady Halton.*

Qui vois-je! ô Ciel!

SCENE VI.

LORD MURRAI, LADY HALTON, POLLY.

LADY HALTON.

AH! ah! je vous y prends, Perfide,
C'eſt donc toujours ici, qu'un fol amour vous guide,
Et ſçait ſi bien vous arrêter?
J'ai donc, de votre intrigue, une entiere aſſurance?
Et je ne ſaurois plus douter
De mon opprobre, & de votre inconſtance?

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous ſavez tout.
[*A part.*] Ah! quel contre-tems effroyable!

LADY HALTON.

Tu prétends me pouſſer à bout?
Perfide! monſtre abominable!

LORD MURRAI.

Je puis être un monſtre à vos yeux,
Je ne ſuis point fâché même de le paroître:

Mais pour perfide, non, je ſuis très-loin de l'être,
Sur mon compte, l'on penſe mieux,
Chacun me rend juſtice, & vous devez le faire.
De quoi vous plaignez-vous? Mais, Madame, entre nous,
Avant qu'une autre eut ſçû me plaire,
Ne vous ai-je pas dit, que mon amour pour vous,
Etoit au bout de ſa carriere?
Que mon cœur s'arrêtoit à des liens plus doux?

LADY HALTON.

Tu m'oſes donc quitter ſans nul reſpect du monde;
Pour une Aventuriere, errante, vagabonde?
Parle, réponds-moi, qu'en dis-tu?
Mais non, ce n'eſt pas là de quoi tu t'embarraſſes.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu,
Pour la douceur, & pour les graces.

LADY HALTON.

Traître! tu n'en es pas sûrement où tu croi,
Je ne pardonne pas aiſément les offenſes,
Et je me vengerai, plûtôt que tu ne penſes,
Et de ma Rivale, & de toi.

LORD MURRAI.

Rien ne me ſurprendra de vous, quoiqu'il arrive;
Je vous connois vindicative,
Je ſçais que vous avez un cœur,
Moins tendre, qu'emporté, juſques à la fureur;
Qu'il eſt ſuſceptible d'envie,
Plus encor, que de jalouſie:
Mais contre mon penchant, votre effort ſera vain;
Et vous l'approuverez vous-même,
Oui, vous ſerez forcée enfin,
A reſpecter celle que j'aime.

LADY HALTON.

Allez, lâche, je ſçais mieux que vous ce qu'elle eſt,

Ce qu'eſt cet étranger, ici venu pour elle;
Je ſçais le motif, l'intérêt,
Qui, dans Londre, aujourd'hui, tous les deux les appelle;
Je ſçais tout; il en eſt, de plus puiſſans que vous,
Qui le ſavent auſſi, qui me ſerviront tous;
Comptez que je ſerai vengée,
Et que, malgré votre projet,
On vous enlevera dans peu l'indigne objet,
Pour qui je me vois outragée.

LORD MURRAI.

Que voudroit-elle dire? Elle cauſe à mon cœur,
Polly, par ce diſcours, une allarme mortelle;
Quel eſt ſon but? Que prétend elle?
Je meurs d'inquiétude!

POLLY.

Et moi, je meurs de peur.
Nous ſommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame,
Expliquez-vous... un mot... arrêtez un inſtant....
Ecoutez...

LADY HALTON.

Je n'ai rien à te répondre, infame,
Je ne m'explique pas, va tu ſeras content.
Je te l'ai déjà dit, tu n'es qu'un inconſtant,
Un volage, un cœur faux, une ame mépriſable,
Un perfide, un parjure, un homme abominable,
Que j'ai beaucoup aimé, mais que je hais autant.

(*Elle ſort en le regardant avec des yeux indignés.*)

SCENE VII.

LORD MURRAI, POLLY.

POLLY.

QUELLE femme ! Quelle furie !
Ah ! que l'amour produit de violens accès !
Je ne crois pas, qu'à cet excès
On ait porté la jalousie.

LORD MURRAI.

O Ciel ! fais que mon cœur ne l'éprouve jamais !
Mais que veut-elle enfin ? Quels seroient ses projets ?
Dans les transports de sa colere,
Une femme outragée, & qui veut se venger,
Peut tout oser, & peut tout faire....
Elle veut.... sans frémir, je ne peux y songer,
Faire enlever Lindane, avec cet étranger !
Quels seroient donc les griefs, que contre eux elle expose ?
Et sur quels fondemens.. sçait-elle quelque chose ?

POLLY.

Il faut vous l'avouer, Mylord, sincerement,
J'ai mon ame trop agitée,
D'un si cruel évenement,
Car ma pauvre Maîtresse.....

LORD MURRAI *vivement.*

Eh ! bien ?

POLLY.

Elle arrêtée,

Par ordre du Gouvernement :
Moi, de même, je crois, & sans un honnête homme,
Un bon Monsieur Friport, c'est ainsi qu'on le nomme....

LORD MURRAI.

Arrêtée ! ah ! qu'ai-je entendu ?
Chère Polly, que me dis-tu ?
Dans mes veines, je sens qu'à peine le sang coule.
O Dieux ! que de revers accumulés en foule :
Mon amour, mon devoir, la raison, l'équité,
Secondoient le dessein que j'avois médité,
La vertu l'inspiroit, comblé dans mon attente,
J'allois tout réparer, hélas !
Mais le crime s'oppose à tout ce que je tente :
Non, il ne triomphera pas,
Mes soins réussiront, compte sur ma parole,
Dis-lui que je m'arrache au bonheur de la voir,
Pour hâter le succès, qui fait tout mon espoir ;
Adieu, je cours, & je revole.

[*Il sort.*]

POLLY, *seule.*

Que d'étranges événemens
On voit arriver dans le monde !
On n'y sauroit jouir long-tems
D'une tranquillité profonde ;
S'il est quelques honnêtes gens,
En revanche, combien il en est de méchans !
Qui se font un plaisir, de perdre les familles,
Et sur-tout, on en veut toujours aux pauvres filles.

[*La Ferme s'ouvre, & la Scene représente l'Appartement de Lindane.*]

LO

Ah

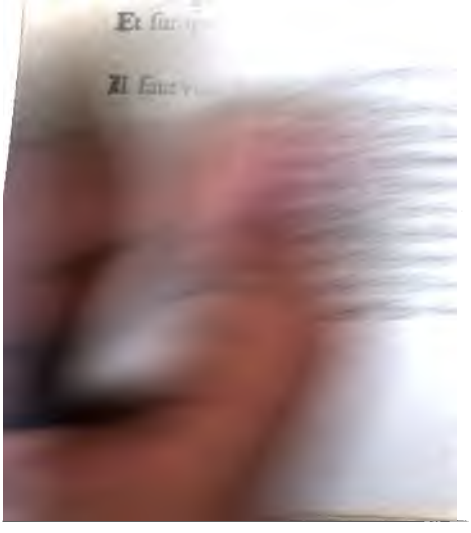
O C
Mais

Une

Elle
Faire
Que

Et sur

Il faut



A coulé ſur des échaffauts ;
Vous vous obſtinez à garder le ſilence,
Sur votre nom, votre naiſſance.

LINDANE.

J'atteſte ici la vérité,
S'il m'eſt très-important que ce ſoit un myſtere,
Et ce que je dois à mon pere,
M'en fait une néceſſité.
S'eſt proſcrit lui-même, on le cherche, & peut-être
Si l'on me connoiſſoit, & ſi je me nommois,
Pour lui j'aurois à craindre, & je l'expoſerois.
Je ne vous connois pas, pourtant je vous reſpecte,
Même vous m'inſpirez de l'attendriſſement,
Mais je vois que j'ai tout à craindre, en ce moment;
Je fuis, moi-même ici ſuſpecte,
Priſonniere, arrêtée, il me faut du ſecret,
J'en ai beſoin, peut-être un ſeul mot me perdroit.

MONROSE.

Peut-être un mot auſſi, pour mon ame ravie,
Seroit, dans cette occaſion,
La ſeule conſolation
Que j'euſſe éprouvé de ma vie;
Mais dites-moi, je vous ſupplie,
Quel âge aviez-vous donc, quand un deſtin affreux
Vous ſépara de votre pere,
Qui fut depuis ſi malheureux?

LINDANE.

Je n'avois que cinq ans.

MONROSE.

Ciel! quel trait de lumiere
Dont tout à coup je me vois éclairé,
Dans la profonde nuit où j'étois égaré!
Que d'époques! ô Providence,

Daigne répandre ici de nouvelles clartés ;
En ma faveur étale ta puiſſance ;
Et ne t'arrête pas encor dans tes bontés ?
Fais ceſſer en ce jour mes cruelles allarmes.

LINDANE.

Quoi, Monſieur ! vous verſez des larmes !
Vous ſemblez partager mes peines, mes douleurs,
Qui peut vous rendre ainſi ſenſible à mes malheurs ?

MONROSE.

Ah ! de grace, achevez ... & lorſque votre pere,
Perſécuté, proſcrit, réduit au déſeſpoir,
Eut quitté ſes enfans, pour ne plus les revoir.
Reſtâtes-vous longtems auprès de votre mere ?

LINDANE.

Je n'avois que dix ans, hélas !
Quand elle mourut dans mes bras ;
Et de douleur & de miſere ;
Et que dans un combat, on vit périr mon frere.

MONROSE.

Je ſuccombe, & me puis à peine ſoutenir ;
Dieux ! quel moment, quel ſouvenir !
Dans mon eſprit vous faites-naître !
Dites-moi, mon enfant, pourriez-vous reconnoître
Ce portrait ?....

[*Il tire un Portrait de ſa poche.*]

LINDANE, *après avoir regardé le Portrait,*

Ciel ! que vois-je ! ô ſouvenir trop doux !
C'eſt celui de ma mere ; ah ! qu'il m'offre de charmes !
Mes yeux l'arroſent de leurs larmes,
Et mon cœur, qui ſe fond, va s'échaper vers vous,
Ma mere !

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mere,

Et vous voyez en moi ce trop malheureux pere
Depuis longtems errant, traverſé conſtamment
Par des diſgraces accablantes,
Dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes
Vous embraſſent en ce moment.

LINDANE.

Aux tranſports que je ſens, je ne ſaurois ſuffire;
Ils rempliſſent mon cœur, à peine je reſpire,
Je tombe à vos genoux : ah ! cet inſtant heureux,
Eſt le ſeul que le ciel ait permis à mes vœux.
Mais comment oſez-vous reſter dans cette ville ?
Je tremble en cet inſtant qui comble mon eſpoir,
Et que je goûte ici le bonheur de vous voir ;
Que c'eſt pour vous, mon pere, un dangereux aſile !
Ah ! daignez vous en arracher.

MONROSE.

Un ami me reſtoit, je venois l'y chercher,
C'eſt pour lui qu'en ce lieu, j'ai dirigé ma courſe,
Sur ſon puiſſant crédit, je fondois ma reſſource ;
Il pouvoit me tirer de l'abîme où je ſuis,
J'avois lieu d'y compter, il me l'avoit promis.
J'apprens, en arrivant, que la Parque cruelle,
M'a ravi pour toujours, un ami ſi fidelle.
Qu'on me cherche en Ecoſſe, où ma tête eſt à prix.
Mon ennemi n'eſt plus, c'eſt ſans doute ſon fils,
Qui trop digne héritier d'un nom que je déteſte,
De mes jours languiſſans, pourſuit encor le reſte ;
Mais il faut que je meure aujourd'hui de ſa main
Ou que ce fer me venge, & lui perce le ſein.

LINDANE.

Vous voulez, dites-vous ? Quel projet téméraire !
Quel deſſein ! ... que voulez-vous faire ? ....
Vous venez pour combattre ici Mylord Murrai !

MONROSE.

Oui, je veux venger ma famille,
Me venger, vous venger, ma fille,
Ou moi-même j'y périrai.
Je ne hazarde enfin, en ſuivant mon envie,
Qu'une trop déplorable vie,
Qui m'eſt à charge, que je fuis,
Et qu'un reſte de jours, qui ſont déja proſcrits.

LINDANE *à part.*

O ciel! que j'invoque & j'implore,
Détourne tout les horreurs que je prévois encore.
(*Haut.*)
Par cette triſte vie, & que de vous je tiens,
Par vos malheurs & par les miens,
Qui ſont peut-être encor plus grands, je vous l'aſſure
Dont ici votre mort combleroit la meſure :
N'allez pas m'expoſer, lorſqu'enfin je vous voi,
A l'horreur de vous perdre, ayez pitié de moi,
Épargnez à la fois votre vie & la mienne,
Que de vos bontés je l'obtienne.

MONROSE.

Que votre triſte état vient aigrir ma douleur!
Que vous attendriſſez votre malheureux pere!
Votre voix pénetre mon cœur,
Je crois entendre encor celle de votre mere.
Que pourrois-je vous refuſer?
Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que de vous expoſer
Vous perdiez la funeſte envie,
Que vous vous éloigniez, que vous quittiez ces lieux,
Pour vous, pour moi ſi dangereux,
Où tout menace votre vie.
Le deſſein en eſt pris, il me ſera bien doux,
De tout abandonner, de tout quitter pour vous;
Nous irons dans quelque Iſle affreuſe,
S'il le faut, y chercher une retraite heureuſe,

Sans regret je vous y ſuivrai,
Elle me ſera précieuſe,
Et de mes propres mains, je vous y ſervirai,
Ce ſera mon devoir, & je le remplirai;
Partons.

MONROSE.

Qu'exigez-vous de ma condeſcendance?
Faut-il que je renonce au ſoin de ma vengeance?

LINDANE.

Ciel! elle me feroit mourir.
Partons mon pere.

MONROSE.

Eh bien, je cede à ton deſir.
Je ſens que dans mon cœur, ta voix eſt la plus forte,
Et l'amour paternel, ſur tout autre l'emporte.
Oui, puiſque ton courage & ta tendre pitié
Veulent bien de mon ſort ſupporter la moitié,
Je vais tout préparer, pour que tu ſois tranquille,
Qu'au plutôt nous puiſſions ſortir de cette ville:
Ma fille, en attendant ces précieux momens,
Reçois encor mes pleurs & mes embraſſemens.

[*Il ſort.*]

SCENE IX.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

AH! c'en eſt fait Polly, tu ne pourras le croire;
Je perds tout eſpoir aujourd'hui,
Mylord doit pour toujours, ſortir de ma mémoire,
Je ne le verrai plus, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Que dites-vous, Mademoiſelle ?
D'où peut vous naître un tel ſouci ?
Bientôt vous l'allez voir, la choſe eſt très réelle ;
Il étoit tout à l'heure ici.

LINDANE.

Il étoit ici ! lui ! Comment ! ſans m'avoir vue !
Polly, c'eſt-là le comble, & je ſuis confondue.

POLLY.

Oh, ſurement, vous l'auriez vû ;
Si Myladi Halton, ne l'eut interrompu.

LINDANE.

Il l'a donc vue ici ? C'eſt un trait que j'admire ;
C'eſt donc pour me braver avec impunité ?
L'indigne ! après avoir été
Trois jours ſans me voir ! ſans m'écrire !
Puis-je ſans dépit y ſonger ?
Quoi ! ſi cruellement a-t-il pû m'outrager ?

POLLY.

Vous ſuivez un peu trop le tranſport qui vous guide ;
Écoutez-moi : Mylord....

LINDANE.

Juſte ciel ! lui perfide !
L'aurois-je pû croire jamais ?
Mais n'eſt-ce pas ainſi que les hommes ſont faits ?
Ah ! pere infortuné, digne qu'on le révére,
Vous m'allez tenir lieu de tout dans ma miſere ;
Et je ne penſerai qu'à vous ſeul déſormais.

POLLY.

Quoi ? Vous ne voulez rien entendre ?
Sans aucun fondement vous accuſez Mylord,
Il n'eſt point un perfide, & vous avez grand tort ;
C'eſt de tous les amans, le plus vrai, le plus tendre,
Il vous adore, & dans ce jour
Il doit vous en donner la preuve la plus ſûre.

LINDANE.

Eh, quand il m'aimeroit, il faut que la nature
L'emporte toujours sur l'amour.
Je ne sçais où j'irai, j'ignore
Où pourra me mener le parti que j'ai pris;
Je doute que le sort puisse me rendre encore
Plus malheureuse enfin, qu'à présent je le suis.

POLLY.

Quoi! vous n'écoutez rien! calmez donc vos esprits,
On vous aime, Mylord sans vous ne sauroit vivre.

LINDANE.

Es-tu capable de me suivre,
Polly?

POLLY.

Je vous suivrai par tout, assurément;
Jusques au bout du monde, & j'en ferai serment
S'il le faut, pour peu qu'on l'exige;
Mais tranquillisez-vous, on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

N'en parlons plus, Polly, quand même il m'aimeroit;
Je partirois toujours, helas! il le faudroit.
Ce vieillard....

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Viens, j'aurai soin de t'instruire;
Mes larmes... mes soupirs... je ne puis te rien dire...
Puisqu'à me suivre encor, tu veux bien consentir,
Allons tout disposer, & sois prête à partir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA me fend le cœur, ma chere Demoiſelle,
Je viens de voir Polly faire votre paquet,
Comment ? Vous allez donc nous quitter tout à fait ?
J'en reſſens, je vous jure, une douleur mortelle.

LINDANE.

Ah ! mon cher hôte, hélas ! je vous quitte à regret.
(*A Friport.*)
Et vous, qui déployez un ſi beau caractere,
Qui l'avez offert à mes yeux
Compatiſſant & généreux
Comme aujourd'hui l'on n'en voit guere,
Et qui ne me laiſſez que les juſtes regrets,
D'être hors d'état de rien faire,
Pour reconnoître vos bienfaits ;
Croyez que je ne peux les oublier jamais.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que cela ? Parlez-moi ſans myſtere,
Voyons, votre départ eſt il ſi néceſſaire ?
Si vous êtes enfin ſi contente de nous,
Il ne faut pas partir, nous le ſommes de vous.
Qui donc pourroit vous y contraindre ?
Craignez-vous quelque choſe ? Oh, vous avez grand tort ;
Une fille n'a rien à craindre,
Ayez l'eſprit tranquille, & comptez ſur Friport.

FABRICE.

Mademoiſelle part, à ce que j'imagine ;
Avec ce Gentilhomme âgé, de ſon pays ;
Car il fait ſon paquet auſſi, j'en ſuis ſurpris ;
Ils m'ont tous deux paru dans un déſordre extrême
Elle pleuroit, & lui de même,
Rien n'étoit ma foi plus touchant ;
Tenez, je pleure auſſi moi-même, en le diſant.

FRIPORT.

Pleurer ? Fi, qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ?
Je ne vois ma foi, rien de plus ſot que cela,
Les yeux ne ſont point faits pour cet uſage là,
Moi, je n'ai pleuré de ma vie.
Je ſuis affligé, car il en faut convenir,
Et quoiqu'elle ſoit un peu fiere,
On trouve tant de bon, d'honnête en ſa maniere,
Que j'aurai du regret, en la voyant partir.
Oh ça, je ſuis bien aiſe ici de vous le dire,
Il faut, Mademoiſelle, avoir ſoin de m'écrire ;
Si vous vous en allez, & vous n'y perdrez rien,
Je vous ferai toujours du bien ;
Comptez-y : vous pourrez encor mieux me connoître,
Quelque jour, nous pourrons nous rencontrer peut-être,
Ce qui ne ſeroit pas fort étonnant, ma foi ;
N'y manquez pas, écrivez-moi.

LINDANE.

Je vous en donne l'assurance ;
Et vous le jure même avec reconnoissance ;
Et si quelque jour je pouvois....
Si j'étois assez fortunée
Pour....

FRIPORT *à Fabrice.*

Cette personne est bien née,
A le cœur bon, j'en jurerais.

FABRICE.

Mais à propos, Mademoiselle,
Je fais une réflexion ;
Vous ne sauriez partir encor : je me rappelle,
Qu'ici, Monsieur, pour vous s'est rendu caution ;
Si vous vous en allez, il perd mille guinées,
Qu'à cet effet, il a données.

LINDANE.

Ciel ! autre humiliation,
Autre infortune : hélas ! quelle peine est la mienne !
Quoi ! me faudroit-il donc être enchaînée ici ?
Voir mon Pere, ou Mylord...

FRIPORT.

N'ayez point ce souci ;
Mon cher Monsieur Fabrice, & qu'à cela ne tienne,
Quoique j'aie, à la voir, un extrême plaisir,
Laissons-là s'en aller, si c'est là son desir,
Il ne faut pas, qu'en rien les filles soient gênées ;
Je regarde mille guinées,

(*Bas à Fabrice.*)

Comme rien... tiens, mon ami, prens ;
Dans sa valise encor fourre lui ces cinq cens.
Allez, Mademoiselle, & que rien ne vous gêne,
Que rien ici ne vous retienne,

Et partez, quand il vous plaira.
Sur-tout, écrivez-moi, j'en reviens toujours là,
Car j'en aurai beaucoup de joye;
Et quand vous reviendrez, faites qu'on vous revoye.
J'en ſerai très-charmé, je le dis tout de bon,
Car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, LORD MURRAI.

(LORD MURRAI au fond du Théâtre avec pluſieurs de ſes gens, à qui il donne des ordres.)

LORD MURRAI.

ECOUTEZ, & ſuivez mes ordres, je vous prie.
Vous reſtez, vous courez à la Chancellerie,
Où déja vous êtes allé;
Et vous m'apporterez, dès qu'il ſera ſcellé,
Le parchemin qu'on expédie.
Et vous, que l'on ait ſoin d'aller tout apprêter,
Dans le nouvel hôtel, que je viens d'arrêter.
Que mon cœur, à préſent, goûte un plaiſir extrême!
Quel bonheur, d'aſſurer celui de ce qu'on aime?
[*Il tire un papier de ſa poche & le lit.*]

LINDANE, *bas à Polly.*

En le voyant, Polly, de regret, de douleur,
Je me ſens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord vient toujours quand on n'en a que faire;
Cela ne devroit point être du tout permis,
Il eſt ſi beau, ſi bienfait, ſi bien mis,
Qu'il a le don de me déplaire.
[*Il ſort avec Fabrice.*]

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE, POLLY.

LORD MURRAI.

ENFIN donc, à préſent que tout eſt écarté,
Je vais goûter en liberté,
Le doux charme de votre vûe.
Mais dans quelle maiſon êtes-vous donc venue?
Comment avez-vous pû l'habiter un inſtant?
Une plus digne vous attend....
Eh quoi! belle Lindane, ah! calmez mes allarmes;
Vous détournez les yeux, & vous verſez des larmes.
Cet homme que j'ai vû ſortir, qui vous parloit,
Vous auroit-il fait quelque peine?
Ah! dites le moi, s'il vous plaît,
Je ſaurai l'en punir, ſoyez-en bien certaine.

LINDANE.

C'eſt un bien honnête homme, un homme vertueux;
Compatiſſant & généreux,
Qui, me voyant infortunée,
Ne m'a pas pour cela quittée, abandonnée,
Qui n'a point aigri mes douleurs,
Qui n'a pas inſulté, ſans doute, à mes malheurs,
Qui, pour humilier ma tendreſſe fatale,
N'a pas ici parlé long-tems à ma Rivale,
Et, ſans aucun égard, dédaigné de me voir.
Qui, s'il m'avoit aimée, eût crû ne pas devoir
Paſſer trois grands jours ſans m'écrire.

LORD MURRAI.

Juſte Ciel! que voulez-vous dire?
J'aimerois

J'aimerois mieux mourir que d'avoir mérité
Ce reproche cruel, ah! combien il m'offenſe,
Un procédé pareil peut-il m'être imputé?
C'eſt pour vous que j'ai fait une ſi longue abſence;
Je n'ai ſongé qu'à vous, mon eſprit agité,
Ne l'étoit que pour vous; oui, ma plus chere envie,
Etoit de vous ſervir, & je vous ai ſervie,
Malgré vous, il eſt vrai, ſans en être approuvé.
Si, revenant vers vous, par malheur j'ai trouvé
Cette femme vindicative,
Dont le complot affreux, vous tient ici captive,
Je ne me ſuis, croyez-le, échappé de ſes mains,
Qu'afin de prévenir ſes funeſtes deſſeins.
Grands Dieux! moi, ne pas vous écrire?
Pourrois-je me le pardonner?
Avez-vous pû m'en ſoupçonner?
Vous ai-je un ſeul moment donné lieu de le dire?
Que vous allarmez mon eſprit!

LINDANE.

Non, vous ne m'avez point écrit.

LORD MURRAI.

Je l'ai fait, & je puis ici vous le promettre;
Cette femme a, ſans doute, intercepté ma lettre.
Mais enfin, ſa méchanceté,
Qui tente tout pour nuire à ma tendreſſe extrême,
L'augmenteroit encor, j'en jure par vous-même,
Si ſon excès plus haut pouvoit être porté:
Qu'elle rappellé ici, pour moi, votre bonté.
Mais pourquoi ce ſecret, que toujours vous me faites?
Pourquoi m'avoir caché votre illuſtre maiſon?
L'état malheureux où vous êtes,
Si peu digne d'un ſi grand nom?

LINDANE, *avec ſurpriſe.*

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI.

Polly.

LINDANE, *à Polly.*

Vous m'avez donc trahie?

POLLY.

Vous-même vous vous trahissiez,
Par le secret que vous gardiez,
Et c'est moi, qui vous ai servie.
Que voulez-vous? Ma foi, chacun a ses raisons.

LINDANE.

Vous me connoissez donc, vous savez quelle haine
A divisé nos deux maisons,
Et fait la perte de la mienne:
Que votre pere enfin, sans pitié, sans remord,
Fit condamner le mien à mort;
C'est lui qui m'a réduite à cet état horrible,
Et dont je n'ai pas crû devoir vous informer,
Je voulois le cacher, cet état si terrible,
A l'Univers entier, s'il m'eut été possible,
Et vous, fils d'un tel pere, avez osé m'aimer?

LORD MURRAI.

Je vous adore & dois le faire.
C'est à moi, c'est à mon amour,
A réparer enfin, & même dès ce jour,
Toutes les cruautés, tous les torts de mon pere,
Tout l'exige, & m'en fait une loi nécessaire.
Ce devoir, à remplir, me paroîtra bien doux.
Ma fortune, mon cœur, mon sang, tout est à vous.
Ah! Lindane, en ce jour, que le sort nous rassemble;
Que le plus doux espoir semble m'être permis,
Réunissons, mêlons ensemble,
Confondons deux noms ennemis.
A vos pieds, où mon cœur vous rend son tendre hommage,
J'apporte le contrat de notre mariage;

De ce nom daignez l'honnorer ;
Si vous saviez combien j'ose le desirer !
Aux vœux les plus ardens, ne soyez pas contraire,
Approuvez aujourd'hui, les plus justes transports,
Puissent enfin du fils, l'amour & les remords
Reparer ses fautes du pere.

LINDANE.

Que ne puis-je, Mylord, répondre à vos souhaits ?
Mais il me faut partir, vous quitter pour jamais.

LORD MURRAI.

Qu'entends-je ? tout mon sang, dans mes veines se glace ;
Dieux ! quel projet ! quelle menace !
Que vous partiez, Lindane ; & que vous me quittiez !
Vous me verrez plûtôt expirer à vos pieds.
Daignez-vous m'aimer ?

LINDANE.

Ah !

POLLY.

Je n'en veux point démordre,
Vous ne partirez pas, & j'y mettrai bon ordre.
Vous prenez des partis toujours désespérés,
Je veux les empêcher, oui, moi, vous le verrez.

[*Bas à Mylord.*]

Secondez-moi, Mylord. [*Elle sort.*]

LORD MURRAI.

Dites-moi, je vous prie,
D'où peut vous naître cette envie ?
Quoi ! jusques à ce point pouvez-vous me haïr ?
Qui peut vous inspirer le dessein de me fuir ?
D'aller chercher d'autres aziles ?
De rendre, en un moment, tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon Pere.

LORD MURRAI.

Votre pere ! eh ! seroit-il ici ?
Et seroit-ce encore un mystere,
Dont je ne puisse être éclairci ?

LINDANE.

Il est ici, m'emmène, il faut le satisfaire,
Je vous perds, mon devoir m'entraîne sur ses pas.

LORD MURRAI.

Chere Lindane, non, non, j'ose vous le dire,
Il ne vous enlevera pas;
A ses pieds, daignez me conduire,
Il faut que je lui parle.

LINDANE.

Hélas !
Gardez-vous bien qu'il ne vous voye,
Que sa juste fureur, sur vous ne se déploye,
Il n'est ici venu que pour vous y chercher,
Que pour finir sa vie, ou pour vous l'arracher :
Jugez du trouble affreux, qui depuis me dévore.
Croyez que de ce lieu je ne partois enfin,
Que pour le détourner d'un si cruel dessein.

LORD MURRAI.

Le votre est plus cruel encore,
Je crains peu sa fureur, fiez-vous-en à moi,
Soyez sûre que j'ai dequoi
Le faire rentrer en lui-même.
On ne vient pas.... d'où naît ce long retardement ?
Que le mal se fait vîte, & le bien lentement !

LINDANE.

Il vient, calmez mon trouble extrême,
Mylord, si vous avez pour moi quelques égards,
Si vous m'aimez encor, privez-vous de ma vûe,
Dissipez l'effroi qui me tüe,
Et ne vous offrez pas encore à ses regards....

LORD MURRAI.

Vous le voulez, il faut se rendre;
J'obéïs donc, & je vais prendre
Des armes contre ses desseins,
Et qui feront tomber les siennes de ses mains.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

LINDANE, *à part.*

QUE lui dirai-je ?

MONROSE.

Allons, ô fille chérie !
Qui m'allez tenir lieu désormais de tout bien,
Ma consolation, & l'unique soutien
De ma trop déplorable vie ;
Partons.

LINDANE.

Ah! pourrai-je jamais,
De vous abandonner, concevoir les projets ?
Il est pourtant un bien, qu'à vos genoux j'implore.
Le dirai-je ? Souffrez qu'ici je reste encore.

MONROSE.

Quoi, ma fille ! déjà vous vois-je repentir ?
Après m'avoir presſé vous-même de partir ?
Vous être engagée à me suivre,
Dans les deserts les plus affreux,
Où nous allons cacher notre sort malheureux,
Où je vais achever de vivre,
Eloigné de l'horreur qui me suit en tous lieux !

D'un si prompt changement, que faut-il que j'augure ?
Avez-vous, en si peu de tems,
Perdu les tendres sentimens
Que vous inspiroit la Nature ?

LINDANE.

Non, mon pere, je sens les mêmes mouvemens,
Non, je n'ai point changé; je n'en suis point capable.
Et dans de tels projets, je suis inébranlable;
Je vous suivrai par-tout, oui, par-tout, je le dois,
Attendez-le de moi, de mon obéissance,
Je peux vous en donner la plus ferme assurance;
Mais de grâce, encore une fois
Accordez à ma vive instance,
A mes ardens desirs, à mes plus tendres vœux,
Quelques instans encor qui me sont précieux.

MONROSE.

Précieux ! ils le sont bien plus que tu ne penses,
Ma fille, & pourtant tu les perds !
Songes-tu bien qu'ici, tandis que tu balances,
Nous pouvons être découverts ?
Que l'on t'a déjà suspectée,
Qu'un ordre t'y tient arrêtée ?
Songes-tu qu'on me cherche, & que je puis enfin
Voir ici, contre moi, triompher l'injustice ?
Et peut-être même, demain,
Périr par le dernier supplice ?

LINDANE.

Ces mots, qui dans mon cœur, portent un juste effroi,
Sont un coup de foudre pour moi;
Partons, & que le Ciel propice....

Ce fils, d'un ennemi, cause de tant d'horreurs,
Et qui vient insulter encore à mes malheurs ?
Il faut que sur lui je me venge,
Qu'il m'arrache la vie, ou que son sang versé,
Lave tous les affronts d'un cœur trop offensé.
Allons, défends-toi, scélérat.

Il tire son épée.

LINDANE.

Hélas ! que faites-vous, mon pere ?
Arrêtez...

MONROSE.

Est-ce-là ce que vous me gardiez ?
Fille indigne ! est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

FABRICE.

Ah ! Monsieur, point de violence
Dans ma maison, la chose est pour moi d'importance,
Vous me perdriez, arrêtez.

FRIPORT.

Mais, mais, voyez donc, je vous prie,
Pourquoi gêner les volontés ?
Laissez-les se tuer, s'ils en ont tant d'envie,
Il faut laisser les gens se conduire à leur gré.

LORD MURRAI, *à Monrose.*

C'est vous, Monsieur, n'est-il pas vrai,
Qui de Lindane êtes le pere ?

LINDANE, *se jettant dans les bras de Polly.*

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, c'est moi, je n'en fais plus mystere,
Viens, fils, digne en effet, d'un pere trop cruel,
Achève, & dans mon cœur, porte le coup mortel.

J'avois de certaines idées,
Qui peut-être étoient bien fondées;
Et qui vous conviendroient, que vous approuverez:
Allons, croyez-moi, demeurez,
C'eſt, ma foi, pour votre avantage.

SCENE VI & *derniere.*

Les Acteurs précédens, POLLY, LORD MURRAI.

[*Lord Murrai dans le fond du Théâtre recevant un rouleau de parchemin d'un de ſes gens.*]

LORD MURRAI.

AH! je le tiens enfin, ce gage
Sur lequel, mon bonheur devoit être fondé,
Soyez-en beni, Ciel, qui m'avez ſecondé.

FRIPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce Mylord ſur mes traces?
Ah! que cet homme-là me choque, avec ſes graces!

MONROSE.

Quel eſt cet homme-là, ma fille?

LINDANE.

C'eſt... ô Ciel!
Ayez pitié de nous.... que mon trouble eſt mortel!

FABRICE, *à Monroſe.*

C'eſt là Mylord Murrai?

MONROSE.

Murrai! grands Dieux! qu'entends-je

Ce fils, d'un ennemi, cause de tant d'horreurs,
Et qui vient insulter encore à mes malheurs ?
Il faut que sur lui je me venge,
Qu'il m'arrache la vie, ou que son sang versé,
Lave tous les affronts d'un cœur trop offensé.
Allons, défends-toi, scélérat.

(Il tire son épée.)

LINDANE.

Hélas ! que faites-vous, mon pere ?
Arrêtez....

MONROSE.

Est-ce-là ce que vous me gardiez ?
Fille indigne ! est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

FABRICE.

Ah ! Monsieur, point de violence
Dans ma maison, la chose est pour moi d'importance ;
Vous me perdriez, arrêtez.

FRIPORT.

Mais, mais, voyez donc, je vous prie,
Pourquoi gêner les volontés ?
Laissez-les se tuer, s'ils en ont tant d'envie,
Il faut laisser les gens se conduire à leur gré.

LORD MURRAI, *à Monrose.*

C'est vous, Monsieur, n'est-il pas vrai,
Qui de Lindane êtes le pere ?

LINDANE, *se jettant dans les bras de Polly.*

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, c'est moi, je n'en fais plus mystere ;
Viens, fils, digne (en effet) d'un pere trop cruel,
Achève, & dans mon cœur porte le coup mortel.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'*Ecoſſoiſe*, *Comédie*: & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 16 Septembre 1760.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Recueil des Piéces de Théâtre de la Comédie Italienne.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue Saint-Jean-de Beauvais à Sainte Cécile.

L'ENFANT PRODIGUE,

OU

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE;

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français, le 10 Octobre 1736.

Par M. DE VOLTAIRE.

Édition conforme à la Représentation.

A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine St-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

EUPHÉMON, Père.
EUPHÉMON, Fils.
FIÈRENFAT, Préſident de Cognac, ſecond fils d'Euphémon.
RONDON, Bourgeois de Cognac.
JASMIN, Valet d'Euphémon, Fils.
UN LAQUAIS de Rondon.
LISE, Fille de Rondon.
LA BARONNE DE CROUPILLAC.
MARTHE, Suivante de Liſe.
RECORS.
DOMESTIQUES.

La Scène eſt à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

Tout eſt d'accord, amis, parens, notaires.
Nous voici donc deux faces de beaux-pères !
Mon vieil ami, mon vieux voiſin, vieux fou,
Qu'avec plaiſir Rondon preſſe ton cou
Entre ſes bras ; & que Liſe ma fille
Va s'applaudir d'entrer dans ta famille !
Mais Mons ton fils, le ſieur de Fièrenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Comment ?

RONDON.

Ce fils ſe fait tirer l'oreille :
Ce Monſieur-là ſe croit une merveille,
Eſt renchéri, bien fier. Je vois auſſi
Qu'il a dans l'âme un fort léger ſouci
De ces préſens que l'uſage autoriſe,
Préſens de noce, & qu'il devoit à Liſe ;
Il eſt bien chiche,

EUPHÉMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu bien bruſque.

RONDON.

Ah ! je ſuis fait ainſi.
Vous avez fait, beau-père, en homme ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Cet étourdi, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce ſot Cadet-ci,
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la Préſidence
De cette ville. Allons, & qu'aujourd'hui
De tout ſon cœur ma Liſe ſoit à lui.
Il reſte donc, notre féal beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à votre ſecond fils,
En réſervant ſur votre bonne tête

D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence ;
Sans quoi, ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai ;
Oui, Fièrenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler, au ſein de la retraite,
La triſte fin de ma vie inquiète.
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée ;
Je crains dans l'autre une âme intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHÉMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos Jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades !
Voulez-vous pas, mon triſte & vieil ami,
Que cet aîné, que ce maître étourdi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paroiſſe en trouble-fête ?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre, en jurant, le feu dans la maiſon?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe;
Liſe autrefois à cet aîné promiſe;
Ma Liſe, qui....?

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement.

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père,
Pour ſuccéder?

EUPHÉMON.

Non. Tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah! ſans cela, point de Liſe pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Liſe, & mes biens aujourd'hui;
Et ſon aîné n'aura, pour tout partage,
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite; il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence :
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là !
(*Riant.*)
Te ſouvient-il, vieux beau-père.... Ah, ah, ah,
Qu'il te vola.... (Ce tour eſt bagatelle,)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle ?
Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or ?...
Eh ! eh !...

EUPHÉMON.

Ceſſez....

RONDON.

Te ſouvient-il encor
Quand l'étourdi dut en face d'Égliſe
Se fiancer à ma petite Liſe,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pour qui ?... Tudieu, quel débauché !

EUPHÉMON.

Épargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite, impreſſions trop noires.
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit !

Mon amitié, ma douleur vous y ſuit :
Ménagez-les. Vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai ; ſoit : j'y conſens ; d'accord.
Pardon. Mais, diable ! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un Militaire :
Et vous ſaviez...

EUPHÉMON.

Et c'eſt pourquoi j'ai fait
Un Sénéchal de mon fils le cadet.
Mais, entre nous, penſez-vous que l'hommage
De ce fils riche, un peu trop vain, mais ſage,
De votre fille ait bien touché le cœur ?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur :
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême ;
Et quand je dis : « Allons, je veux qu'on aime » ;
Soudain ſon cœur, eſclave de mon choix,
Brûle à mon ordre, & ſoupire à ma voix.

EUPHÉMON.

Quand vous parlez, on doit trembler ſans doute ;
Mais je crains bien, cependant, qu'il n'en coûte
Beaucoup à Liſe ; & je me trompe fort
Si de nos ſoins ſon cœur eſt bien d'accord.
Pour mon aîné, j'obtins le ſacrifice
Des premiers vœux de ſon âme novice :

Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour :
Le cœur eſt tendre ; il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous vous moquez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien ſéduire.

RONDON.

Lui ? Point du tout ; ce n'était qu'un Vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien :
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur ſur cela réjoui ;
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui.

SCENE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON, *appercevant Liſe.*

Voyez plutôt. Approchez, venez, Liſe.
Ce jour, pour vous, eſt un grand jour de criſe.
Çà, réponds-moi, parle net ; Fièrenfat
Te charme-t-il ? Et ton cœur délicat
Ne ſent-il pas ce deſir de lui plaire
Que je t'ai tant ordonné ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine ?...

EUPHÉMON, *à Rondon.*

Ah ! ah ! mon cher ami,
Votre pouvoir n'eſt pas trop affermi :
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire ?

RONDON.

Comment ! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu ne meurs pas d'excès de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Fille mutine, & par trop déliée,
Tu ne ſeras, de trente ans, mariée.

LISE.

Soit.

RONDON, *à Euphémon.*

Vous voyez pourtant qu'elle obéit.
(*A Liſe.*)
Vas, ce *ſoit*-là m'appaiſe & m'adoucit :
Je reconnais ma fille obéiſſante.
Oui, dès ce ſoir, tu ſeras Préſidente :
Mais je prétends qu'après moi, ton mari
Soit des Humains de toi le plus chéri :

Je te l'ordonne ; & le devoir t'oblige
A lui donner ton amour.

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Tout ce qui peut manquer à la beauté ;
Être au-dehors discrète, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON, *à Lise.*

C'est à mon gré raisonner sensément.
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi sage que tendre.

RONDON, *à Euphémon, à part.*

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?

Jamais, ſans vous, ma fille, bien appriſe,
N'eut devant moi lâché cette ſottiſe.
(A Liſe.)
Écoute, toi : je te baille un mari
Pédant, avare, & fat, & renchéri.

EUPHÉMON.

Eh ! mais, Rondon...

RONDON.

Fût-il plus fat encore,
Tout à l'inſtant je prétends qu'on l'adore ;
Non pas pour lui, non pour toi, mais pour moi,
Pour mon plaiſir, pour ce que c'eſt ma loi,
Pour ce que c'eſt la volonté d'un père.
(A Euphémon.)
Et nous, allons chez notre gros notaire
Qui vous alonge, en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griſonnage ;
Lavons la tête à ce large viſage :
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MON Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille ; &, de plus, ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur ;
Et, ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'âme d'un père ;
Sans m'effrayer de ſon ton, de ſes cris,
Tout doucement, j'ai mon petit avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon :
Mais, lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fièrenfat ?
J'épouſerais plutôt un vieux Soldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,

Qui d'un ton grave & d'un air de Pédant,
Semble niger sa femme en lui parlant :
Sur comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire ;
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? Il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin :
Et mes parens, ma fortune, mon age,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Pierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux :
Il est le fils de l'ami de mon père ;
C'est un parti devenu nécessaire.
Helas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses desirs ?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

[illegible] bien parler, belle & discrète Lise ;
[illegible]tre cœur tant so t peu se déguise.
[illegible]... Mais vous m'avez ordonné
[illegible]rler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais :
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE.

N'en parlons plus.

LISE.

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe
Pour quelque temps a ſurpris ma tendreſſe ;
Était-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE.

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE.

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeait égarée.
Le malheureux ! Il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais, autrefois, vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt, en effet, le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir,
Eſt honnête-homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe;
Pour la débauche, il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége ont conduit tous ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont avec lui déſolé ſon vieux père.
Pour comble, enfin, ces ſéducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ſes vices & ſes charmes.
Depuis ce temps.... il n'y faut plus penſer.

MARTHE.

De votre eſprit vous pouvez l'effacer.
Depuis quatre ans qu'il s'eſt enfui de France,
Nul n'a de lui la moindre connaiſſance.
Il s'eſt peut-être en Eſpagne enrôlé;
Dans l'Amérique il eſt peut-être allé;
Peut-être il fait l'amour à la Cayenne;
Il eſt peut-être au diable. Ah! qu'il s'y tienne.

LISE.

Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui ſuccède aujourd'hui;
Il aura Liſe : &, certes, c'eſt dommage;
Car l'autre avait un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même, dans ces méſanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,
On découvroit aiſément dans ſon cœur,
Sous ſes défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais.....

SCENE IV.

LISE, FIÈRENFAT, MARTHE.

MARTHE, *à Liſe.*

FUYONS ; car c'eſt Monſieur ſon frère.

LISE, *à Marthe.*

Il faut reſter ; c'eſt un mal néceſſaire.

FIÈRENFAT, *à Liſe.*

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'âme d'un ménage :
Fortune, honneur & dignités, je crois,
Abondamment ſe trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela.
Vous entendrez murmurer : « *La voilà* » !
En vérité, quand j'examine au large.
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE, *à Fièrenfat.*

Moi, je la plains. C'eſt une choſe infâme

Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Être, en rabat, un Petit-Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare :
Un jeune fat, paſſe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIÈRENFAT, *à Marthe.*

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie ;
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
Le ſilence eſt votre fait... Vous, Madame,
(*A Liſe.*)
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit, vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Cadet effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un Sénéchal pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE, *bas à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE, *bas à Marthe.*

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE, *de même.*

Parlez-lui donc ; laiſſez ces vains murmures.

LISE, *de même.*

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE, *de même.*

Des injures.

FIÈRENFAT.

Je vois, Madame (& c'eſt un ſort bien dur)
Sur votre front je ne ſais quoi d'obſcur :
J'en ſuis fâché ; car cet hymen déploie
Deſſus le mien les couleurs de la joie.
Votre douleur vient du retardement
Que l'on apporte à notre engagement ?

LISE, *à Fièrenfat.*

Oh ! non, Monſieur.

FIÈRENFAT.

Mais, quand il faut d'un père
Avoir le bien, c'eſt une grande affaire.
J'ai tout réglé, j'ai tout expédié.
Je m'attendais d'être remercié.
De grâce, au moins, répondez quelque choſe.
Le Dieu d'hymen a-t'il donc bouche cloſe ?
Ne ſauriez-vous m'expliquer votre feu ?

LISE.

Eh ! bien, Monſieur, auriez-vous, depuis peu....
Auriez-vous pu.... puiſqu'il faut ne rien taire,
Vous ſouvenir que vous avez un frère ?

FIÈRENFAT.

Mon frère? Moi, je ne l'ai jamais vu;
Et de chez nous il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas & Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportemens;
Et si jamais il reparaît céans,
Je sais juger; les moyens sont faciles;
Je le condamne à partir pour les Isles.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien!
En attendant, vous consisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que c'est un trait qui semble bien barbare;
Et que...

FIÈRENFAT.

Bon, bon! le contrat est dressé;
Sur tout cela le notaire a passé;
Nos peres l'ont ordonné de la sorte:
En Droit écrit leur volonté l'emporte,
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept:
« Tout libertin, de débauches infect,
» Qui, renonçant à l'aîle paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
» *Ipso facto* de tout dépossédé,
» Comme un bâtard, il est exhérédé ».

LISE.

Je ne connois le Droit, ni la Coutume;

Je n'ai point lu Cujas ; mais je préſume
Que ce ſont tous de malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-ſens,
Si, dans leur Code, ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de miſère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos Loix.

SCENE V.

MARTHE, LISE, FIÈRENFAT, RONDON.

RONDON.

Bon, voici bien encore une autre affaire !

FIÈRENFAT.

Eh ! quoi, Monſieur ?

RONDON, *à Fièrenfat.*

Écoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici-près rencontré,
Entreprenant au pied de cette roche
Un voyageur qui deſcendait du coche.

LISE, *à Rondon.*

Un voyageur jeune ?

RONDON.

Nenni, vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé, ſans dent.
Nos deux barbons, d'abord, avec franchiſe,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe :
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaiſſaient
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſaient :
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné :
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIÈRENFAT.

Oh ! je prétends, moi, l'aller conſoler.
Vous ſavez tous qu'un peu je le gouverne ;
Et d'aſſez près la choſe nous concerne :
Je le connais ; &, dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le temps eſt cher. Mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet,...

LISE, *à Fièrenfat.*

Non, Monſieur ; rien ne preſſe.

RONDON, *à Liſe.*

Si fait, tout preſſe ; & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

[redacted] PRODIGUE, &c.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez, en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts ?

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaye,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraye.
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu. L'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts, & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieu ! quel plaiſir d'aimer publiquement

Et de porter le nom de ſon amant !
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée :
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la Terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom, & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique
Dont on devient le premier domeſtique ;
Languir tous deux, ſans eſpoir de retour ;
Être ſans joie ainſi que ſans amour ;
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe ;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde :
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumière en une âme ſi neuve !
La plus experte & la plus fine veuve
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point d'avantage.
Mais raiſonnons ſur ce beau mariage :

Il vous déplaît avec le Sénéchal ?
Avouez.

LISE.

Mais...

MARTHE.

N'eſt-ce pas un grand mal !
Vous plairaît-il avec Monſieur ſon frère ?
Débrouillez-moi de grace ce myſtère.
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïſſez-vous ? Aimez-vous ? Parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien. Je ne peux & je n'ôſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut, au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame :
On lit très-bien dans le fond de ſon âme ;
On y voit clair ! & ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille d'eſprit ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait....

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir:
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux, qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être:
Qu'il ne ſoit pas au moins deshérité;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétrer;
Aller plus loin, ſerait le déchirer.

SCENE II.

LISE, UN LAQUAIS, MARTHE.

LE LAQUAIS, *à Liſe.*

LA-BAS, Madame, ils ſont des Demoiſelles,
Qui.... qui.... qui.... qui....

MARTHE, *au Laquais.*

Qui, qui, qui!.. Qui ſont-elles?

LE LAQUAIS.

es... des... des... des... Je n'en ſais rien.

LISE, *au Laquais.*

Leur nom?

LE LAQUAIS.

C'eſt... c'eſt... c'eſt... attendez.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LISE, MARTHE.

LISE.

FORT bien.

MARTHE.

Des complimens, ſans doute; une viſite
Du voiſinage.

LISE.

Ah! fuyons au plus vîte.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, la reſſource des ſots,
Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît!

SCENE IV.

LAQUAIS, Madame DE CROUPILLAC, LISE, MARTHE.

MARTHE, *à Liſe.*

VOILA la Dame.

LISE, *bas à Marthe.*

Oh! je ne ſçais qui c'eſt.
Je n'ai jamais connu cette perſonne.

MARTHE, *bas.*

Elle a la mine aſſez bruſque; mais bonne.

LISE, *au Laquais.*

Des ſiéges donc.

LE LAQUAIS *donne deux ſiéges, & ſort.*

SCENE V.

Madame DE CROUPILLAC, LISE, MARTHE.

LISE, *à Madame de Croupillac.*

MADAME, pardon ſi....

Madame DE CROUPILLAC, *à Liſe.*

Ah! Madame....

LISE.

Eh! Madame!...

Madame DE CROUPILLAC.

Il faut auſſi....

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Madame DE CROUPILLAC & LISE *s'aſſeyent.*

Madame DE CROUPILLAC.

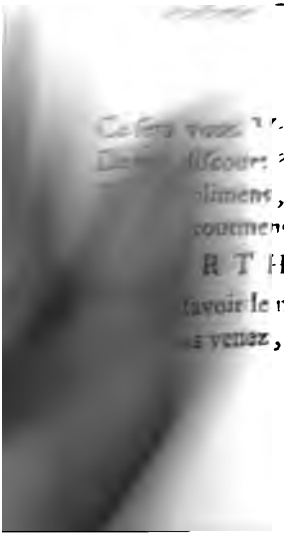
En vérité, Madame.
Je ſuis confuſe; &, dans le fonds de l'âme
Je voudrais bien....

LISE.

Madame?

Madame DE CROUPILLAC.

Je voudrais



[illegible] LLAC.

[illegible] qui l'aura.

[illegible]

Ce sera vous. [illegible] interdite
De [illegible] discours [illegible] de votre visite.
[illegible] plimens, vos regrets, vos desseins,
[illegible] coutumens que de bon cœur je plains.

[illegible] R T H E, *à Madame de* [illegible]

[illegible] savoir le métier que vous faites,
[illegible] venez, votre nom, [illegible] vous êtes ?

Madame DE CROUPILLAC, *à Marthe.*

Mon métier eſt femme de qualité.
Chougrignon fut le nom que j'ai porté.
Veuve deux fois par un deſtin funeſte,
De Croupillac eſt le nom qui me reſte.
Angoulême eſt la ville où je naquis.
En quatre hyvers j'enterrai deux maris ;
Il ſeroit doux d'en avoir un troiſième
Avec l'eſpoir de le pleurer de même.
Et quant au fait qui me conduit ici,
En quatre mots, mon enfant, le voici.
(*A Liſe.*)
Dans Angoulême, au printems de mon âge,
Je ſavourais les douceurs du veuvage :
Dans Angoulême, en ce temps, Fièrenfat
Étudiait, apprentif Magiſtrat :
Il me lorgnait, il ſe mit dans la tête
Pour ma perſonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête ! hélas ! bien outrageant ;
Car il faiſait l'amour à mon argent.
Si vous penſez qu'autre choſe lui plaiſe,
Détrompez-vous, & m'écoutez à l'aiſe.
Je m'informai de mon pédant. J'appris
Que d'Euphémon c'était le ſecond fils.
J'écrivis net au bon-homme de père,
Et très-loin même on pouſſa cette affaire.
On s'entremit, on agit, on parla ;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous jugez bien que la choſe était ſûre.

LISE.

Oh ! oui.

Madame DE CROUPILLAC.

J'étais, pour moi, prête à conclure.
De Fièrenfat alors le frère aîné,
A votre lit fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

On le diſait.

Madame DE CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chere,
Connu pour tel ; ſoit dit, ſans vous déplaire.
Mon Sénéchal, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin mes bontés & mes larmes ;
De votre dot il vient lorgner les charmes ;
Et dans vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déja, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration.
J'ai commencé, contre ces cas énormes,
En arrivant, trois procès dans les formes.
J'y fourrerai cent incidens nouveaux ;
Je plaiderai devant vingt Tribunaux ;
[illegible]erai mon chateau, mon douaire :
[illegible]ès ſera fait de manière
[illegible]on père, & les enfans que j'ai,

Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe.
Je ſuis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux, on fait donc des jaloux !
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie.
On nous pourrait aiſément accorder ;
Pour un mari je ne veux point plaider.

Madame DE CROUPILLAC.

Vous me craignez, Madame ?

LISE.

Non, Madame.
Je crains l'hymen ; je crains d'être la femme
Du Sénéchal. Je ne diſpute rien,
Ni ſon état, ni ſon cœur, ni ſon bien.

Madame DE CROUPILLAC.

Eſt-il bien vrai, ma chere âme ? Ah ! qu'entends-je ?
Vous céderiez....

LISE.

Oui, Madame.

Madame DE CROUPILLAC, *embraſſant Liſe.*

Ah ! mon ange,
Mon cher enfant ! Quoi ! ton cœur libéral
Me céderait un jeune Sénéchal ?

LISE.

Oui.

Madame DE CROUPILLAC.

Tu n'as point de goût pour ſa perſonne ?

LISE.

Non, je vous jure.

Madame DE CROUPILLAC.

Et ton cœur l'abandonne?

LISE.

Oui, s'il le veut. Vous méritez ſon choix;
Et lui, le vôtre.

SCENE VI.

FIÈRENFAT, Madame DE CROUPILLAC, LISE, MARTHE, LAQUAIS.

LE LAQUAIS *range les ſiéges & ſort.*

FIÈRENFAT, *appercevant Madame de Croupillac.*

AH! qu'eſt-ce que je vois?

Madame DE CROUPILLAC, *à Fièrenfat.*

Tu vois ta femme, Ingrat; ta perfidie
Eſt reconnue, & le Ciel te châtie.

FIÈRENFAT, *à Madame de Croupillac.*

Le châtiment eſt grand. Ce que j'entends

Me confond l'âme & me glace les ſens.

Madame DE CROUPILLAC.

Je ne vois pas, pour moi, ce qui t'étonne.
Liſe te rend & céde ta perſonne.
Vas, ſois ſurpris lorſque l'on te prendra,
Et point du tout quand on te quittera.

FIÈRENFAT.

Mais,... mais, Madame, il me ſemble impoſſible
Que Liſe ſoit pour moi ſi peu ſenſible.

Madame DE CROUPILLAC.

Senſible ou non, traître! je reprendrai
Mon Sénéchal où je le trouverai.

SCENE VI.

FIÈRENFAT, Mme. DE CROUPILLAC, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON, *à Liſe.*

VRAIMENT là-bas on nous fait des affaires
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères.
On a parlé de proteſtation:
Eh vertubleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Madame DE CROUPILLAC, *à part.*

Faut-il encore eſſuyer des injures?

Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON, *à Madame de Croupillac.*

Rondon n'a point d'oreille.

Madame de CROUPILLAC, *montrant Fièrenfat.*

Il eſt ſans foi;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant avare, en voulez-vous la preuve?
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Madame DE CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes?

Madame DE CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! ſi durement!

RONDON.

J'en aurais fait, de bon cœur, tout autant.

Madame DE CROUPILLAC.

Je m'en vais faire un Procès à ſon père.

RONDON.

Faites-en trente; il ne m'importe guère.

Madame DE CROUPILLAC.

Jamais un cœur ne fut plus poignardé.

RONDON.

[illegible]don ne fut plus excédé.

DE CROUPILLAC.

[illegible] moi, pour venger mes outrages,
[illegible]u sexe.

RONDON.

Et, nous, tous les volages.

FIÈRENFAT.

[illegible] haux.

[illegible]dame DE CROUPILLAC.

Oh ! je vous brave tous.
[illegible]erai lui, son vieux père, ou vous.

RONDON.

[illegible] noi ?

Madame DE CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Madame DE CROUPILLAC.

[illegible]h ! nous verrons.

RONDON.

Mais, voyez la folie !

SCENE VII.

FIÈRENFAT, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON, *à Lise.*

JE voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*A Fièrenfat.*)
Et vous, Monsieur, le Roi des Pédants fades,
Qui diable aussi jamais vous conseilla
De rien promettre à cette femme-là ?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, ... Mais vous !....

FIÈRENFAT.

Détrompez-vous, beau-père.
Je n'ai jamais requis cette union.
Je ne promis que sous condition ;
Me réservant toujours, au fond de l'âme,
Le droit de prendre une plus riche femme ;
En fait d'affaire, allant droit à mon bien :

Car, ſans le bien, tout le reſte n'eſt rien.
Dans la maiſon quand nous étions deux frères,
Les Croupillacs arrangeaient mes affaires;
Mais d'un aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille alors m'ont fait prétendre.
Argent comptant fait & beau-père & gendre;
N'eſt-il pas vrai?

LISE, *à part.*

Quel honteux ſentiment!

RONDON.

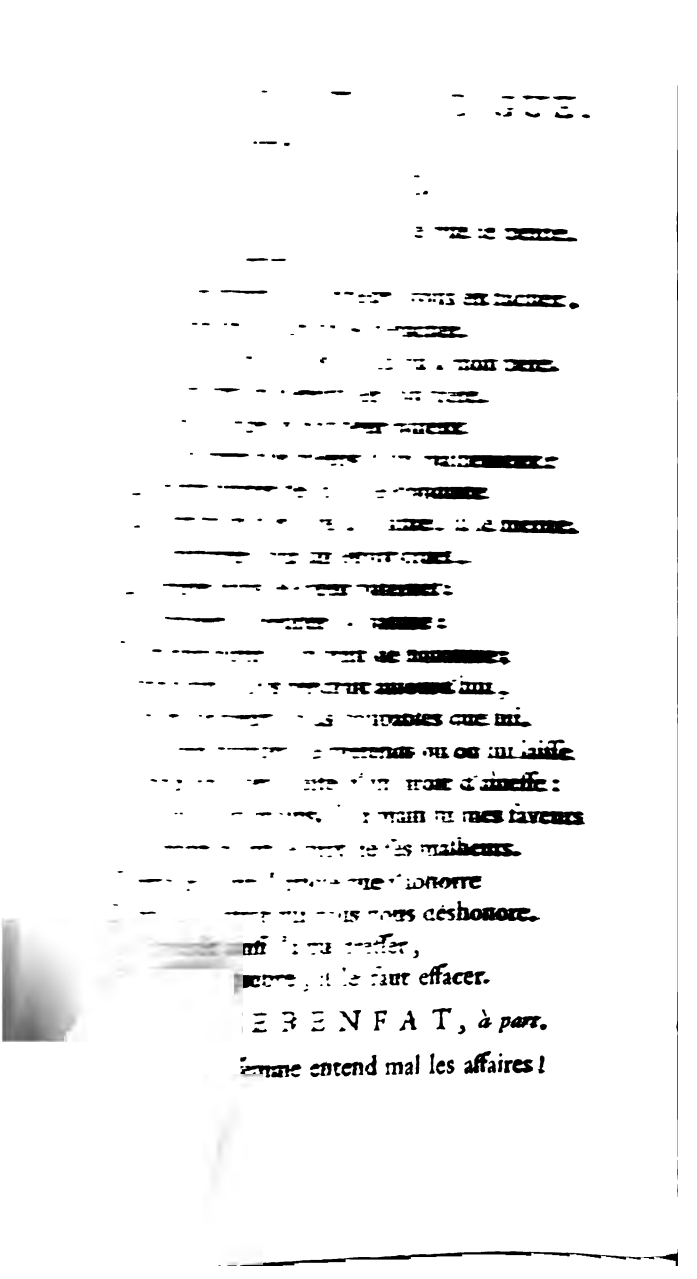
Mais c'eſt penſer très-raiſonnablement.
L'argent fait tout; & c'eſt choſe très-sûre.
Hâtons-nous donc, ſur ce pied, de conclure.
D'écus Tournois ſoixante peſants ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
J'ai, grâce au Ciel, notre inſtrument en poche.
Tout eſt dreſſé, tout eſt net; rien ne cloche.
Je n'attends plus que ce vieil Euphémon.
Ah! qu'il eſt lent! qu'il eſt lourd, ce barbon!
Que ſes langueurs font traîner une affaire!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père.
Je fais auſſi mes proteſtations;
Et je me donne à des conditions.

RONDON, *à Liſe.*

Conditions! toi! quelle impertinence!



[illegible]

[illegible] mes faveurs

[illegible] les malheurs.

[illegible] déshonore.

[illegible] faut effacer.

[illegible] E R E N F A T, *à part.*

[illegible] entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrois corriger deux Notaires ?
Tu ne feras jamais bonne maiſon ;
Tu perdras tout, gâteras tout.

LISE, *à Rondon.*

Eh ! non.
Repoſez-vous ſur moi. J'ai peu d'uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage ;
Mais l'intérêt... (mon cœur vous le maintient)
Perd des maiſons, autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Tes beaux diſcours jamais ne me feront...

LISE.

Mes ſentimens, au moins, me reſteront.
Je dois, Monſieur, cette vertu que j'aime,
A la nature, à votre exemple même.

SCENE VIII.

FIÈRENFAT, RONDON, EUPHÉMON, LISE, MARTHE.

RONDON.

AH ! le voici, le bon homme Euphémon.
(*A Euphémon.*)
Viens, viens : j'ai mis ma fille à la raiſon.

On n'attend plus rien que ta ſignature.
Preſſe-moi donc cette tardive allure.
Allons, allons, chaſſons tous les ennuis,
Signons, ſignons.

EUPHÉMON, *à Rondon.*

Non, Monſieur; je ne puis.

FIÈRENFAT, *à Euphémon.*

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'un autre!

FIÈRENFAT.

Quelle raiſon?...

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre?
Quoi! Tout le monde eſt-il devenu fou?
Chacun dit *Non*. Comment? Pourquoi? Par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce ſeroit outrager la nature
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac
Qui ſourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non : cette femme eſt folle; & dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans

Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien? quoi donc? Ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit, doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE, *à Euphémon.*

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur?

FIÈRENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appriſe?

EUPHÉMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Exténué; la honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe;
La maladie & l'excès du malheur
De ſon printemps avaient ſéché la fleur;
Et dans ſon ſang la fièvre enracinée
Précipitait ſa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant;
Sans doute, hélas! il eſt mort à préſent.

LISE, *s'évanouiſſant, bas à Marthe.*

Il ſerait mort?

MARTHE *bas à Liſe.*

Soutenez-vous, Madame,
Et cachez mieux le trouble de votre âme.

FIÈRENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ?...

EUPHÉMON, *à Fièrenfat.*

Ne craignez rien; vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur : mais il ſerait atroce
Qu'un jour de deuil devint un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-temps de mon juſte chagrin;
Et ſur vos fronts, parés de fleurs nouvelles,
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs;
Et différez l'heure de vos plaiſirs :
Par une joie indiſcrette, inſenſée,
L'honnêteté ſeroit trop offenſée.

LISE, *à Euphémon.*

Ah ! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs.
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIÈRENFAT.

Eh ! mais, mon père...

RONDON.

Eh ! vous n'êtes pas ſage.
Quoi ! différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,

Maudit de vous, de ſa famille entière !

EUPHÉMON, *à Rondon.*

Dans ces momens un père eſt toujours père.
Ses attentats & toutes ſes erreurs
Furent toujours le ſujet de mes pleurs :
Et ce qui pèſe à mon âme attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

FIÈRENFAT.

Je me conforme à votre ſentiment.
Mon frère eſt mort : mais moi, je ſuis vivant.
De mon hymen vous êtes encor maître :
Le différer, c'eſt le rompre peut-être.
La Croupillac, dans ſon vieux déſeſpoir,
Va remuer terre & ciel pour m'avoir.

RONDON.

Signez, ſignez, allons. Que de faibleſſe !

EUPHÉMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu ! ce procédé me bleſſe.
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait ; douleur n'eſt bonne à rien :
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, ſa frénéſie
Eût, tôt ou tard, abrégé votre vie.

Soyez tranquile & ſuivez mes avis :
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui : mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe.
Je pleure, hélas ! ſa mort & ſa naiſſance.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

FIÈRENFAT, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON, *à Fièrenfat.*

Toi, ſuis ton père, & ſois expéditif ;
Prends ce contrat : le mort ſaiſit le vif.
Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne :
Prends-lui la main ; qu'il paraphe & qu'il ſigne.
Et toi, ma Liſe, attendons à ce ſoir ;
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMON *Fils*, JASMIN.

JASMIN.

OUI, mon ami, tu fus jadis mon Maître;
Je t'ai ſervi deux ans ſans te connaître.
Ainſi que moi, réduit à l'Hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monſieur d'Entremonde,
Ce Chevalier ſi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaiſirs enivré;
Tout eſt au Diable. Éteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire.
Sur du fumier l'orgueil eſt un abus.
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus
Eſt à nos maux un poids inſupportable.
Toujours Jaſmin, j'en ſuis moins miſérable.
Né pour ſouffrir, je ſais ſouffrir gaiément.

Manquer de tout, voilà mon élément.
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jaſmin.

EUPHÉMON, *à lui-même.*

Que la miſère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante & terrible leçon!
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole, au moins, à ſa manière;
Il m'accompagne; & ſon ame groſſière,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, puiſqu'enfin il eſt homme,
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme;
Il ſuit gaiement mon ſort infortuné;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre Maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître.
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHÉMON, *à Jaſmin.*

Tu les as vu chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent;

De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, bérner ta bénigne imprudence.

EUPHÉMON.

Ah! je le crois : car, dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir; nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis, au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées,
Quand je lui vins demander un ſecours
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître;
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler?

EUPHÉMON.

Aucun.

JASMIN.

Ah ! les amis, les amis, quels infâmes !

EUPHÉMON.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHÉMON.

J'en attendais, hélas ! plus de douceur.
J'en ai cent fois eſſuyé plus d'horreur,
Celle ſur-tout à qui j'avois cru plaire,
Craignait ma vue, & fuyait ma miſère.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre Vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par haſard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma ſouffrance.
Mais en quels lieux ſommes-nous, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je ſais mon chemin ;
Et l'on m'a dit qu'ici mon premier Maître,
Monſieur Rondon, ſe trouvera peut-être.

EUPHÉMON.

Rondon ! le Pere de,... Quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bourru.
Je fus jadis page dans ſa cuiſine ;
Mais, dominé d'une humeur libertine,

Je voyageai ; je fus depuis coureur ;
Laquais, commis, fantaſſin, déſerteur ;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être :
Et nous pourrions, dans notre adverſité....

EUPHÉMON.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère
Moitié plaiſant, moitié triſte & colère ;
Au fond bon Diable. Il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment ;
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille !
Et des raiſons !... C'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir, de mon temps,
A bien compter, entre ſix à ſept ans :
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Eſt en état, ma foi ! d'être cueillie.

EUPHÉMON.

Ah ! malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut conſoler.
Je vois toujours à travers ta viſière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des cieux

Le dos courbé, retournent ce Jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON.

Hélas! dans leurs travaux
Ces vils humains, au milieu de leurs maux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices.

SCENE II.

EUPHÉMON Fils, JASMIN, Madame DE CROUPILLAC.

EUPHÉMON *continuant, à Jasmin.*

Ils sont au moins sans trouble, sans remords:
La paix de l'âme, & la santé du corps.

Madame DE CROUPILLAC, *examinant Euphémon.*

Que vois-je ici? serais-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi; plus j'avise, & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
(*Elle le considere.*)
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce chevalier brillant dans Angoulême,

Jouant gros jeu, couſu d'or.... C'eſt lui-même.
(*Elle approche de lui.*)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait;
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN, *bas à Euphémon.*

Mais pourquoi donc ce Diable féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHÉMON, *bas à Jaſmin.*

Je la connais, hélas! ou je me trompe.
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
(*Il va pour ſortir.*)

Madame DE CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon.*

Cher chevalier, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture?

EUPHÉMON

Mes fautes.

Madame DE CROUPILLAC.

Las! comme te voilà mis!

JASMIN, *à Madame de Croupillac.*

Pour avoir eu d'excellens amis:
Pour avoir été volé, Madame.

Madame DE CROUPILLAC, *à Jaſmin.*

Volé? Par qui? Comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Madame DE CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Que votre ſort & votre air eſt changé!
De mon côté, j'ai tout perdu de même.

EUPHÉMON.

Qui, vous?

Madame DE CROUPILLAC, *à Euphémon.*

Oui moi. J'ai perdu ce que j'aime,
Un mari jeune, un Sénéchal ſans foi.

EUPHÉMON.

Vous ne pourrez trouver cela chez moi.
Adieu.
(*Il va pour ſortir.*)

Madame DE CROUPILLAC, *le retenant.*

Demeure. Il faut, je te le jure.
Pour ton plaiſir, ſavoir mon aventure.
Un Fièrenfat, pédant de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier

Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre Huiſſiers, & la fuite vous prites.

EUPHÉMON *veut s'en aller.*

Madame DE CROUPILLAC, *le retenant.*

Ce Fièrenfat, habite en ce canton,
Avec ſon Père, un Seigneur Euphémon.

EUPHÉMON.

Euphémon?

Madame DE CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON, *à part.*

(*Haut.*)

Ciel! Madame, de grâce,
Cet Euphémon..... Cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait....?

Madame DE CROUPILLAC.

Eh! oui.

EUPHÉMON.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

Madame DE CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON.

Puis-je au moins ſavoir comme il ſe porte?

Madame DE CROUPILLAC.

Fort bien, je crois. Que Diable vous importe?

EUPHÉMON.

Eh ! que dit-on.... ?

Madame DE CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHÉMON

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis ?

Madame DE CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal né,
Un fou fieffé, le fléau de ſon Père,
Un garnement, une tête legère,
Un libertin de débauches perdu,
Et qui, peut-être, eſt à préſent pendu.

EUPHÉMON.

En vérité,.... je ſuis confus dans l'âme
De vous avoir interrompu, Madame.

Madame DE CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fièrenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait ;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON.

Eh bien ? A-t-il ce bonheur en partage ?
Eſt-il à vous ?

Madame DE CROUPILLAC.

Non ; ce fat, engraiſſé
De tout le lot de ſon frère-inſenſé,

Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore :
Il veut avoir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON.

Que dites-vous ? Quoi ! Madame, il l'épouſe ?

Madame DE CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHÉMON.

Ce jeune objet aimable.... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait tout divin,
Se donnerait ?....

JASMIN, *à Euphémon.*

Quelle humeur eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
(*A part.*)
Quel Diable d'homme ! Il s'afflige de tout.

EUPHÉMON, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A Madame de Croupillac.*)
Ne doutez pas que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſerait pas pour lui.

Madame DE CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon ſort. Un gueux eſt toujours tendre.

Tu paroiſſais bien moins compatiſſant,
Quand tu roulais ſur l'or & ſur l'argent.
Écoute ; il faut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN, *à Madame de Croupillac.*

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Madame DE CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON.

Moi, vous ſervir ? Hélas ! Madame, en quoi ?

Madame DE CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore aſſez joli :
Ton eſprit eſt inſinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fièrenfat ;
Vante ſon bien, ſon eſprit, ſon rabat ;
Sois en faveur ; &, lorſque je proteſte
Contre ſon vol, toi, mon cher, fais le reſte.
Je gagnerai du temps en proteſtant.

EUPHÉMON, *apperçevant ſon Père.*

Que vois-je ? O Ciel !

(*Il s'enfuit.*)

SCENE III.

Madame DE CROUPILLAC, JASMIN, EUPHÉMON *Pere.*

Madame DE CROUPILLAC, *à Jaſmin.*

CET homme eſt fou, vraiment.
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN, *à Madame de Croupillac.*

C'eſt qu'il vous craint, ſans doute.

Madame DE CROUPILLAC, *allant après Euphémon Fils.*

Va, ne crains rien; arrête; écoute, écoute.

SCENE IV.

EUPHÉMON *Pere, ſeul.*

JE l'avouerai, cet aſpect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché. Las! je ne vois jamais

De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.

SCENE V.

EUPHÉMON Pere; JASMIN, *dans l'enfoncement.*

EUPHÉMON *Pere, continuant, à lui-même.*

DE tous côtés je ſuis bien malheureux;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux:
L'un, par ſa perte & par ſa vie infâme,
Fait mon ſupplice & déchire mon âme;
L'autre en abuſe; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

JASMIN, *qui s'eſt approché, le ſalue.*

EUPHÉMON.

Que me veux-tu, l'Ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

C'eſt toi, Jaſmin? Le temps change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais :
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc, enfin, dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif;
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le Diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir; le Diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui?

JASMIN.

Mais... c'eſt mon camarade,
Un pauvre hère affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper, peut-être.
A-t-il des mœurs? Eſt-il ſage;

JASMIN.

Il doit l'être :
nais d'aſſez bons ſentimens :

Il a, de plus, de fort jolis talens;
Il ſait écrire, il ſait l'arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de muſique;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé.
Tu m'en réponds? Mon fils ſera ton maître;
Il ſe marie, & dès demain, peut-être;
Avec ſon bien, ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens, qui vient de le quitter,
Vous laiſſe encore une place vacante;
Tous deux, ce ſoir, il faut qu'on vous préſente;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin.
J'en parlerai. J'y vais. Adieu, Jaſmin.
En attendant, tiens, voici de quoi boire.
(*Il lui donne de l'argent.*)

SCENE VI.

JASMIN, *ſeul.*

AH! l'honnête-homme! ô Ciel! pourrait-on croire
Qu'il ſoit encore, en ce ſiècle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon?
Ses cheveux blancs, ſon air, & ſes manières,
Retracent bien les vertus de nos Pères.

SCENE VII.

EUPHÉMON *Fils*, JASMIN.

JASMIN.

JE t'ai trouvé déja condition;
Et nous ſerons Laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quelle excès de ſurpriſe!
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés?

EUPHÉMON.

Ah! je ne puis contenir ma tendreſſe;
Je céde au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON.

Mon cœur ne peut ſe taire:

Cet Euphémon....

JASMIN.

Eh ! bien ?

EUPHÉMON.

Ah !... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui ? lui, Monſieur ?
(*Il ôte ſon chapeau.*)

EUPHÉMON.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à ſa vue !
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés !
Que j'étais près de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui ? vous, ſon fils ? Ah ! pardonnez, de grâce,
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHÉMON.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; &, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas, à beaucoup près, ſi bon.

EUPHÉMON.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais réponds-moi ; que te diſait mon père ?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très-gueux :
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeſtiques.
Il doit, ce ſoir, nous placer chez ſon fils,
Cet homme heureux, riche de vos débris,
Ce Sénéchal, votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON.

Eh ! bien, il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tiſſu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes ;
Être maudit ; être déshérité :
Sentir l'horreur de la mendicité ;
A mon cadet voir paſſer ma fortune ;
Être expoſé, dans ma honte importune,
A le ſervir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs & mort à l'eſpérance,
Ha du monde & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ? de qui ?

EUPHÉMON.

De mon frère, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur ? mais, vraiment, c'eſt un trait
Digne de vous ; & cela vous manquait.

EUPHÉMON.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penſe.)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres ſoumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe :
Tout l'univers alors m'eût envié.
Mais, moi, pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſais un lâche point d'honneur
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirais-tu ? Je l'accablai d'outrages,
Quel temps ! hélas ! Les violens orages
Des paſſions qui troublaient mon deſtin,

A mes parens m'arracherent enfin.
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte.
J'ai tout perdu; mon amour ſeul me reſte.
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi; ſi, dans votre miſère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil était bon
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon.
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe;
L'amour pourrait vous ſervir de reſſource.

EUPHÉMON.

Moi, l'oſer voir! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maitreſſe:
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe;
Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VIII.

FIÈRENFAT, EUPHÉMON *Fils*, JASMIN.

JASMIN, *bas à Euphémon.*

VOILA, je crois, ce Sénéchal ſi ſage.

EUPHÉMON, *bas à Jaſmin.*

Lui ? Je n'avais jamais vu ſon viſage,
Quoi ! c'eſt donc lui ; mon frère, mon rival ?

FIÈRENFAT, *à lui-même.*

En vérité, cela ne va pas mal.
J'ai tant prêché, tant ſermonné mon père,
Que, malgré lui, nous finiſſons l'affaire.
(*En voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir ?

JASMIN, *à Fièrenfat.*

C'eſt nous, Monſieur. Nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIÈRENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN, *montrant Euphémon.*

C'eſt lui, Monſieur.

FIÈRENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh! oui, Monſieur; déchiffrer, calculer.

FIÈRENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIÈRENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
(*A Euphémon.*)
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHÉMON, *à Fièrenfat.*

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIÈRENFAT.

A ce prix-là, viens; ſois mon domeſtique;
C'eſt un marché que je veux accepter;
Viens; à ma femme il faut te préſenter.

EUPHÉMON.

A votre femme?

FIÈRENFAT.

Oui, oui; je me marie.

EUPHÉMON.

uand?

FIÈRENFAT.

FIÈRENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON, *à part.*

(*Haut.*)

Ciel..! Monsieur, je vous prie...
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIÈRENFAT.

Oui.

EUPHÉMON.

Monsieur?

FIÈRENFAT.

Hem!

EUPHÉMON.

En seriez-vous aimé?

FIÈRENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHÉMON, *bas à Jasmin.*

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIÈRENFAT, *à Jasmin.*

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que, de grand cœur,
Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

FIÈRENFAT.

Me ressembler! Tudieu! quel téméraire!

Madame DE CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Madame DE CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie;
Attaque-la pour me plaire; & rends-moi
Ce traitre ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vais, pour toi, faire agir la justice:
Allons, rends-toi charmant pour mon service.
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait si-tôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON.

Je l'ai perdue,

Madame DE CROUPILLAC.

Eh quoi! Quel embarras!

EUPHÉMON.

J'étais hardi, lorsque je n'aimais pas.

JASMIN, *à Madame de Croupillac*,

D'autres raisons l'intimident peut-être:
Fièrenfat, Madame, est nôtre Maître;

Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Madame DE CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux.
De ſa Maitreſſe être le domeſtique,
Eſt un bonheur, un deſtin preſque unique :
Profitez-en.

SCENE II.

Madame DE CROUPILLAC, EUPHÉMON *Fils*, JASMIN; MARTHE & LISE, *dans l'enfoncement.*

JASMIN, *appercevant Liſe, à lui-même*

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais :
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie?

Madame DE CROUPILLAC, *à Euphémon.*

Eh ! ſois donc vîte amoureux, je t'en prie.
Allons, mon fils, aime, oſe-lui parler;
Soupire; preſſe.... Oh ! tu paraîs trembler!
Tu l'aimes donc déja ! Mon cher, de grâce....

EUPHÉMON, *à Madame de Croupillac.*

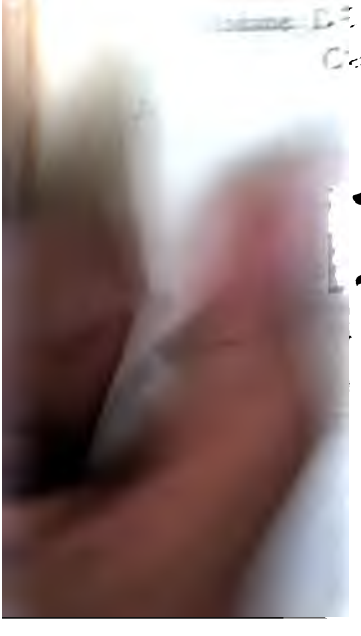
Si vous ſaviez, hélas ! ce qui ſe paſſe

[illegible]

[illegible] DE CROUPILLAC.

C'est ce que je vous faire.

(*Elle sort.*)



SCENE III.

EUPHÉMON *Fils*, JASMIN; MARTHE & LISE, *dans l'enfoncement.*

EUPHÉMON.

Je tremble! Hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher, du moins,
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON.

Ah! je te ſuis. J'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore:
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

EUPHÉMON & JASMIN *ſortent.*

SCENE IV.

MARTHE, LISE.

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, ſortir, goûter la ſolitude,
Et de mon cœur faire en ſecret l'étude,
Plus j'y regarde, hélas! & plus je vois
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque choſe un moment me conſole,
C'eſt Croupillac, c'eſt cette bonne folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eſt qu'en effet Fièrenfat & mon Père
En ſont plus vifs à preſſer ma miſère:
Ils ont gagné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon:
Ce Fièrenfat eſt par trop tyrannique;
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;

Je lui pardonne : accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas sûr que l'aîné ſoit ſans vie.

LISE.

Il faut.... (hélas ! quel douloureux moment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

SCENE V.

JASMIN *dans l'enfoncement*, MARTHE, LISE.

MARTHE.

DE ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer, on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais, n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère ?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.

Pour Fièrenfat tu connais ma froideur :
L'averſion s'eſt changée en horreur.

JASMIN *s'approchant, & tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE, *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

(*Elle ſuit Jaſmin qui lui parle à l'écart.*)

LISE, *à elle-même.*

O ſort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectas le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas ! ſi miſérable ?

MARTHE, *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre ſot Amant ;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE, *à Marthe.*

Qu'il attende.

MARTHE, *retournant à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE, *à elle-même.*

Quoi ! toujours m'excéder !
même abſent, en tous lieux m'obſéder !

De mon hymen que je ſuis déja laſſe!

JASMIN, *à part, à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

MARTHE, LISE.

MARTHE, *à Liſe.*

ABSOLUMENT il prétend vous parler.

LISE, *à Marthe.*

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons nous cacher.

SCENE VII.

MARTHE, LISE; EUPHÉMON *Fils*, & JASMIN, *dans l'enfoncement.*

EUPHÉMON, *s'appuyant sur Jasmin.*

LA voix me manque, & je ne puis marcher;
Mes faibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN, *à Euphémon.*

Donnez la main. Venons ſur ſon paſſage.

EUPHÉMON.

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur.
(*A Liſe, s'approchant.*)
Souffrirez-vous....

LISE, *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur?

EUPHÉMON, *ſe jettant aux genoux de Liſe.*

Ce que je veux? La mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? O Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange viſite!

LISE.

C'eſt Euphémon !

MARTHE.

Grand Dieu ! qu'il eſt changé !

EUPHÉMON.

Oui, je le ſuis. Votre cœur eſt vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître.
Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître,
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fuie, & que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ſes clartés naturelles :
L'amour, l'amour, ce feu cher & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène ;
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins ;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins.
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,

Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je ſuis venu; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure derniere.
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE, *à Euphémon.*

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous, ingrat! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état!... quel jour!... Ah, malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON.

Oui, je le ſais: mes excès que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore:
Ils ſont affreux; & vous les connaiſſez:
J'en ſuis puni; mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrettes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
J'ai trop tard apperçu ſa lumière;
Vainement mon cœur en eſt épris;

De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon; puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire?
Consultez-vous; ne trompez point mes vœux.
Seriez-vous bien & sage & vertueux?

EUPHÉMON, *avec transport.*

Oui, je le suis; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon, vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout, jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient.
J'aimai mes jours; ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,

Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez; je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON.

Que dites-vous?.... Juste ciel! vous pleurez?

LISE, *à Marthe.*

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère!
(*A Euphémon.*)
N'avez-vous point vu déja votre père?

EUPHÉMON.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré:
Haï de lui, proscrit sans espérance,
J'ose l'aimer; mais je fuis sa présence.

LISE.

Et quel est donc ici votre dessein?

EUPHÉMON.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre:
Changeant de nom aussi bien que d'état,

Avec honneur je ſervirai Soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute;
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute:
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer, vous n'irez pas ſi loin.

EUPHÉMON.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient; votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON.

Quoi! vos beaux yeux ſi longtemps courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah! que mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché;
Qu'il engloutiſſe à jamais l'héritage

Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

(Il tombe aux genaux de Liſe, lui prend la main & la baiſe.)

SCENE VIII.

FIÈRENFAT, MARTHE, LISE, EUPHÉMON *Fils*, JASMIN.

MARTHE, *à Liſe, appercevant Fièrenfat.*

MA foi, c'eſt lui qu'ici le Diable envoie.

LISE, *à Euphémon.*

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés.
Diſſimulez.

EUPHÉMON, *à Liſe.*

Pourquoi, ſi vous m'aimez?

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre Père.
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embraſſé mes genoux ;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

Mme ARTHE, *à part.*

Je ris déja de ſa grave colère.

FIÈRENFAT, *dans le fond du Théâtre, à lui-même.*

Ou quelque Diable a troublé ma viſière;
Ou, ſi mon œil eſt toujours clair & net,
Je ſuis.... J'ai vu.... Je le ſuis.... J'ai mon fait.
(A Euphémon, en s'avançant vers lui.)
Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHÉMON, *en colère.*

Je....

JASMIN.

(A Fièrenfat.)
C'eſt, Monſieur, une importante affaire
Qui ſe traitait, & que vous dérangez.
Ce ſont deux cœurs en peu de temps changés.
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu.... Je m'y perds, quand j'y penſe.

FIÈRENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main!
De la vertu? ſcélérat!

EUPHÉMON, *bas à Jaſmin.*

Ah! Jaſmin,
Que ſi j'oſais....

FIÈRENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme.
Si c'eût été quelque bon gentilhomme!

Mais un valet, un gueux, contre lequel
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai, peut-être.

LISE, *bas à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIÈRENFAT.

Ah! traître,
Je *te* ferai pendre ici, ſur ma foi.

MARTHE, *éclate de rire.*

FIÈRENFAT, *à Marthe.*

Tu ris, coquine?

MARTHE, *à Fièrenfat.*

Oui, Monſieur.

FIÈRENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe....

FIÈRENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe.
(*A Liſe.*)
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!

Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE, *à Fièrenfat.*

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité.
Il ne faut pas, ſur la ſimple apparence,
Légèrement condamner l'innocence.

FIÈRENFAT, *à Liſe.*

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez

FIÈRENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime!

EUPHÉMON, *à Liſe.*

Oh! c'en eſt trop....

LISE, *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime!
Eh! réprimez....

EUPHÉMON.

Non, je ne peux ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIÈRENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand...?

EUPHÉMON, *à Fièrenfat, fièrement.*

Savez-vous vous taire?

FIÈRENFAT, *à Euphémon.*

Impertinent!...

EUPHÉMON.

Monſieur le Sénéchal,
Vous vous croyez ſur votre Tribunal!
Vos droits ſont nuls. Il faut avoir ſu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous.
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
De vos tranſports calmez la violence.
Plus de reſpect, & moins de ſuffiſance.

FIÈRENFAT.

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens!

EUPHÉMON.

Comment!

SCENE IX.

Les mêmes, DEUX DOMESTIQUES.

FIÈRENFAT, *aux Domeſtiques qui paraiſſent.*

ALLÉZ me chercher des ſergens.

(*Les Domeſtiques s'en vont.*)

SCENE X.

MARTHE, FIÈRENFAT, LISE, EUPHÉMON *Fils*, JASMIN.

LISE, *à Euphémon.*

RETIREZ-VOUS.

FIÈRENFAT, *à Euphémon.*

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon Maître;
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON, *à Fièrenfat.*

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez.
Et, quant à moi, quoiqu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez, peut-être.

FIÈRENFAT.

Moi? moi?

EUPHÉMON.

Vous, vous.

FIÈRENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé!
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu? Réponds-moi.

EUPHÉMON.

Je l'ignore.
Ma deſtinée eſt incertaine encore.
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être, enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIÈRENFAT.

Il dépendra bien-tôt de la juſtice;
Je t'en réponds. Va, va, je cours hâter
Tous mes recors, & vîte inſtrumenter.

SCENE

(A Liſe.)
Allez, perfide, & craignez ma colère.
J'amenerai vos parens, votre père;
Votre innocence en ſon jour paroîtra;
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE XI.

MARTHE, LISE, EUPHÉMON *Fils*, JASMIN.

LISE, *à Euphémon.*

AH! cachez-vous, de grâce : rentrons vîte.
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux:
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter, en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez, entre nos deux maiſons,
Porter le trouble & les diviſions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE, *à Liſe.*

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.

Soyez-en sûre ; on aura beau chercher.

LISE.

Allez. Croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature, il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'Amour.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une âme auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure?
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie;
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*A Marthe.*)
Prends garde, au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous nos chercheurs à bout.

Nous braverons le Greffe & l'Écritoire.
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.

SCENE II.

JASMIN, LISE, MARTHE.

LISE.

EH! bien, Jaſmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN, *à Liſe.*

Avec gloire
J'ai ſoutenu mon interrogatoire,
Tel qu'un frippon blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait ſa voix de Pédagogue;
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Diſait: « Mon fils, ſachons la vérité ».
Moi, toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe ſcolaſtique.

LISE,

On ne ſait rien?

JASMIN.

Non, rien : mais, dès demain,
On ſaura tout ; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le tems de prévenir ſon père :
Je tremble encore, & tout accroît ma peur :
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur :
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances ;
Il m'aidera.

MARTHE, *à Liſe.*

Moi, je ſuis dans des tranſes
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous :
Car nous avons deux pères contre nous,
Un Sénéchal, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton ſévère, & quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous ; avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence ;
Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, J'ai vu du tintamarre,
Je n'ai jamais vu ſemblable bagarre.
Tout le logis eſt ſens-deſſus-deſſous.

Ah! que les gens ſont ſots, méchans & fous!
On vous accuſe; on augmente; on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déja renvoyés,
Tout interdits, ſans boire, & point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées,
Dans ce tumulte, ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit;
Et Rondon jure, & Fièrenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

JASMIN.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu.
Enfin, ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit; il dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe!
Il me ſoupçonne!... O Ciel! Mais le tems preſſe;
Il faut le voir, & calmer ſes ennuis.
(*A Jaſmin.*)
Va donc ſavoir à l'inſtant, ſi je puis
L'entretenir ici ſur cette affaire.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

LISE.

VOUDRAS-TU bien ſuſpendre ta colère,
Digne Euphémon? Pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Écoute un peu.
(*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE IV.

EUPHEMON Père, LISE.

LISE.

D[illegible], Monsieur, m'écouter sans courroux,
Et permettre que je parle à genoux.

EUPHEMON, s'empêchant de se mettre à genoux.

Vous m'outragez.

LISE.

Non : mon cœur vous révère.
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON.

Qui ? vous, ma fille.

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON.

Après l'éclat & la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture ?

LISE.

[illegible] Juge, & lisez dans mon cœur ;

Mon Juge enfin ſera mon Protecteur.

EUPHÉMON *fait un mouvement pour ſortir.*

LISE, *le retenant.*

Ecoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes ſentimens, & les vôtres peut-être.
Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printemps,
Croiſſant en grâce, en mérite, en talens ;
Si quelque temps ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avait ſacrifié
Tous ſes devoirs & même l'amitié....

EUPHÉMON.

Eh bien ?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, & ſuivis des remords ;
Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau ;

Ou que plutôt, honnête-homme & fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHÉMON.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et j'avouerai que c'est ce qui redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.

EUPHÈMON *veut encore sortir.*

LISE, *le retenant.*

De grâce, un mot: votre âme est noble & belle:
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON.

Oui, je l'avoue; & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure

[illegible] sur lui l'injure.

LISE.

[illegible]riez à jamais le punir,
[illegible]otre âme à le haïr,
[illegible]ore avec outrage
[illegible] devenu votre image,
[illegible]is arroſerait vos pieds?
[illegible]ous?

EUPHÉMON.

Hélas! vous oubliez
[illegible]t point, par de nouveaux ſupplices,
[illegible]ire ouvrir les cicatrices.
[illegible]t plus; ou mon fils loin d'ici
[illegible]e crime à jamais endurci.
[illegible]ru s'il eût repris la trace,
[illegible]uit-il pas me demander ſa grâce?

LISE, *avec feu.*

[illegible]mander! Sans doute il y viendra;
[illegible] entendrez; il vous attendrira.

EUPHÉMON.

[illegible]dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
[illegible] fini ſes douleurs & ſa honte,
[illegible]ci vous le verrez mourir
[illegible]oux d'excès de repentir.

EUPHÉMON.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait?

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHÉMON.

Il m'aime!... Hélas!... Mais quelle vaine erreur!
Comment? De qui l'apprendre?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHÉMON.

Mais ſauriez-vous?....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
Son cœur ici vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON.

Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!.....
Expliquez-vous, parlez-moi, je le veux.

LISE.

Je vois vos pleurs, je ne puis plus me taire.
(*Elle appelle Euphémon fils.*)
Euphémon!

SCENE V.

EUPHÉMON *Fils*, EUPHÉMON *Père*, LISE.

EUPHÉMON *père, appercevant son fils.*

CIEL! Ah! que vois-je?

EUPHÉMON *fils, se jettant aux genoux de son père.*

Mon père,
Connaissez-moi, décidez de mon sort.
J'attends d'un mot ou la vie, ou la mort.

EUPHÉMON *père, à son fils.*

Ah! Qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHÉMON *fils.*

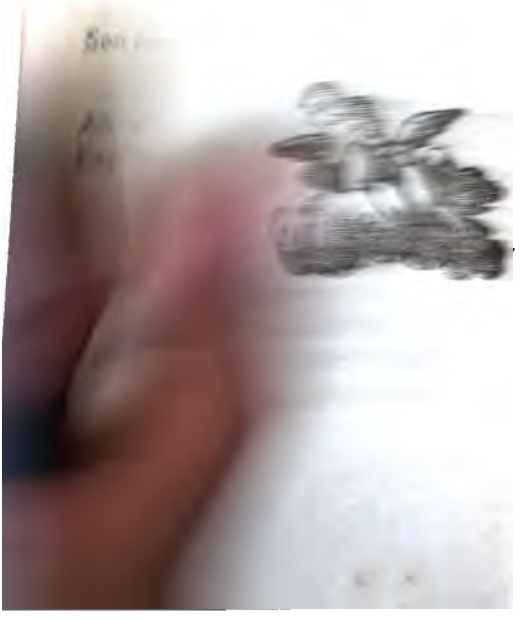
Le repentir, l'amour, & la nature.

LISE, *à genoux, à Euphémon père.*

A vos genoux vous voyez vos enfans:
Oui, nous avons les mêmes sentimens,
Le même cœur.

EUPHÉMON *fils, en montrant Lise.*

Hélas! son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense.
Mais suivrez-vous pour cet infortuné



SCENE VI.

EUPHÉMON *Fils*, EUPHÉMON *Père*, LISE, RONDON, Madame DE CROUPILLAC, FIÈRENFAT, *Laquais*, *Archers*.

FIÈRENFAT, *aux Archers.*

Courage, enfans! On dit qu'il eſt ici;
Cherchons par-tout.... Ah! ma foi, le voici.

LISE, *à Rondon.*

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

C'eſt lui?

FIÈRENFAT.

Qui donc?

LISE, *à Fièrenfat.*

Votre frère.

EUPHÉMON *père, à Fièrenfat.*

Lui-même.

FIÈRENFAT *fait ſigne aux Archers & aux Laquais de ſortir.*

LES ARCHERS & LES LAQUAIS *ſortent.*

SCENE VII. ET DERNIERE.

EUPHÉMON *Fils*, EUPHÉMON *Père*, LISE, RONDON, Madame DE CROUPILLAC, FIÈRENFAT.

LISE, *à Rondon.*

UNIS tous trois, permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
(A Euphémon père.)
Non ce n'eſt pas votre bien qu'il demande :
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande :
Il ne veut rien. Puiſqu'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? C'eſt donc là, mon Drôle ?

FIÈRENFAT.

Oh ! oh ! je joue un fort ſingulier rôle.
Qui ? lui, mon frère ?

EUPHÉMON *père, à Fièrenfat.*

Oui : je l'avais perdu ;
Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

Madame DE CROUPILLAC.

Euphémon ? Tant mieux.

FIÈRENFAT.

La vilaine âme !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme.

EUPHÉMON *fils, à Fièrenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez :
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres temps j'avais eu ſa tendreſſe :
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maitreſſe, mon père :
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang & des feux de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne :
Vous les aimez... Moi, j'aime ſa perſonne.
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur ;
Vous, dans mes biens ; moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHÉMON *père.*

Non ; ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée.
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot à ſes appas.

RONDON.

Ah ! bon cela.

Madame DE CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,

Toute ébaubie, & toute conſolée.
Ce Gentil-homme eſt venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(A Euphémon fils.)
Vîte épouſez : car le Ciel vous deſtine
Viſiblement à poſſéder Rondine ;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, rattraper mon pedant.

LISE, *à Madame de Croupillac.*
(A Rondon.)

Vous le pouvez. Et vous, ſouffrez, mon père,
Souffrez qu'une âme & fidelle & ſincère,
Et qui ne peut ſe donner qu'une fois,
Rentre à vos yeux ſous ſes premières loix.

RONDON, *à Liſe.*

Si ſa cervelle eſt enfin moins volage.....

LISE.

Oh ! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſur tout Euphémon
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIÈRENFAT.

Je gagne, en cette affaire,
Beaucoup, ſans doute, en trouvant un mien frère;
Mais, cependant, je perds, en moins de rien,
Mes frais de noce, une femme, & du bien.

Madame DE CROUPILLAC, *à Fièrenfat.*

Eh fi, vilain! Quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toujours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas plus de vingt-mille écus,
Et des appas tout comme elle? Et, de plus,
Ne ſuis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs ſermens tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes,
Nous plaiderons. Je montrerai les pièces.
Le Parlement doit, en ſemblable cas,
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

RONDON, *à part, à Fièrenfat.*

Ma foi! l'ami, crains ſa juſte colère:
Épouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON *père, à Madame de Croupillac.*

L'empreſſement & l'amour ſans égal
Dont vous flattez mon fils le Sénéchal,
S'il m'en croyait, lui ſeraient chers encore:
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.

Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
(A ſes deux Enfans.)
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères
Soyez unis; vivez tous deux en frères.
(A Rondon.)
Nous, cher ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non; il ne faut (& mon cœur le confeſſe)
Déſeſpérer jamais de la Jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins.

CATALOGUE

DES PIÈCES DE THÉATRE

DE M. DE VOLTAIRE,

Qui se débitent chez le même Libraire.

ŒDIPE, *Tragédie.*
MARIAMNE, *Tragédie.*
BRUTUS, *Tragédie.*
LA MORT DE CÉSAR, *Tragédie.*
ZAÏRE, *Tragédie.*
MÉROPE, *Tragédie.*
LE FANATISME, *Tragédie.*
SÉMIRAMIS, *Tragédie.*
ORESTE, *Tragédie.*
ADELAÏDE DU GUESCLIN, *Tragédie.*
LE DUC DE FOIX, *Tragédie.*
ROME SAUVÉE, *Tragédie.*
L'ORPHELIN DE LA CHINE, *Tragédie.*
TANCRÈDE, *Tragédie.*
ZULIME, *Tragédie.*
OLIMPIE, *Tragédie.*
OCTAVE, *ou* LE TRIUMVIRAT, *Tragédie.*
LES SCYTHES, *Tragédie.*

LES GUEBRES, *Tragédie.*
SOPHONISBE, *Tragédie.*
LES PÉLOPIDES, *Tragédie.*
LES LOIX DE MINOS, *Tragédie.*
L'INDISCRET, *Comédie.*
L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie.*
NANINE, *Comédie.*
LA PRUDE, *Comédie.*
LA FEMME QUI A RAISON, *Comédie.*
LE CAFFÉ *ou* L'ÉCOSSAISE, *Comédie.*
SOCRATE, *Drame.*
CHARLOT, *Comédie.*
LE DROIT DU SEIGNEUR, *Comédie.*
LE DÉPOSITAIRE, *Comédie.*
PANDORE, *Opéra.*
SAMSON, *Opéra.*
LA PRINCESSE DE NAVARRE, *Opéra-Ballet.*
LE TEMPLE DE LA GLOIRE, *Opéra.*

L'EPOUSE SUIVANTE,

COMEDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE.

De M. DE CHEVRIER.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 10. Novembre 1755.

Ita affecti ſumus, ut nemo magis
Apud nos admirationem occupet,
Quàm aliquis fortiter miſer.

Seneca.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A MADEMOISELLE
CATINON.

O Toi dont les talens, les graces, la décence,
Jettent dans tous les cœurs un trait rempli de feu,
Aimable CATINON, *permets que je t'encense :*
Mes succès sont les tiens, je les dois à ton jeu.
En peignant la vertu par toi-même embellie,
Tu nous peignois ton cœur,
Et tous les mouvemens de ton ame attendrie,

Portoient l'eſpoir au ſein du Spectateur :
Pourſuis, que l'Actrice Immortelle, *
Qui dirigea tes premiers pas,
Soit toujours ton modèle :
Dès que l'on ſuit Thalie, *on ne s'égare pas.*

* Mlle Silvia.

L'EPOUSE SUIVANTE,

COMEDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS.

CONSTANCE. . *Mlle Biancolelli.*

LA MARQUISE. *Mlle Silvia.*

LE COMTE. *M. Baletti.*

LE BARON. *M. Chanville.*

DORINE ; Suivante de Conſtance. *Mlle Catinon.*

FRONTIN, Laquais du Comte. *M. de Heſſe.*

La Scéne eſt à Paris dans l'Hôtel de Conſtance.

L'EPOUSE SUIVANTE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE, EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

U te tais en vain : mon amitié offenſée de ton ſilence veut te forcer à le rompre ; parle, mon cher Comte, & dépoſe dans le ſein de ton ami le motif du trouble qui t'agite.

LE COMTE, *troublé.*

Je ne ſuis point agité.

LE BARON.

Tu n'es pas agité ? est ce avec ce ton que tu veux me rassurer ? Parle, encore un coup : c'est moi qui t'en conjure : si après ce mot tu t'obstines à te taire, je me retire, riche de m'éloigner d'un ami malheureux, ce sont les seuls que mon cœur ne voudroit jamais perdre de vue.

LE COMTE.

Tu l'emportes, mon cher Baron : mon état a besoin de dissipation ; écoute l'histoire de mes malheurs, & daigne m'aider à les oublier.

LE BARON.

Je [illegible] aux dépens même de mon [illegible] les réparer tous.

LE COMTE.

Il y a quatre ans que la destination du [illegible] dans lequel je servois me conduisit à Metz : le hazard m'avoit logé près de la fille d'un Artisan dont les charmes me frappèrent ; c'étoit une Beauté simple qui ne devoit rien à l'art, & à qui la Nature devoit tout : le premier coup d'œil excita dans mon cœur un mouvement tumultueux que j'ai peine à nomêler, je crus qu'une

entrevuë pourroit calmer mes inquiétudes, je parvins à voir Angélique : c'eſt le nom de cette fille ; un piége adroit l'amena au rendez-vous : mais mon ardeur, mes menaces, mes empreſſemens & mes proteſtations devinrent inutiles, je me ſéparai furieux, & je jurai de ne la revoir jamais.

LE BARON.

C'eſt-à-dire que tu la vis le lendemain.

LE COMTE.

Oui, je crus que l'intérêt ſi puiſſant ſur le cœur de tant de femmes alloit me rendre heureux : quelle erreur, Ami. Angélique ne voulut rien recevoir, en écartant mes préſens, elle rapprochoit mon cœur ; chacun de ſes refus m'attachoit, ſa beauté m'avoit donné des deſirs, ſa vertu me rendit amoureux, je l'épouſai.

LE BARON.

Comment la Marquiſe prit-elle ce mariage ?

LE COMTE.

En mere ; ſa tendreſſe allarmée d'un hymen qu'elle crut déshonorant mit tout en œuvre pour le faire caſſer. Je

[illegible]

[illegible] au retour [illegible] passé quelque tems [illegible] trouve ici une [illegible] dechambre.

LE BARON.

[illegible] t'entends : tu crains que Dorine [illegible] pour toi le même zéle que [illegible].

LE COMTE.

[illegible] trompes, mon cher Baron, [illegible] allarmes ; & cette

LE BARON.

Eh bien ?....

LE COMTE.

Eſt ma femme.

LE BARON.

Qu'entends-je, juſte Ciel !

LE COMTE.

Rien n'eſt plus poſitif : j'allois paſſer à la toilette de Conſtance, quand tout-à-coup j'ai reconnu Angélique dans Dorine, occupée à coëffer ſa maîtreſſe ; j'ai ſçu m'échapper ſans que l'une ni l'autre m'apperçût, mais tôt ou tard elle me verra, comment cacher mon trouble ? comment me dérober à celui que ſa préſence jettera dans mon cœur ? ſes yeux, les miens ... tout va me trahir & la perdre, quel état ! quelle ſituation, & comment m'en tirer ?

LE BARON.

En méritant l'eſtime des honnêtes gens, reſſerre tes premiers nœuds : quand on s'unit à la vertu & au mérite, on eſt toujours ſûr de faire un bon mariage.

LE COMTE.

Je ne le ſens que trop : mais tu ſçais tout ce que je dois à ma mere : les

écarts de ma vie passée ont altéré la douceur de ses jours : elle m'écrit que tous mes torts sont oubliés, si je me conforme à ses intentions ; sa tendresse mérite un sacrifice, & quoiqu'il m'en coûte, je me vois forcé d'épouser Constance.

LE BARON.

Soyons Rivaux sans cesser d'être amis : si son cœur te nomme, je te verrai sans regret posséder un bien que j'osois envier : le bonheur de mon ami influë sur moi & diminuë mes peines.

LE COMTE.

Un seul point m'embarasse ; je le répéte, comment écarter Dorine ? comment cacher le trouble que nous inspire la vuë d'une femme qui nous intéresse encore, & qui n'a que trop de raisons de se plaindre de nos procédés ? cette position est affreuse, & je crains bien moins les reproches de Constance que les regards de Dorine.

LE BARON.

Je ne te presse plus de réparer tes torts : tu serois peut être assez injuste pour attribuer à la jalousie un sentiment qui naît de l'amitié : je crains tes

reproches, & je te laiſſe à toi-même.

LE COMTE.

Où vas-tu ?

LE BARON.

Faire ma cour à Conſtance.

LE COMTE.

Point d'indiſcrétion.

LE BARON.

Je ne publie que les avantages qui arrivent à mes amis, & je ſçais me taire ſur leurs erreurs, adieu.

SCENE II.

LE COMTE *ſeul.*

QUelle ſituation ! je me vois contraint de ſacrifier mon Epouſe à ma mere, & mes inclinations à la probité ; car enfin, ſi je revois Angélique la Marquiſe me déshérite, ſans ſecours & ſans fortune, je ne puis remplir mes engagemens qu'en m'uniſſant à une femme opulente ; payer ſes dettes eſt un devoir que l'honneur nous preſcrit : mais pourquoi ne puis-je le remplir qu'en manquant à l'honneur même ?

SCENE III.

LE COMTE, FRONTIN.

FRONTIN.

GRande nouvelle, Monſieur, grande nouvelle.

LE COMTE.

Viens-tu m'apprendre quelques nouveaux malheurs ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que le mérite ne met pas un aimable homme à l'abri des accidens : ſi je vous en crois, depuis quatre ans tous les malheurs fondent ſur vous, avant que j'entraſſe à votre ſervice, vous aimiez, je ne ſçais où, une petite Bourgeoiſe : elle étoit ſage, vous vendez votre Compagnie à un Gaſcon qui vous la paye, & vous en jouez la valeur avec un Abbé qui vous la gagne, vous venez à Paris ſolliciter l'agrément d'un Guidon de Gendarmerie que vous obtenez, vous allez en conſigner le montant, lorſque le ha-

zard fait trouver ſur votre chemin une Fille des Chœurs qui étoit à pied: cette ſingularité vous bleſſe, vous voulez réparer les torts d'un Financier, adieu l'argent du Guidon; vous adorez une veuve, elle pleure ſon mari; vous n'avez qu'un ami, il eſt votre Rival; il ne manque à tous vos maheurs que la perte de Frontin.

LE COMTE.

Que viens-tu me dire?

FRONTIN.

Que vos affaires changent de face: cette maudite fortune qui depuis un an que je vous ſers, a la cruauté de nous perſécuter tous deux, ceſſe enfin d'être injuſte, & nous allons reprendre notre correſpondance avec le Perou: le charmant pays? Il y a longtems que nous n'en avions eu de nouvelles.

LE COMTE.

Où tend ce verbiage?

FRONTIN.

Verbiage, Monſieur? vos créanciers, au nombre deſquels j'ai l'honneur de me trouver, penſent bien différemment, & rien n'eſt plus éloquent pour eux que l'arrivée de Madame votre mere.

LE COMTE.

Ma mere eſt arrivée ; & tu oſes rire de ce contre-tems ?

FRONTIN.

Vous en ririez vous-même, ſi comme moi vous euſſiez porté ſa caſſette, qu'elle eſt lourde, Monſieur, & qu'elle eſt agréable !

LE COMTE.

Diſſipe à l'inſtant le trouble où je ſuis, d'où vient ma mere ? que fait-elle ? que t'a-t-elle dit ? qu'as-tu répondu ? parle.

FRONTIN.

Elle arrive de Bretagne, elle fait ouvrir ſes coffres, ſe promène en long & en large, vous nomme, me gronde, m'ordonne d'aller vous chercher, je ſors, je vous trouve & nous voici tous deux.

LE COMTE.

Me voilà bien inſtruit : encore un coup que t'a-t-elle dit ? ſoupçonne-t-elle la perte de mon Guidon ?

FRONTIN.

Oüi & non, la peſanteur de la caſſette me fait préſumer qu'elle ſçait tout, & ſes propos font croire qu'elle ne ſçait preſque rien.

LE COMTE.

Mais encore quels ſont ces propos ?

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, ils ſont pleins de tendreſſe pour vous & pour moi, la Bonne pâte de mere ! elle dit qu'elle vous aime, qu'elle eſt bien à plaindre d'avoir un cœur auſſi ſenſible, que vous êtes un libertin qu'elle fera enfermer, & votre ſerviteur un ſcélérat qu'elle fera pendre.

LE COMTE.

Eh ! maraut, eſt-il tems de rire ? ſonge à détourner le coup qui me menace, & fais enſorte que je parle à mon Banquier, avant que ma mere puiſſe le voir.

FRONTIN.

A quoi diantre cet homme vous eſt-il bon ? Je vous conſeille, Monſieur, de faire une réforme dans votre maiſon : vous avez un Banquier ſans argent, un Maître-d'Hôtel ſans table, un Intendant ſans affaires, un Suiſſe ſans Hôtel, & un Bibliotécaire ſans Livres.

LE COMTE.

Sans compter un coquin....

FRONTIN.

Ah ! ne parlons pas de moi dans tout ceci.

LE COMTE.

Retourne chez ma mere, & fais-lui concevoir....

FRONTIN.

J'entends du bruit, sortez, je veux bien vous protéger encore.

LE COMTE.

Ah! Frontin....

FRONTIN.

Sortez, vous dis-je, ou je vous abandonne.

LE COMTE, *en sortant.*

Je fais ce que tu veux.

SCENE IV.

DORINE, FRONTIN.

FRONTIN.

C'Est Dorine, le moment est favorable, en Valet intelligent faisons nos affaires avant d'entamer celles de mon Maître.

DORINE, *à part.*

Quel état! & qu'il est humiliant!

FRONTIN.

Je ne m'informe point, belle Dorine, d'où provient le trouble qui vous

agite : on voit un homme aimable, on a des desirs ; la pudeur veut les arrêter, le mérite l'emporte, on en rougit, parce que l'usage le veut, & on se rend, parce que le plaisir le demande.

DORINE.

Je ne vous entends pas.

FRONTIN.

Ce que je dis est pourtant très-clair, & ce tableau vous présente votre histoire & la mienne.

DORINE.

(*à part.*) Prêtons-nous pour un moment à des propos inséparables de mon nouvel état : (*haut.*) il y a, Monsieur Frontin, bien des petites choses à diminuer dans ce calcul, & grace à votre figure : je n'ai d'autre desir que celui de vous voir bien loin.

FRONTIN.

Quel excès de vertu ! cette fille en me fixant craint de succomber.

DORINE.

Vous vous trompez, votre aspect a tout fait, & ma vertu est de reste ici.

FRONTIN.

Elle est tenace.

DORINE.

Non, je ne suis que sincere.

FRONTIN.

Ces discours sont nouveaux pour moi.

DORINE.

C'est que Frontin n'a vû personne.

FRONTIN.

Vû personne ? apprenez, ma belle enfant, qu'on ne traite point ainsi un homme destiné dès sa jeunesse aux grandes aventures : je vous prépare l'histoire de ma vie, & vous verrez qu'avant vous, j'avois eu beaucoup de femmes, mais beaucoup.

DORINE *avec ironie.*

Avant moi, dites-vous ? Le propos est galant.

FRONTIN.

C'est qu'il vient de moi, & que vous m'inspirez.

DORINE.

Treve, Monsieur Frontin, à ce ton plaisant, parlez-moi de votre maître, quel est-il ? que fait-il ? où se cache-t-il ? Depuis trois jours que je suis ici, je ne l'ai pas encore apperçu.

FRONTIN.

Nous arrivons de la Cour où nos affaires nous appellent de tems en tems,

mais ta curiosité sera satisfaite avant la fin du jour, & deux contrats vous feront bientôt faire connoissance.

DORINE.

Quels sont ces contrats ?

FRONTIN.

Belle question ? mon Maître s'unit à Constance en ligne droite, & je t'épouse par ricochet.

DORINE.

Si j'en crois les propos que Madame tenoit hier, votre Maître a un Rival.

FRONTIN.

Que j'éloignerai, Dorine, que j'éloignerai : c'est un garçon du vieux tems qui veut mettre de la probité partout, & tu sens bien qu'avec ce défaut-là on se perd tôt ou tard dans ce pays-ci.

DORINE.

Je connois peu Constance : mais j'oserois croire que la vertu l'emportera sur son cœur.

FRONTIN.

Cette remarque prépare notre triomphe, & c'est pour y parvenir que je vais de ce pas m'assurer de ton cœur, en disposant celui de Constance en faveur de mon Maître. Adieu.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE BARON, DORINE.

LE BARON, *à la Marquise.*

VOici une des femmes de Conſtance qui pourra nous inſtruire. (*à Dorine.*) Voudriez-vous me faire la grace de m'apprendre où Madame peut être.

DORINE.

Elle eſt ſortie, a-t-elle dit, pour un inſtant : je vais ſçavoir ſi elle eſt rentrée.

LE BARON.

Eh non, ne prenez point cette peine.

DORINE.

En eſt-ce une, Monſieur, quand on remplit ſon devoir, & qu'on a le *plaiſir* de vous obliger ?

LA MARQUISE.

Je vous vois montés tous deux ſur un ton de cérémonial qui me paroit fingu-

LE BARON.

Dorine eſt une fille vertueuſe qui mérite des égards.

DORINE.

Monſieur....

LA MARQUISE.

Je vous conſeille d'en avoir beaucoup : mais permettez que nous ſuſpendions cet entretien pour parler de mon fils : Frontin que depuis plus d'une heure j'ai envoyé après lui ne vient point ; ce retardement m'inquiette, & je crains que ce Laquais, d'intelligence avec lui, ne l'éloigne de moi.

LE BARON.

Souffrez, Madame, que je diſſipe vos allarmes : je connois preſque toutes les maiſons que fréquente le Comte : je vais les parcourir & l'amener à vos genoux.

LA MARQUISE.

Ce procédé eſt trop généreux.

LE BARON, *en ſortant.*

Je reviens dans l'inſtant.

SCENE VI.

LA MARQUISE, DORINE.

LA MARQUISE.

Sçavez-vous, Dorine, quels progrès mon fils a faits dans le cœur de votre Maîtreſſe ?

DORINE.

Je n'ai pas l'honneur de le connoître; attachée depuis trois jours à Conſtance: M. votre fils étoit à Verſailles, quand je ſuis entrée au ſervice de Madame.

LA MARQUISE.

Vous connoiſſiez le Baron avant d'être ici ?

DORINE.

Je le vis avant hier pour la premiere fois.

LA MARQUISE.

Et il ſçait déja que vous méritez des égards ?

DORINE.

J'oſe le croire : mais les propos des hommes ne m'en impoſent pas : leurs éloges

éloges toujours dictés par l'intérêt ou par la fauſſeté, n'ont jamais flatté mon amour-propre, ce n'eſt pas que je prétende parler ici de M. le Baron, je lui crois trop de probité pour être faux, mais je me défie des hommes en général, & jeſçais que les louanges qu'ils prodiguent à des filles de mon eſpèce, ſont des fleurs, dont ils couvrent le précipice dans lequel ils veulent les entraîner.

LA MARQUISE.

Vous penſez ſagement, Dorine, & je ne ſuis plus étonnée du cas que le Baron m'a paru faire de vous.

DORINE.

Une femme raiſonnable eſt toujours ſûre de l'eſtime d'un honnête-homme.

LA MARQUISE.

On ne doit déſirer que celle-là.

DORINE.

J'en conviens, mais comme il arrive que la plûpart des hommes ſont injuſtes, & qu'on décide de notre mérite par les ſuffrages de la multitude, il faut joindre à l'eſtime d'un galant homme, le reſpect des étourdis.

LA MARQUISE.

Que ſont leurs propos ?

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE, *entre avec précipitation & baiſe la main de ſa mere.*

AH, Madame, permettez....

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous ? vous paroiſſez émû.

LE COMTE.

J'ai le bonheur de vous voir, jouit-on ſans trouble d'un bien que l'on n'attendoit pas ?

LA MARQUISE.

Je ne ſçais que trop que vous ne m'attendiez point, la vie que vous menez convient-elle à votre rang ? Né, j'oſe le dire, pour arriver aux premiers emplois de l'Etat, ne rougiſſez-vous pas de toutes les erreurs auxquelles vous vous livrez ?

LE COMTE.

Des erreurs ? Madame, oh ce tems-là n'eſt plus.

LA MARQUISE.

Ce ton d'assurance ne m'en impose point, le Public nous juge par nos actions, j'oublie pour un instant que je suis votre mere, & je pars de-là.

LE COMTE.

Cette supposition me blesse, daignez donc, Madame....

LA MARQUISE.

Toujours, *Madame*, je vous ai dit mille fois que ce nom offensoit mon amour pour vous, laissez ce ton à la vanité, & pour me nommer ne consultez que votre tendresse.

LE COMTE.

Quoi, vous voulez, Madame...

LA MARQUISE.

Je veux que vous n'oubliez jamais que vous êtes mon fils.

LE COMTE.

Ah, pour remplir vos desirs, soyez persuadée, ma mere, que je ne consulterai que mon cœur, mais daignez à l'avenir me juger avec moins de sévérité.

LA MARQUISE.

Eh le puis-je, mon fils! vous n'êtes plus dans un âge où les erreurs ne déci-

dent pas encore de l'avenir, juſqu'à vingt ans on pardonne tout à l'emportement des paſſions, le feu de la jeuneſſe eſt un voile qui les couvre, ſouvent même il n'a que trop ſervi à excuſer des vices réels, mais lorſqu'à vingt-cinq ans, on veut rejetter ſes écarts ſur la fougue de l'âge, on ſe fait une illuſion dont le Public n'eſt plus la duppe, il vous examine avec un œil ſévere, & fatigué d'une trop longue indulgence, il vous condamne ſans reſſource.

LE COMTE.

Grace à vos ſoins, je crains peu ſes jugemens.

LA MARQUISE.

Comptez qu'il en revient toujours aux mœurs & au mérite.

LE COMTE.

Cette réfléxion me tranquiliſe, le Public a beau être ſévere, il doit quelquefois céder à la mode, & vous ſçavez que nous en ſommes les eſclaves.

LA MARQUISE.

Pourquoi ce ton? il m'inquiette, avec l'eſprit on n'a pas beſoin d'un tra- ers pour réuſſir, la fatuité eſt la vertu s Sots, vous n'êtes pas fait pour la onnoître.

LE COMTE.

Vous me comblez.

LA MARQUISE.

Autre mot bizarre qui ne ſignifie rien, dont tout le monde ſe ſert, & que perſonne n'entend, tous les ans il ſe gliſſe dans la ſociété une foule d'expreſſions ridicules qu'un Important introduit par air, que le Fat met en vogue pour jouer l'eſprit, & que le Sage mépriſe par raiſon, défaites-vous, mon fils, de ces termes ſinguliers, & parlez votre langue, employe-t-on à la Cour ce ton affecté ? non, ſi quelquefois il y perce, croyez qu'il ne circule que dans la gallerie, & qu'il ne pénétre jamais dans les appartemens.

LE COMTE.

Il y a certains uſages.....

LA MARQUISE.

Ridicules encore un coup, mais allons plus avant, j'ai moins à me plaindre de votre façon de parler que de votre conduite, qu'eſt devenu l'argent deſtiné à l'acquiſition du guidon dont les ſervices de votre pere vous avoient mérité l'agrément ?

LE COMTE.

Cet argent, oh croyez qu'il eſt très-bien placé.

LA MARQUISE.

L'avez-vous conſigné ?

LE COMTE.

Mieux que cela, & je ſuis perſuadé que vous approuverez l'arrangement que j'ai pris à ce ſujet.

LA MARQUISE.

Je le voudrois pour vous-même.

LE COMTE *embaraſſé.*

Le guidon dont le Miniſtre a bien voulu m'accorder l'agrément ne vacant point encore, j'ai jugé qu'il étoit convenable de placer cet argent, mon Notaire s'eſt chargé de ce ſoin, & au premier mot je ſerai le maître de retirer mes cinquante mille francs.

LA MARQUISE.

La précaution eſt ſage, & je vous croyois moins prudent.

LE COMTE.

Il faut de l'arrangement dans la *vie.*

LA MARQUISE.

Commencez, mon fils, à juſtifier cette réfléxion.

LE COMTE.

Vous n'aurez plus à vous plaindre de moi, & vous jugerez bientôt que les écarts auxquels je me ſuis livré, étoient moins le vice de mon cœur que la faute de mon âge.

LA MARQUISE.

Tout eſt oublié, mon fils, ſi vous êtes aſſez heureux pour mériter la main de Conſtance.

LE COMTE *un peu embaraſſé.*

Vous deſirez que je l'épouſe, ſi c'eſt là le ſeul moyen de réparer mes torts, il faudra vous obéir.

LA MARQUISE.

Soyez ſincere, l'aimez-vous ?

LE COMTE *froidement.*

Oui, Madame,

LA MARQUISE.

Cet attachement répare tous vos écarts, tâchez de mériter ſon eſtime, je vais de mon côté travailler à vous la rendre favorable, elle eſt mon amie.

LE COMTE

(*à part.*) Le moment eſt heureux, tâchons de le ſaiſir. (*haut.*) Vos bontés, ma mere, m'enhardiſſent à vous faire un aveu, je m'y détermine d'autant plus

[illegible]

[illegible]

LA MARQUISE.

[illegible]

LE COMTE.

[illegible]

LA MARQUISE.

[illegible]

LE COMTE.

[illegible]

LA MARQUISE.

[illegible] que vous ne puissiez l'acquitter sans vous déranger ?

LE COMTE.

Cinquante mille francs ne se trouvent pas aisément, les amis sont sous le sou, les gens d'affaire gardent leur argent, & les usuriers exigent de si gros nantissemens.....

LA MARQUISE.

[illegible] recourir à tous ces gens-là, [illegible] votre Notaire, il a précisément [illegible] dont vous avez besoin.

LE COMTE.

[illegible] Guidon ?

LA MARQUISE.

Je le payerai.

LE COMTE.

Que ne vous dois-je point ?

LA MARQUISE.

Vous êtes acquitté avec moi, ſi vous vous corrigez, le jeu qui n'étoit autrefois qu'un amuſement, eſt devenu un commerce honteux où le foible périt ſous les coups du plus fort, l'adreſſe a remplacé la bonne foi, & le plus heureux eſt ſouvent le moins honnête-homme.

LE COMTE.

Je ſçais connoître mon monde, & je joue dans des maiſons....

LA MARQUISE.

Où ce monde n'eſt pas connu, le titre de joueur eſt un paſſeport qui méne partout, ſous ce nom toujours ſoutenu par le faſte & la politeſſe, on ſe faiſile avec les Grands, on les trompe, premier malheur, ſouvent même on les détermine à tromper les autres, art dangereux que le luxe & la corruption n'ont rendu que trop familier, pour juger, mon fils, de tous les écarts dans leſquels le jeu nous entraîne-

voyez ces gens brillans nés ſans nom & ſans fortune, leur magnificence ſemble inſulter à la Nobleſſe indigente, recourez à leur origine & à leurs mœurs & vous rougirez de les connoître, mais j'apperçois Conſtance, courons à elle.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras, comment tromper ma mere & abuſer Conſtance ?

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CONSTANCE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *en embraſſant Conſtance.*

JE ſuis au déſeſpoir que vous m'ayez prévenuë, ſouffrez, Madame, qu'en vous préſentant mon fils, je vous marque le vif intérêt que je prends à ſa flamme, rien ne manqueroit à mes vœux, s'il pouvoit vous mériter.

CONSTANCE.

Je ſçais tout ce que vaut M. le Comte, mais des circonſtances que vous devinez ſans peine, ne me permettent point encore de penſer àun ſecond Hymen, vous ſçavez, Madame, tout ce que je dois à la mémoire du Vicomte.

LE COMTE.

J'avouë, Madame, que perſonne n'étoit plus reſpectable que lui.

LA MARQUISE.

Allons, Conſtance rougiriez-vous d'être ſenſible ?

CONSTANCE.

Vous êtes bien preſſante.

LE COMTE.

Et vous bien cruelle, Madame, vous me refuſez, je le vois, un rival heureux . . . .

CONSTANCE.

Eh quel eſt donc ce rival que vous ſemblez craindre ?

LE COMTE.

Le Baron, Madame, l'homme de France le plus eſtimable, & par conſéquent le plus dangereux.

LA MARQUISE.

Le Baron eſt un homme d'un vrai

mérite, & mon fils n'a pas tort de le craindre.

CONSTANCE.

J'ignore si le Baron m'aime.

LE COMTE.

S'il vous aime, Madame ? il vous adore.

CONSTANCE.

J'ai pris sa déclaration & la vôtre comme une de ces politesses que l'usage a introduit pour flatter l'amour-propre de mon sexe, il y a dans le monde des hommes polis à l'excès qui adorent vingt femmes pendant la journée, & qui finissent le soir par ne se souvenir d'aucune.

LE COMTE.

On doit être poli avec toutes les Dames, mais on ne peut être tendre qu'avec vous.

LA MARQUISE.

L'en croirez-vous, Constance ?

CONSTANCE.

Je crains de vous répondre sur le champ, mais que me veut Dorine ?

LE COMTE *à part.*

Voici l'instant que je craignois.

SCENE. IX.

Les Acteurs précédens, DORINE.

DORINE, *embaraſſée en appercevant le Comte, & remettant une lettre à Conſtance.*

CEtte lettre, Madame.... Vient.... d'Araminte.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous, Dorine, vous paroiſſez émuë ?

DORINE, *toujours embarraſſée.*

Madame... je ſuis naturellement timide... Et je croyois vous trouver ſeule ici. (*à part.*) Hélas ! quelle ſituation, & que je ſuis à plaindre ?

CONSTANCE *à la Marquiſe en ouvrant ſa lettre.*

Le permettez-vous, Madame ?

(*Conſtance lit bas.*)

LA MARQUISE.

Ne vous gênez pas; mais mon fils qu'avez-vous à votre tour, vous paroiſſez inquiet.

LE COMTE, *troublé.*

Inquiet ? oh point du tout, Madame.

LA MARQUISE.

Conſtance ne ſera pas toujours infléxible, Dorine a la confiance de ſa maîtreſſe, engagez-la à vous ſervir auprès d'elle, ne le ſervirez-vous pas avec plaiſir, Dorine ?

DORINE *avec embarras.*

Madame.... Je crois que.....

CONSTANCE, *après avoir lû.*

Cette fille n'a jamais paru ſi embarraſſée, voilà une timidité auſſi ſinguliere, Dorine, allez dire au Laquais d'Araminte que je ferai ce que ſa Maîtreſſe deſire.

DORINE *à part en ſortant.*

Ah Ciel ! n'écoutera-t-il plus la voix de l'honneur ?

SCENE X.

CONSTANCE, LA MARQUISE, LE COMTE.

CONSTANCE, *en souriant.*

QU'avez-vous donc, M. le Comte, vous paroissez rêveur ?

LE COMTE.

Si vous connoissiez ma situation, vous seriez moins étonnée de mon trouble.

LA MARQUISE.

Mais d'où proviennent vos inquiétudes !

LE COMTE.

Devez-vous l'ignorer ?

CONSTANCE.

Il va nous parler encore de son amour...

LE COMTE *vivement.*

Quoi, Madame, sauriez-vous ?....

CONSTANCE.

Y pensez-vous donc ? Ce n'est qu'un mystère, & Dorine elle-même....

LE COMTE.

Quoi, Dorine vous auroit appris....

CONSTANCE.

Que vous m'aimez, d'ailleurs avois-je beſoin d'elle pour le croire, vous me l'avez dit tant de fois.

LE COMTE.

Il eſt vrai (*à part.*) quoi Dorine s'intéreſſeroit pour moi!

LA MARQUISE.

Conſtance, laiſſons le Comte rêver à ſon aiſe, nous le reverrons tantôt plus tranquille.

SCENE XI.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

AH, mon cher Baron, viens à mon ſecours.

LE BARON.

Qu'as-tu donc? Tu m'effrayes.

LE COMTE.

Je l'ai vue.

LE BARON.

Qui?

LE COMTE.

Dorine.

LE BARON.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien ? ton ſang-froid m'aſſomme ; ſçais-tu, mon cher, que j'étois entre Conſtance & la Marquiſe, quand Dorine eſt entrée, obligée de parler à ſa Maîtreſſe, elle a articulé quelques mots ſans ſuite qui augmentoient ſon embarras & le mien, ma mere, pendant ce tems, m'examinoit avec une ſorte de défiance, tandis que Conſtance reprochoit à Dorine un air embaraſſé dont elle étoit bien loin de connoître la cauſe.

LE BARON.

Comment as-tu fait pour te tirer de ce pas ?

LE COMTE.

Dorine qui eſt ſortie a remis pour un inſtant le calme dans mon ame, mais je n'en ſuis pas plus tranquille à préſent, & plus je réfléchis à cet événement, plus je prévois combien il me ſera impoſſible de ſoutenir ſa vue.

LE BARON.

Veux-tu que je te tranquilliſe pour toujours ?

LE COMTE.

Que ne te devrois-je point ?

LE BARON.

Un mot peut lever tout d'un coup l'embarras dans lequel tu vas te trouver à chaque inſtant.

LE COMTE.

Acheve, mon cher Baron.

LE BARON.

Renvoye Dorine qui t'importune ; & reprens Angélique que tu dois adorer.

LE COMTE.

Encore un coup, Baron, je ſens le prix de tes conſeils, mais tu connois ma mere, je ne puis me réſoudre à lui porter ce dernier coup.

LE BARON.

En rempliſſant ce que l'honneur exige de toi, tu ne manqueras point à la Marquiſe.

SCENE XII.

LE COMTE, LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN *à part, dans l'enfoncement du Théâtre.*

CEtte Dorine fait la difficile, mais nous ſçaurons la réduire : muniſſons-nous toujours du conſentement de mon Maître. (*haut.*) Monſieur, Monſieur.....

LE COMTE.

Eh bien, dequoi s'agit-il ?

FRONTIN, *en s'approchant.*

Il faut de la diſcrétion dans le Commerce.

LE BARON, *en ſortant.*

Je ne veux pas te gêner, adieu, te verra-t-on chez Conſtance ?

LE COMTE.

Sçais-je ce que je dois faire ? Et toi que me veux-tu avec tes airs de myſtére ?

FRONTIN.

Monſieur, je ſuis indigne de vos bontés.

LE COMTE.

Je le ſçais.

FRONTIN.

Vous connoiſſez Dorine ?

LE COMTE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Elle eſt jeune & gentille.

LE COMTE.

Après.

FRONTIN.

Convenez donc qu'elle eſt aimable !

LE COMTE.

Où cela te ménera-t-il ?

FRONTIN.

A vous prouver mon bon gout.

LE COMTE.

Que veut dire ce maraut ?

FRONTIN.

Que je n'ai beſoin que de votre *protection* pour faire une fin, Dorine me plaît, elle ne m'aime point, je lui offre ma main, elle la refuſe, mais comme vous avez des bontés pour moi, je viens vous prier de lui parler ſérieuſement, &

de lui faire ſentir qu'en me refuſant elle contrevient à l'uſage ; vous épouſez Conſtance, donc ſa ſuivante eſt à moi, c'eſt la regle, Monſieur, & un garçon qui ſçait vivre doit ſuivre l'étiquette.

LE COMTE.

Eh finiras-tu ; un coquin tel que toi...

FRONTIN.

Je ſuis las de l'être, Monſieur, & je ne me marie que pour devenir honnête-homme, c'eſt mon projet ou le Diable m'emporte, mais j'apperçois Dorine.

SCENE XIII.

LE COMTE, DORINE, FRONTIN.

DORINE, *à part.*

QUe vois je ? fuyons.

FRONTIN, *retenant Dorine.*

Ne fuyez point, belle Dorine, ce moment eſt déciſif pour vous & pour moi.

LE COMTE.

Te tairas-tu ?

FRONTIN.

Volontiers, pourvu que vous vous chargiez de parler en ma faveur, mon bonheur dépend de votre éloquence déployez-la, Monsieur, déployez-la, je reviendrai quand il sera tems de signer. Adieu, Dorine.

Frontin sort.

SCENE XIV.

LE COMTE, DORINE.

LE COMTE *après un moment de silence.*

QUoi, vous vouliez me fuir ?

DORINE.

Eh que vous importe, la vuë d'une femme que vous avez accablée des mépris les plus cruels.

LE COMTE.

Moi vous me mépriser, me faites-vous l'injustice de le croire ?

DORINE.

Si je le crois, ingrat, que vous prononcez ces mots avec tranquilité ? ne vous

vous persuadez pas que je regrette ici le rang que votre caprice m'avoit donné, & que j'eus la foiblesse d'attribuer à votre amour, la vanité ne guida jamais les mouvemens de mon cœur, & le dernier des hommes qui pense est à mes yeux le premier de la terre.

LE COMTE.

Eh puis-je avoir un sentiment à moi? Si j'étois libre ici, vous n'auriez pas longtems à vous plaindre.

DORINE.

Les lieux ne doivent point changer le cœur d'un galant homme, & l'honneur n'admit jamais ces inconstances odieuses qui font rougir les mœurs, & qui dégradent l'humanité.

LE COMTE.

Je vous aime toujours, mais donnerai-je la mort à la plus tendre des meres?

DORINE.

Cette excuse ne vient point de vous, & vous avez assez de probité pour la condamner dans le fond de votre ame; on ne commande point au cœur, votre mére en faisant rompre des liens qu'elle a cru indignes de son nom, n'a pû

changer votre façon de penſer, mais votre inconſtance n'a que trop ſervi ſa colere, quoiqu'il en ſoit, je ne me plains point de n'être plus votre épouſe, mais je ſouffre à regret que vous ménagiez ſi peu une femme infortunée que vous aviez élevée juſqu'à vous.

LE COMTE.

Ah Dorine, modérez votre douleur, je ne puis encore vous rendre heureuſe.

DORINE.

Puis-je l'être dans l'état où je ſuis, ce n'eſt point la condition humiliante que le ſort m'a forcé d'embraſſer, qui me révolte, j'en ſupporterois les horreurs, ſi elles ne rejailliſſoient pas ſur un perfide que j'aime encore & qui m'avilit.

LE COMTE.

Moi vous avilir ? qu'oſez vous penſer ? des ſentimens auſſi bas ſont-ils d'un homme qui vous a plû, & qui meurt déſeſpéré, s'il eſt aſſez malheureux pour ne pas réparer un crime que ſon cœur ne partagea jamais.

DORINE.

Non, je ne puis le croire, vous me trompez encore.....

LE COMTE.

Banniſſez cette injuſte défiance, & n'imputez mon inconſtance qu'aux ordres de ma mère, & à la légereté de mon âge ; la raiſon m'eclaire ſur mes torts, & mon cœur qui les déſavoue veut tout entreprendre pour les réparer.

DORINE.

Ah ceſſez de me flatter d'un retour dont l'apparence même eſt ſéduiſante, non, non je ne puis vous croire, je ne ſuis pas née pour le bonheur.

LE COMTE.

Parlez, je puis tout faire pour vous raſſurer.

DORINE.

Dans le trouble où je ſuis, que puis-je vous dire, conſultez votre cœur, & prononcez.

LE COMTE.

C'en eſt trop, charmante Angélique, ta douleur me pénétre, revois un époux qui expire à tes pieds s'il ne peut trouver ſa grace dans ton cœur.

DORINE, *voulant le relever.*

Puis-je balancer, quand je t'ai vû ? Reléve-toi, cher époux, & ménageons des inſtans d'où dépend le reſte de ma

vie ; ah, Ciel, que vois-je ? C'eſt la Marquiſe.

LE COMTE, *en ſortant.*

Je ſuis perdu, fuyons.

SCENE XV.

LA MARQUISE, DORINE.

LA MARQUISE, *à Dorine qui veut fuir.*

ARrêtez, Dorine, arrêtez, je vois enfin mes ſoupçons confirmés, & ſans reſpect pour Conſtance, vous oſez ſéduire mon fils.

DORINE.

Vous me rendiez tantôt plus de juſtice.

LA MARQUISE.

Je vous connoiſſois moins alors ; votre ton m'avoit ſeduit, je l'avouë, mais depuis l'inſtant où j'ai démêlé l'air d'embarras que vous aviez en fixant le Comte, j'ai commencé à vous eſtimer moins, & j'en ſuis bien juſtifiée.

DORINE.

J'avouë, Madame, que ſans man-

quer à l'honneur, j'ai cru que M. votre fils pouvoit....

LA MARQUISE.

Voilà une ideé auſſi bizarre... Mais en vérité un homme de condition eſt fait pour vous... Ne rougiſſez-vous point de me tenir un tel propos ?

DORINE.

Non, Madame, je n'ai point à rougir de ma conduite, & ſi j'avois l'honneur d'être connuë de vous, je ſerois peut être moins coupable dans votre eſprit.

LA MARQUISE.

Encore un coup, rien ne peut vous juſtifier, & mon fils à vos genoux étoit un ſpectacle que vous deviez m'épargner.

DORINE.

Comme cette ſituation n'étoit point amenée par un manége indigne de moi, je ne m'y attendois pas, vous nous avez ſurpris, M. votre fils a paru embaraſſé, & dans ce moment, je ne ſuis inquiette que pour lui.

LA MARQUISE.

Eh quel intérêt y prenez-vous encore ?

DORINE.

La crainte de le voir privé de votre eſtime m'allarme uniquement, elle ſeule cauſe tous mes chagrins, puniſſez-m'en, Madame, mais n'accablez point un fils qui vous reſpecte & qui vous aime.

LA MARQUISE.

Mais comment avez-vous pû avoir ſitôt la confiance de mon fils ?

DORINE.

Je ne l'ai point recherchée.

LA MARQUISE.

Que vous a-t-il dit ?

DORINE.

Il commençoit à m'ouvrir ſon cœur quand vous êtes entrée.

LA MARQUISE.

De qui vous parloit-il ?

DORINE.

D'une fille malheureuſe qu'il dit avoir épouſée.

LA MARQUISE.

Quoi donc au moment de s'unir à Conſtance, voudroit-il retourner à ſon Angélique ? Je me flatte, Dorine, que ſi de pareils ſentimens entroient dans ſon cœur, vous êtes aſſez raiſonnable

pour lui faire sentir la bassesse de sa conduite.

DORINE.

Si Angélique avoit toutes les qualités que M. le Comte lui suppose peut-être par bonté, je ne pourrois jamais me déterminer à le blâmer.

LA MARQUISE.

Bon Dieu ! que dites-vous là ? Sçachez que cette fille est née dans l'état le plus obscur.

DORINE.

Cet état est bien méprisable, quand la vertu ne l'accompagne point.

LA MARQUISE.

La vertu est un avantage réel, je le sçais, mais.....

DORINE.

Mais ne conviendrez-vous pas, pardon, Madame, si je prends la liberté de vous interrompre, le desir que j'ai de mériter votre estime m'enhardit, eh ne conviendrez-vous point que la vertu rapproche tous les états ? La naissance & la fortune font des faveurs que le hazard donne, eh souvent à qui ? .... Ah, Madame, est-ce à vous de prôner des avantages dont vous pouvez vous passer si aisément ?

LA MARQUISE.

Je vous entends, Dorine, en prenant le parti d'Angélique, vous croyez défendre votre propre cause.

DORINE.

Quoi, Madame, vous vous imaginez....

LA MARQUISE.

Que née dans un état à-peu-près semblable à celui de cette fille, tout vous engage à la soutenir.

DORINE.

Je ne soutiens ici qu'Angélique, mais quel foible appui a-t-elle auprès de vous?

LA MARQUISE.

L'auriez-vous connuë?

DORINE.

Je l'ai vuë à Metz.

LA MARQUISE.

Est-ce donc un prodige si merveilleux?

DORINE.

Rien moins que cela, Madame, c'est une fille sensée qui croit qu'avec de la vertu & des mœurs on peut prétendre à tout.

LA MARQUISE.

Ce système est bon à quelques égards,

mais où en seroit la société, si on le rendoit général, je m'en rapporte à vous.

DORINE.

Que pourrois-je vous dire, Madame, Angélique est perdue dans votre esprit, & le retour du Comte ne serviroit qu'à mettre le comble à sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous pensez sagement, Dorine, si comme je le prévois, il arrivoit à Angélique d'intéresser quelqu'un auprès du Comte, faites sentir à cette fille qu'elle est perdue pour jamais.

DORINE.

Elle a prévu, Madame, tous les maux qui vont fondre sur elle, dès l'instant qu'elle a revû M. le Comte.

LA MARQUISE.

Qu'elle a revû le Comte, dites-vous; seroit-elle à Paris?

DORINE.

Depuis trois semaines; croyant que M. votre fils étoit en Bretagne, elle venoit se dérober ici à l'avilissement dont on l'a chargée dans sa patrie.

LA MARQUISE.

Qu'importe, puisqu'elle sçait actuellement que mon fils est à Paris, je prétens qu'elle retourne à Metz, ou qu'un

couvent éloigné lui ſerve d'azile.

DORINE.

Ah, Madame, vous comblez ſes vœux en prévenant ſes deſirs je connois les intentions d'Angélique, la crainte de vous déplaire l'occupe entierement, & la retraite que vous avez la bonté de lui offrir devient pour elle l'azile le plus honorable.

LA MARQUISE.

L'intérêt que vous prenez à cette fille, me la rend moins odieuſe, ſi elle veut loin de Paris accepter mes bienfaits, j'aurai ſoin d'elle, allez le lui aſſurer de ma part, que faites-vous, Dorine?

DORINE *baiſant la main de la Marquiſe.*

Comment puis-je exprimer la reconnoiſſance dont vos bontés vont la pénétrer, ah, Madame, quel attendriſſement? quelle ſituation? que ne pouvez-vous lire comme moi dans le cœur d'Angélique?

LA MARQUISE.

Ah, Dorine, que n'a-t-elle vos ſentimens?

DORINE.

Elle ſeroit trop heureuſe, ſi elle étoit

certaine de ne plus vous déplaire.

LA MARQUISE.

Encore un coup, Dorine, que faites-vous?

DORINE *aux genoux de la Marquise.*

Laissez à Angélique, le plaisir sensible de répandre des pleurs & d'embrasser vos genoux.

LA MARQUISE,

Je ne m'y trompois point, embrassez-moi, ma fille.

SCENE XVI. ET DERNIERE.

Tous les Acteurs, excepté LE BARON,

LE COMTE, *hors de lui-même, aux genoux de la Marquise.*

QUe vois je? Qu'ai-je entendu? Quoi, ma mere, seroit-il possible?...

LA MARQUISE, *les relevant tous deux.*

Soyez heureux, mes enfans & resserrez des nœuds qui vont faire la consolation de mes jours, tout est changé, Constance, voyez dans Dorine la femme de mon fils.

FRONTIN.

Adieu le Notaire & mon contrat,

CONSTANCE.

Je viens de tout apprendre de la bouche du Comte, & je vous vois avec plaisir revenir d'un préjugé qui ne pouvoit jamais tenir contre l'honneur & la vertu.

DORINE.

Que vous êtes genereuse !

CONSTANCE.

Je ne suis que juste.

LE COMTE *à Dorine.*

Ah charmante Angélique, me pardonnez-vous mes infidélités ?

FRONTIN.

Et à moi, Monsieur, mes impertinences ?

DORINE.

Les bontés de votre mere m'ont fait oublier tout; sensible à ses bienfaits, resserrons nos premiers nœuds & pleins de reconnoissance & de tendresse, jurons-nous à ses yeux un amour éternel.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'*Epouse Suivante*, Comédie, faisant partie du choix des différentes Piéces de Théâtre, & je crois que l'on peut en permettre l'Impression. A Paris, ce 25. Novembre 1755. CRE'BILLON.